This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

YB 74718

BIBLIOTHÈQUE
DE LA SCIENCE FRANÇAISE
EXPOSITION DE SAN FRANCISCO
1915
FOR HUMANITY AND THE HUMANITIES
RF
DON DU GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
A L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE
SOUS LES AUSPICES DES "FRIENDS OF FRANCE"
Marquet gr.
H. Guillaume del.

ÉCRIVAINS MODERNES

DE L'ANGLETERRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

LIBRES OPINIONS MORALES ET HISTORIQUES. 1 vol. Nouvelle édition.

POÈTES ET ARTISTES DE L'ITALIE. 1 vol.

TYPES LITTÉRAIRES ET FANTAISIES ESTHÉTIQUES. 1 vol.

ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 1 vol.

NOS MORTS CONTEMPORAINS. Première série (*Béranger, Charles Nodier, Alfred de Musset, Alfred de Vigny*). 1 vol.

NOS MORTS CONTEMPORAINS. Deuxième série (*Théophile Gautier, Eugène Fromentin, Charles Gleyre, Saint-René Taillandier, Maurice et Eugénie de Guérin*). 1 vol.

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ANGLETERRE. Première série (*George Eliot, Charlotte Brontë, Un roman de la vie mondaine*). 1 vol.

LIVRES ET AMES DES PAYS D'ORIENT. 1 vol.

CHOSES DU NORD ET DU MIDI. 1 vol.

MÉLANGES CRITIQUES (*Victor Hugo, Edgar Quinet, Michelet, Ed. About*). 1 vol.

L'ANGLETERRE ET SES COLONIES AUSTRALES. 2e édition. 1 vol.

Prix de chaque volume broché, 3 fr. 50.

BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES ILLUSTRÉS

SOUVENIRS DE BOURGOGNE. 1 vol. in-18, avec 24 vignettes. 3e édition.

EN BOURBONNAIS ET EN FOREZ. 1 vol. in-18, avec 24 vignettes. 3e édition.

LES PAYS BAS, IMPRESSIONS DE VOYAGE ET D'ART. 1 vol. in-18, avec 24 vignettes. 2e édition.

Prix de chaque volume broché, 4 fr.

LE MARÉCHAL DAVOUT, SON CARACTÈRE ET SON GÉNIE. 1 vol. in-18. Quantin, édit.

COULOMMIERS. — Imp. P. BRODARD et GALLOIS.

ÉMILE MONTÉGUT

ÉCRIVAINS MODERNES

DE L'ANGLETERRE

Deuxième série

MISTRESS GASKELL — MISTRESS BROWNING
GEORGE BORROW — ALFRED TENNYSON

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1889

Droits de traduction et de reproduction réservés.

GIFT

912 m
M775
ecr
V. 2

A

MONSIEUR JULES SIMON

CE VOLUME EST DÉDIÉ

En témoignage de cordial souvenir
et de franche admiration pour son grand talent.

379503

ESSAIS

SUR MISTRESS GASKELL

I

MARY BARTON — RUTH

MISTRESS GASKELL

I

MARY BARTON — RUTH

L'instabilité et la fragilité des affaires de ce monde tiennent moins peut-être à la faiblesse de la nature humaine qu'au morcellement, si l'on peut s'exprimer ainsi, de cette même nature et au règne successif et tyrannique de chacune des facultés qui la composent. Chaque siècle possède une force qui lui est propre, un moyen d'action qui lui est particulier et dont il se sert à l'exclusion de tous les autres. De là résulte à toute époque une grande exagération de principes, la tyrannie morale d'un seul instinct ou d'une seule faculté. L'équilibre des passions, des sentiments et des facultés est ainsi rompu; l'âme de l'homme devient toute intelligence, ou toute volonté, ou toute passion. Les choses les meilleures, la foi par exemple, lorsqu'elle est l'unique mobile de l'âme humaine et que l'intelligence et la prudence ne sont pas en équilibre avec elle, devient fanatisme; la volonté séparée de la

sympathie devient opiniâtreté et cruauté; l'intelligence séparée de la foi et de la conscience n'enfante que scepticisme et désespoir. On peut suivre dans l'histoire les ravages que ce morcellement de la nature humaine et ces exagérations successives des diverses facultés ont accomplis, les malheurs qu'ils ont amenés en même temps que les grands résultats qu'ils ont obtenus. Au XVIe siècle, la volonté prévalait dans l'âme humaine sur toutes les autres facultés : le caractère des hommes de cette époque, supérieur à leurs idées et même à leurs croyances, imprimait à toutes ces idées un cachet particulier et unique de dureté; il transformait les églises en partis politiques, les philosophes en polémistes, et les gouvernements, dont le rôle naturel et le seul légitime est de chercher partout les moyens termes et les transactions, en défenseurs opiniâtres et cruels d'idées fixes et de systèmes invariables. Au XVIIIe siècle au contraire, les idées étaient supérieures aux mœurs, et les écrits valaient mieux que les hommes. L'âme de Voltaire ne valait pas son intelligence, et l'*Encyclopédie*, quelque jugement qu'on porte sur elle, vaut mieux que la vie de ses rédacteurs, que les réunions et les soupers où elle fut projetée, que les salons où elle fut prônée et les boudoirs où elle fut lue. Toutefois cette prédominance exclusive d'une seule faculté sur toutes les autres produit des résultats qu'il faut savoir reconnaître. Au XVIe siècle, si le caractère des hommes eût été moins fort que leurs idées, la Réforme eût

partout été vaincue ou n'eût remporté que de stériles victoires, elle se serait évanonie après avoir brillé un instant comme un météore théologique, ou bien elle se serait établie partout, mais sans jeter de racines profondes nulle part. Elle serait devenue une simple opinion religieuse et philosophique soumise au caprice du public changeant des générations, mais ne se serait pas transformée en systèmes politiques, en gouvernements traditionnels protégés par des armées, garantis par des traités. C'est donc grâce au caractère des princes et des chefs politiques que la Réforme, au lieu de n'enfanter que des pamphlets théologiques et des prêches en plein vent, a pu contracter des emprunts, avoir des budgets, solder et nourrir des cavaliers, fondre des canons, établir une nouvelle civilisation dans la moitié de l'Europe, tandis que le catholicisme restait la religion dominante dans l'autre moitié. De même, si au XVIIIe siècle l'intelligence n'avait pas été supérieure aux mœurs, s'il y avait eu autant de probité morale que d'activité intellectuelle, jamais n'aurait pu se former ce mélange singulier de scepticisme et de confiance, d'impiété et de crédulité, de cynisme et de candeur, qui distingue les hommes de cette époque, et qui était nécessaire pour que la Révolution française, avec ses destructions réelles et ses espérances chimériques, fût accomplie.

Nous n'avons pas à insister sur ces exemples; qu'il nous suffise de constater ce fait, que chaque

époque a une force qui lui est propre, qui domine tyranniquement. Quelle est donc la force propre au siècle dans lequel nous vivons? Ce n'est certainement pas, comme au XVIe siècle, la volonté, ni, comme au XVIIIe, l'intelligence; c'est une force très obscure, très difficile à nommer, qui nous dirige à notre insu et semble un défi jeté à notre infirme nature. Ce souffle puissant et vague qui court partout dans notre siècle et qui fait rendre aux cœurs et aux âmes de si étranges, de si dissonantes mélodies, nous l'appellerons, faute d'un autre mot, la force de sentiment. Il serait curieux d'écrire son histoire et de suivre ses différentes manifestations dans la littérature, les mœurs et les événements politiques de notre époque. Contentons-nous d'en faire la description et d'en indiquer les principaux caractères. Rien n'est bizarre comme la manière dont elle éclate et se fait jour : elle s'insinue, se glisse, s'infiltre pour ainsi dire partout, dans un écrit politique, dans un roman, dans un article de journal. Vous lisez, plein d'ennui et de fatigue, tel ou tel livre pétri de lieux communs, rempli de banalités, et vous êtes prêt à le jeter de dégoût, lorsque tout à coup, à l'improviste, un petit courant d'eau claire et vive jaillit subitement et abat toute cette poussière. Combien de fois, dans les livres contemporains, n'avons-nous pas été surpris de rencontrer des accents naturels mêlés aux sottises les plus rebattues, et n'avons-nous pas été tenté de retourner ainsi le mot de Molière : « Où

donc les sentiments vrais vont-ils se nicher? » Vous vous parquez dans un parti, vous êtes bien résolu à le défendre, vous vous posez à vous-même des limites que vous ne franchirez pas, vous vous dites que telle tendance est dangereuse, quoiqu'elle soit légitime, et que pour le moment il est politique et prudent de ne pas l'encourager. Vains efforts : au bout de votre plume se pressent tous les sentiments que vous vous refusiez à exprimer, et ceux que vous vouliez proscrire sont souvent ceux qui deviennent l'objet de toutes vos préoccupations. Observez aussi la contradiction qui existe entre les idées et les sentiments des livres de notre époque. Les théories qu'ils exposent sont, ou fausses, ou contestables, ou tellement équivoques et mélangées, qu'il faudrait des volumes de commentaires pour les débrouiller; mais si vous vous en tenez au sentiment général qu'ils expriment, au souffle qui les traverse, vous pourrez être récompensé de vos peines et tirer de votre lecture sinon une instruction précise sur un point donné, au moins une matière pour vos réflexions et un point de départ pour vos inductions personnelles. Il n'y en a aucun qui ne vous fasse apercevoir que si les nouveaux principes exposés ne valent rien, les anciens principes n'en ont pas moins besoin d'être exposés sous une nouvelle lumière; qu'il y a beaucoup d'éléments dans la vie humaine qui, négligés, abandonnés, laissés sans aliment aujourd'hui, n'en persistent pas moins à vivre. Le plus mauvais de ces livres ne vous

enseigne-t-il pas que l'homme n'est pas seulement une machine à production matérielle, qu'il n'est pas fait pour l'absolutisme et l'anarchie, qu'il n'a pas été destiné, comme les uns veulent le faire croire, à l'esclavage, et, comme les autres le donnent à penser, à la révolte, mais qu'il a été prédestiné à un but plus noble et plus complet, à être soumis et indépendant tout ensemble, raisonnable et religieux tout ensemble, dévoué à ses semblables et inflexible dans la juste revendication et la libre possession de ses droits. L'homme du XIXe siècle sent qu'il marche de travers, voilà ce qu'il y a de meilleur en lui et même de tout à fait excellent; mais ne lui demandez pas de vous donner des méthodes nouvelles pour marcher droit. L'astrologie judiciaire, la mnémotechnie, l'alchimie et le magnétisme sont des prodiges de génie et des inventions sensées en comparaison des réponses que vous obtiendrez.

Il est remarquable que de notre temps les hommes ont peu de confiance aux systèmes qui leur sont offerts, et qu'ils y résistent ouvertement, mais qu'en général ils sont moins invincibles en face de cette puissance vague que nous avons essayé d'expliquer sans trouver de mots pour la définir. Il y a une expérience que chacun a pu faire : placez dans une société quelque peu nombreuse un homme à théories et à systèmes préconçus, et vous obtiendrez immédiatement un chaos de récriminations, de réfutations, de discussions. Au lieu de ce théoricien,

placez dans la même société un homme qui n'ait pas d'idée fixe égoïste et de système exclusif à faire triompher, qui, en un mot, n'ait pas besoin, pour sauver sa vanité, d'avoir raison; laissez-le exposer en termes simples et vrais quelque fait impossible à nier, quelque maladie morale qui soit visible à tous les yeux, quelque oubli des principes éternels; laissez-le mettre résolument la main sur quelqu'une de nos plaies, et voyez l'effet qu'il produira. Ses paroles ne soulèveront ni discussions ni récriminations; un silence complet lui répondra, à moins qu'il ne se trouve dans cette société quelque incorrigible pédant. Ce silence, qui accueillera ses paroles, en témoignant de leur vérité, témoigne aussi de la force invincible du sentiment chez l'homme moderne.

Cette puissance vague, obscure, indécise, favorise certains arts et en repousse certains autres; ceux qu'elle favorise vivent encore et ceux qu'elle dédaigne meurent lentement et s'éteignent faute d'aliments. Les nobles arts de la peinture et de la sculpture, impuissants à exprimer les sentiments contemporains, dégénèrent peu à peu, essayent infructueusement d'élargir leurs cadres et prodiguent en vain leurs couleurs pour reproduire quelque chose de la vie moderne, ou bien, ne pouvant plus parler à l'âme, ils s'efforcent de parler aux sens et flattent leurs nombreuses convoitises. Arts essentiellement limités, fruits de la réflexion, amants des choses précises, ils ne peuvent reproduire l'incohérence, la confusion, la spontanéité des sentiments moder-

nes, la multiplicité de nos désirs. Quel est donc l'art réellement vivant aujourd'hui, et qui régnera de plus en plus sur les autels déserts de la peinture et de la sculpture? C'est la musique, art cosmopolite, démocratique, et réunissant les bonnes et les mauvaises qualités du siècle. Passions désordonnées, gaieté maladive, exaltation sans but, brillantes sensualités, larmes faciles, accès de sympathie pour nos semblables suivis d'accès de misanthropie, dédain de l'action et du bon sens pratique, prostrations morales suivies d'incroyables aspirations, tout ce monde obscur et flottant de pensées et de sentiments qui s'agitent en nous et dont nous entendons les bégayements, semblables aux murmures des âmes dans les limbes avant leur incarnation, nous le retrouvons sous la forme flottante et obscure des sons. La peinture et la sculpture sont des arts aristocratiques et traditionnels, inventés pour embellir le présent et pour perpétuer le passé. Lorsque je contemple un tableau ou une statue, je me sens dominé par l'idée du passé; je comprends que ma génération n'est que le dernier anneau nouvellement forgé de la chaîne du temps. Alors le présent paraît mesquin et chétif en face de ce glorieux passé, et l'on hésite à penser qu'il pourra encore y avoir dans l'avenir une telle suite de dieux, de héros et de saints. L'effet contraire est produit par la musique : à ses sons, le passé s'écroule, le présent lui-même disparaît; l'avenir seul déroule ses splendeurs lointaines, et notre âme n'a plus que

des pensées d'espérance et d'appréhension. Nous devenons tout aspiration, tout désir. La musique, qui échappe ainsi au temps, échappe aussi à l'espace. Pour elle, il n'y a pas de nationalité, de patrie et de religion; elle n'a pas, comme la peinture et la sculpture, sa source dans la vie locale, elle est comprise par les hommes de toutes les races et sous toutes les latitudes; elle ne demande pas pour être appréciée les longues méditations de l'étude, une culture nationale traditionnelle, la fréquentation dès l'enfance des choses belles, une vie noble et familiarisée avec tout ce qui est élevé et grand. Elle n'est pas la propriété exclusive des lettrés, des nobles, des rois et des sages : c'est l'art véritablement moderne, le seul qui soit en rapport avec notre vie actuelle.

Si la musique est l'art qui s'accorde le mieux avec la vie moderne, avec la force occulte et irrésistible du sentiment, quel est en littérature le genre dans lequel nos pensées et nos passions trouvent le mieux à s'exprimer? Ce que les générations actuelles demandent à l'écrivain, c'est bien plus de raconter et d'expliquer ce qu'il a vu que d'exposer ce qu'il pense. Les théories socialistes n'ont jamais acquis un ami sincère au peuple; mais une statistique bien nourrie de faits, un rapport exact d'un médecin ou d'un ministre du culte nous frappent et nous effrayent. De là en littérature le règne presque exclusif du roman. Le roman (bien entendu quand il n'est pas perverti et qu'il n'a pas pour but

particulier de défendre une théorie) n'agit directement que sur les sentiments : il expose des faits, il trace des tableaux, il n'est pas pédantesque de sa nature ni exclusif; les divers côtés de la vie humaine l'intéressent également; il n'a pas de dédains poétiques pour les objets vulgaires et bas; il est une sorte d'histoire naturelle de la société humaine. Si la musique est l'art qui reproduit le mieux l'idéal vague que nous avons en nous, le roman est le genre littéraire qui reproduit le mieux la réalité confuse au milieu de laquelle nous vivons. Lui seul peut nous offrir une image du monde moderne avec sa multiplicité de faits et de caractères, ses incohérences, ses contrastes, ses souffrances. Le romancier n'est pas obligé, comme le poète dramatique, à une marche rapide, et pour lui l'unité du plan n'est qu'une condition secondaire; il peut commenter ce qui semblerait inexplicable, analyser ce qui est anormal, suivre pas à pas l'origine et le développement des caractères, des passions et des intérêts, et tout cela le théâtre ne peut le faire. Le roman est donc le genre littéraire qui s'accorde le mieux avec notre vie et nos mœurs; c'est le seul qui nous amuse, nous intéresse et nous touche, et dont l'influence en bien et en mal soit irrésistible, parce qu'au lieu d'idées il nous expose des faits, et qu'au lieu de chercher à nous régenter du haut d'une chaire, nous sceptiques, dont l'intelligence est involontairement railleuse, il frappe droit à notre cœur, qui est très susceptible, et à

notre conscience, toujours pleine d'appréhensions, en faisant passer sous nos yeux les images grimaçantes de nos mœurs et des désastres auxquels elles donnent naissance.

Cette puissance absolue du sentiment, la seule force qui nous reste, demanderait un contrôle, et malheureusement elle n'en a aucun. Son contrôle naturel serait la patience, et la patience n'est pas une vertu de l'âge révolutionnaire où nous sommes. Si nous sommes plus susceptibles que les hommes d'autrefois, si nous avons un sentiment plus vif de l'injustice, si nous savons supporter avec moins de froideur le spectacle des douleurs humaines, il faudrait en même temps que nous fussions aussi résignés que nos ancêtres, que nous eussions confiance au triomphe invincible du bien, que notre jugement corrigeât les erreurs de notre cœur en nous montrant les barrières, les limites infranchissables à tout autre pouvoir que le temps. Cette force de sentiment ne devrait agir qu'à l'intérieur, ne s'adresser qu'à l'âme même, n'altérer que les vices intimes, et n'opérer d'autres révolutions que des révolutions morales. C'est sur l'opinion publique qu'elle devrait se borner à agir pour la changer lentement et la métamorphoser, au lieu de s'attaquer, comme elle l'a tant fait de nos jours, aux choses extérieures, aux institutions politiques, aux lois et aux formules des lois. Ces institutions extérieures sont renversées, et le mal est toujours le même, car rien n'a été changé dans les dispositions morales

des esprits : quelques institutions matérielles, qui n'avaient pas leur vie en elles-mêmes et dont l'existence dépendait précisément de cette opinion publique qu'il fallait transformer, ont été seules abattues. Si la patience venait modérer cette vivacité de sentiment, quels résultats cependant ne pourrait-on pas obtenir? La persistance de cette force instinctive, qui survit à toutes les perturbations, qui résiste à tous les raisonnements, montre assez ce qu'elle gagnerait à se placer sous la fortifiante autorité d'une règle. Aujourd'hui même, privée de ce salutaire appui, c'est le roseau qui courbe sa tête et la relève sous l'influence des vents contraires, mais qui ne peut être déraciné.

Nous faisions toutes ces réflexions en lisant le livre de mistress Gaskell intitulé *Mary Barton*, où cette force du sentiment éclate et jaillit de toutes parts, et nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment de tristesse en pensant que cette vertu, la patience, que nous réclamions pour notre siècle, sans laquelle toutes nos qualités ne peuvent plus être que des instrumens de destruction, l'heureuse Angleterre la possédait en même temps que cette force de sentiment propre à tous les peuples modernes. *Mary Barton* est un livre rempli de faits navrants, de détails repoussants, un livre plein de reproches et d'avertissemens à l'adresse de la société pour laquelle il a été écrit. Mistress Gaskell y raconte, sans mêler à son récit aucune déclamation, aucun système de sa façon, la détresse du

pauvre, les horreurs de la prostitution, les épidémies engendrées par le travail des manufactures et les habitudes de la misère, la sourde colère des prolétaires, l'indifférence des heureux du monde. On ne sort d'un atelier asphyxiant, rempli de poussière de coton, que pour entrer dans une cave humide, séjour du typhus et de la fièvre. On frissonne auprès du foyer sans feu, on voit se dégarnir peu à peu la modeste chambre de l'ouvrier de tout son ameublement, et le petit luxe du ménage, les porcelaines chéries, les cadeaux de noce, les robes du dimanche de la femme, passer à la boutique du prêteur sur gages, pendant que l'enfant affamé, sans jouets pour tromper sa faim, crie, que le père grogne, et que la fille, assise dans l'attitude du désespoir, poursuit d'étranges pensées. Je ne me rappelle pas avoir vu nulle part une exposition plus crue des souffrances populaires; les tableaux succèdent aux tableaux comme les divers chapitres d'une statistique, et dans le fait, ce livre n'est guère autre chose qu'une statistique animée, dramatique. Il n'y a même pas de personnage principal qui concentre sur lui l'intérêt; l'action ne se passe pas dans une seule famille, mais tour à tour dans une douzaine de foyers successifs. Mistress Gaskell semble avoir voulu éviter de résumer en un seul groupe toutes les douleurs qu'elle a observées. Comme si elle eût craint que le lecteur léger ne vît dans ces misères ainsi concentrées qu'une exception, elle les a multipliées et les a réparties entre

le plus grand nombre possible de personnages. Elle n'a pas appuyé spécialement sur les malheurs les plus irrémédiables, sur les plus *grosses* souffrances : elle a enregistré aussi les douleurs délicates, les accidents et les cas possibles de détresse. On demeure effrayé, après avoir lu *Mary Barton*, des fléaux physiques et moraux qui peuvent fondre sur le pauvre; mistress Gaskell en décrit une variété infinie : c'est la tentation du vol, c'est la séduction, la cécité, l'ivrognerie, sans compter les malheurs qui naissent des instincts naturels, de la coquetterie chez les femmes, de l'énergie chez les hommes; car c'est là un des plus tristes côtés de la vie du pauvre, les instincts naturels deviennent facilement des sources de mal : cette coquetterie innée engendre le vice, cette énergie virile pousse à la révolte. Ajoutez des dépravations morales de tout genre : l'insolence et l'hypocrisie envers les supérieurs, les rancunes invétérées, la brutalité d'humeur créée par le mécontentement. *Mary Barton* est donc non pas tant un roman qu'une sorte de miroir où se réfléchit la vie des villes manufacturières dans toute sa variété, un Manchester tout entier en miniature. C'est l'histoire non d'une pauvre famille, mais d'une cité entière.

Si un pareil livre eût paru chez nous à l'époque où s'agitaient toutes ces déplorables questions de socialisme et de droit au travail, quels orages il aurait soulevés ! Il n'y aurait pas eu assez de colères d'un côté, assez d'éloges de l'autre, pour l'anathé-

matiser ou le louer, et il est probable qu'il aurait été digne de ces colères et de ces éloges; car sans doute il aurait été saupoudré d'invectives violentes et d'esprit révolutionnaire, orné et embelli d'une douzaine de théories plus ou moins subversives. Essayer de guérir un fait douloureux par un remède immoral, telle a été la tendance constante des novateurs français du jour. Rien de pareil n'existe dans les livres anglais qui traitent de ces sujets pénibles. La simple exposition des faits, sans aucun alliage de système préconçu, les remplit seule. Aussi manquent-ils de cette qualité si chère à tous les esprits subtils, qui aiment la discussion comme l'aimaient les Grecs du Bas-Empire et préfèrent un syllogisme bien fait à une bonne action : ils ne concluent pas. Perdent-ils pour cela quelque chose de leur valeur? Non. Ils y gagnent au contraire d'être plus sincères et de n'exprimer absolument que les choses qui sont familières à l'auteur ou dont il a une connaissance précise. Ils y gagnent aussi d'être presque irréfutables. On peut avoir une opinion sur un système, on peut l'accepter ou le rejeter : il est impossible d'avoir une opinion sur des faits; lorsqu'ils se présentent à nous, il n'y a pas moyen de les éluder, et l'on n'a que deux partis à prendre, ou bien les affronter résolument, ou bien fermer les yeux pour ne pas les voir. En France, nous avons peur des faits, et nous n'avons pas peur des idées. Il y a toujours parmi nous une foule de gens sensés qui craindraient d'abolir un

abus; mais les théories révolutionnaires, nous ne les craignons pas, il est même remarquable que le plus souvent les mêmes hommes qui reculent et ont reculé devant la plus petite réforme dans l'ordre matériel ont dans l'ordre moral l'esprit le plus révolutionnaire, le plus factieux, le plus anarchique qu'il soit possible d'imaginer. Plus d'un grand homme du jour, plus d'un illustre contemporain en est la preuve vivante. Le contraire a lieu en Angleterre; les Anglais, peuple pratique, n'ont point peur des faits, mais ils redoutent les théories, les formules et tout ce qui est abstrait. Ils savent que la véritable anarchie est l'anarchie morale, et qu'un fait malheureux est plus facile à changer qu'une fausse opinion. Il est plus aisé en effet de faire une bonne réforme administrative, d'établir une bonne police et d'abattre des logements insalubres que de faire revenir au bon sens un phalanstérien et un communiste : avec de la patience et de la bonne volonté on vient à bout de museler, de dompter et de détruire un fait mauvais. Aussi ne craignent-ils pas d'appuyer vivement sur certaines misères que chez nous on oserait à peine nommer. Chaque jour, les organes les plus conservateurs de la presse anglaise retracent, et souvent avec les expressions les plus fortes, certaines souffrances populaires. Quant aux livres, plus ou moins empreints d'esprit radical et démocratique, qui se succèdent depuis quelques années, ils sont accueillis avec empressement par un public aris-

tocratique, riche, lettré ; ils ne descendent guère parmi le peuple. C'est qu'ils ne sont pas composés pour enflammer des passions ou satisfaire les ambitions d'un parti, mais pour appeler l'attention sur certains dangers, donner une *information* correcte et détaillée de certains faits. Ils s'adressent à un public qui a plus de sensibilité que de passion et qui se détermine plus par raison et par nécessité que par caprice et par colère. Ajoutez à la modération et à la prudence de ces livres la patience proverbiale des Anglais, et vous comprendrez comment les sentiments qui chez nous deviennent un mal par suite de trop de présomption et de rapidité en sont rarement un chez eux. Grâce à cette patience, il n'y a pas de peuple qui ait plus compté sur l'avenir, qui l'ait préparé et le prépare d'une manière plus persévérante. « Les meilleurs temps à venir ! — *better times to come!* » telle est la devise de tout Anglais qui porte un noble cœur, et ils attendent cet avenir, non comme un visionnaire attend un Eldorado chimérique, mais comme un laboureur attend que la moisson qu'il a semée ait germé et mûri. Tels sont les résultats qu'on obtient lorsqu'on sait affronter courageusement les faits, qu'on n'a pas peur d'entendre la vérité, et qu'on réserve toute sa haine pour les spéculations oiseuses.

Ce livre de *Mary Barton* n'est pas seulement un exemple de cette modération, de ce courage devant les faits et de cette haine des idées abstraites : il

est aussi un exemple de cette puissance de sentiment que nous avons signalée comme le principal caractère du temps actuel. Publié pour la première fois dans l'orageuse année 1848, au milieu de ces dangers dont on put croire un moment que l'Angleterre elle-même ne serait pas exempte, il eut son retentissement, non pas, comme chez nous on eût pu s'y attendre, parmi ceux qui avaient intérêt au bouleversement de l'ordre social, mais parmi ceux qui avaient intérêt à sa conservation. Ce n'est point par système que mistress Gaskell a écrit ce livre, c'est pour ainsi dire par nécessité, sous l'empire de circonstances douloureuses où les chagrins d'autrui trouvaient naturellement un écho dans son cœur.

Femme d'un esprit remarquable, mariée à un ministre d'une des communions dissidentes les plus avancées, elle n'avait, malgré son talent, jamais rien écrit et n'avait été possédée de l'idée de rien écrire. La perte d'un enfant qu'elle chérissait la jeta dans une douleur profonde; le spectre de l'être chéri et séparé d'elle à jamais ne cessait d'obséder sa pensée. Tous les secours de l'art avaient été vains, lorsque son médecin, qui connaissait les ressources de son esprit, lui conseilla l'exercice des facultés intellectuelles comme dérivatif à ses souffrances morales. Le conseil fut accepté; mais sur quelle matière était-il possible d'écrire dans l'état de son âme? Elle choisit celle qui avait le plus de rapports avec sa situation, et écrivit un récit plein de larmes et de douleurs. Tous les affligés lui étaient alors

naturellement sympathiques; tous ceux dont les yeux avaient été éteints à force de pleurs et le cœur brisé sous les coups répétés du malheur lui furent chers comme ses chagrins eux-mêmes; entre elle et eux, il y avait communauté de souffrances, et qu'était-ce alors que la différence d'éducation et d'instruction qui les séparait? Bien plus, elle se prit à plaindre non seulement les affligés, mais ces êtres, plus malheureux encore, qui sont devenus la proie du vice et du crime, se rappelant sans doute que le Christ ne guérissait pas seulement les paralytiques et les aveugles, mais ne dédaignait pas aussi de guérir les possédés du démon et de donner des paroles de paix même à la Samaritaine, à la Cananéenne et à la femme adultère. S'il est un mot du livre saint que les récits de mistress Gaskell remettent en mémoire, c'est bien celui-ci : Allez et ne péchez plus. Seulement, comme l'imperfection et l'exagération se glissent en toutes choses, même dans les plus vraies et les plus simples, on peut dire qu'il y a une trop grande abondance de malheurs et presque un encombrement de cercueils dans ce livre : la mort y apparaît trop, non comme l'hôte à la fois inattendu et inévitable que les poètes et les artistes de tous les temps nous ont représenté, mais comme l'hôte familier de nos demeures. Cette idée fixe de la mort serait un défaut capital du livre si sa touchante origine ne la préservait pas de ce reproche.

Mary Barton est un récit parfaitement composé;

la fable et l'intrigue du roman n'en absorbent pas l'intérêt, mais sont ordonnées de façon à amener une succession de tableaux plutôt qu'une suite de péripéties et d'événements. Le but de l'auteur était de présenter une image aussi fidèle et aussi variée que possible de la vie du pauvre; il ne fallait donc pas que l'intérêt se portât trop particulièrement sur une fiction oiseuse, comme dans beaucoup de livres qui traitent de la vie populaire. Les folles herbes parasites, les coquelicots et les bluets, sont charmants à voir dans un champ ensemencé, mais ils ne doivent pas être assez épais pour étouffer la moisson, et, quelque charmants qu'ils soient, ils sont incapables de faire du pain. Ainsi, dans *Alton Locke*, l'auteur, M. Charles Kingsley, malgré toutes ses sympathies pour le peuple, s'était laissé détourner maladroitement quelquefois de sa tâche; la partie romanesque de son œuvre en dépassait la partie réelle, et l'intérêt du livre était loin d'y gagner. Outre ce mérite de composition, *Mary Barton* en a un autre inappréciable, surtout dans un tableau de la vie des classes pauvres : il est exempt de toute pruderie et de toute hypocrisie de langage. Mistress Gaskell ne craint pas de donner au langage de ses personnages sa couleur propre : le vice, la colère, la misère, parlent leur idiome avec une irréprochable pureté. L'auteur n'a pas de dédain pour le jargon populaire et ne se bouche pas les oreilles en entendant un juron; c'est un mérite auquel les écrivains anglais ne nous ont pas toujours habitués

et dont nous devons savoir gré à l'auteur. Cette absence de pruderie donne à ses récits encore plus de vérité et ne leur fait rien perdre en honnêteté.

Il y a deux parties bien distinctes dans *Mary Barton* : l'une est un tableau des misères industrielles de Manchester et de la vie du peuple, l'autre est une histoire de cour d'assises. Cet épisode judiciaire contient une leçon qui peut servir dans tous les pays et sur laquelle beaucoup de gens peuvent méditer; les égoïstes eux-mêmes, ceux qui cherchent avant tout leur repos, pourront y apprendre la prudence et la circonspection. Il démontre d'une manière terrible le danger qu'on court à ne pas rendre strictement justice à tout le monde. Le siècle présent est quelquefois railleur et sceptique. Ne lui dites pas, par exemple, que la justice doit être toujours rendue, parce que, si vous refusez de la rendre, Dieu s'en chargera, et d'une manière terrible; il rirait de vos menaces : mais dites-lui qu'il est imprudent de ne pas la rendre, que cela est impolitique, qu'il y a du danger à être injuste, vous éveillerez son attention. L'histoire est pleine d'incidents qui démontrent la vérité de notre assertion. Une parole légère, un mot dur et égoïste ont souvent causé les rébellions les plus sanglantes. Ceux qui ont suivi avec attention les événements politiques depuis 1848 savent combien de fois un mot imprudent parti de la tribune ou de la presse a occasionné de débats et de récriminations. Le mot attribué à Marie-Antoinette : « Eh bien! s'ils n'ont

pas de pain, qu'ils mangent de la brioche », circula, comme on sait, à travers toute la France, et le manufacturier Réveillon dut peut-être à l'opinion qu'on lui prêtait sur le salaire des ouvriers de voir sa maison réduite en cendres. L'épisode raconté par mistress Gaskell se rattache aux célèbres émeutes de Manchester.

Une crise industrielle éclate, les ateliers se ferment un à un; ceux qui restent encore ouverts ne reçoivent plus que quelques malheureux que la faim condamne à travailler à moitié prix. Peu à peu la misère se fait sentir : c'est d'abord la privation, puis la détresse. Dans un tel état de choses, les esprits, au lieu de se pacifier, s'irritent, le jugement des masses devient de plus en plus obscur et vacillant, l'obstination se tourne en rage. Les ouvriers des manufactures pensent au parlement et envoient à Londres une députation chargée de remettre une pétition. Le parlement refuse de la recevoir et d'entendre les délégués ; nouveau désappointement, nouvelles fureurs. Cependant la crise industrielle pourrait cesser, si les cœurs étaient moins irrités et si la fureur laissait aux esprits quelque clairvoyance. De vastes commandes inattendues sont venues de l'étranger ; mais il est nécessaire de les exécuter le plus rapidement possible afin de vaincre la concurrence étrangère, très en éveil à ce moment et très au courant des embarras de l'industrie de Manchester. Il faut que les ouvriers consentent à travailler au plus bas prix,

afin d'attendre des jours meilleurs et que la crise soit passée. C'est la justice même, et il n'y a pas de fureurs qui puissent rien changer à ce triste, mais inexorable fait. Malheureusement les maîtres, se considérant comme les seuls juges de la situation, évitent d'informer leurs ouvriers de tous les détails, et lorsqu'ils proposent à ceux-ci de travailler à un prix modique, le soupçon, qui est toujours sur le qui-vive dans l'âme du peuple, se réveille, les vieux mots d'exploitation recommencent à avoir cours, les vieux contrastes entre le pauvre et le riche servent de thème aux vieilles déclamations connues. Les maîtres ont fixé un salaire, les ouvriers en fixent un autre, et la guerre continue. Pendant ce temps, les pauvres ouvriers mourant de faim dans toutes les parties du Lancashire sortent de leurs retraites et se rendent en foule à Manchester, pour travailler aux prix proposés; mais alors un nouveau et effroyable combat s'engage : les ouvriers de Manchester, excités par les comités des *trade's Unions*, se ruent sur leurs malheureux frères, accourus tout simplement pour ne pas mourir de faim, et, en dépit de la police et des tribunaux, le sang coule. Enfin les maîtres proposent une réunion dans laquelle ils entendront les délégués des métiers et où des explications pourront être échangées. Le jour fixé arrive, les délégués se présentent. Ce sont de pauvres diables affamés, la mine longue, les yeux creux, les habits en lambeaux. Un des jeunes maîtres qui composent l'aréopage des pa-

trons, M. Harry Carsons, fils d'un riche manufacturier, imprudent et courageux, un de ceux qui poussent le plus à la résistance, comme le font les hommes qui n'ont pas eu le temps et l'occasion d'apprendre à être patients, — voyant devant lui ces cinq ou six fantômes hagards, vrais types de Callot ou d'Hogarth, — prend une feuille de papier et dessine leurs singuliers profils, leurs pommettes saillantes, leurs os proéminents, leurs traits avalés, leurs barbes en désordre. Le dessin fini, il l'enjolive de quelques vers de Shakspeare, le fait passer au voisin, et de main en main la feuille arrive à un dernier patron qui, plus sérieux ou moins imprudent, la froisse dans sa main et la jette au feu. Malheureusement le fatal papier n'a pas été brûlé, et les rires des jeunes gens, à mesure que le dessin passait entre leurs mains, ont été remarqués par un des délégués qui, aussitôt après la sortie des maîtres, rentre dans la salle et s'en empare. Cette caricature, circulant dans un *meeting* tenu le même soir par les ouvriers en grève, y produit l'effet que vous pouvez sans peine imaginer. — Et ainsi ce n'est pas assez, viennent-ils dire tous alternativement, comme un chœur de furies qui réclament leur vengeance, ce n'est pas assez de nos misères, il faut encore qu'on y ajoute la raillerie? Alors, au milieu de l'obscurité et du silence le plus profond, un serment terrible est prononcé, une victime est marquée, et le sort est sommé de désigner un meurtrier. Quelques jours après, au coin d'une ruelle, on relève

M. Harry Carsons baigné dans son sang. Et maintenant, comme disait Bossuet, *erudimini qui judicatis terram*. L'homicide est affreux; mais l'imprudence qui peut donner l'occasion à de pareils attentats de se produire n'est-elle pas folle et coupable? Que penseriez-vous d'un homme qui, pour éteindre un incendie, verserait sur le feu de l'huile ou de l'alcool?

Rendons toujours la justice à chacun, quel qu'il soit, une justice stricte, inflexible, mais sérieuse, et surtout au peuple. Pauvre peuple! Placé entre les déclamations des uns et les quolibets des autres, entre des phrases sentimentales et des plaisanteries cruelles, que voulez-vous que devienne son ignorante cervelle? Ce n'est pas moi qui songerai à m'étonner des sottises qu'il a faites et qu'il fera, et des embarras qu'il a donnés et qu'il donnera probablement encore aux sociétés. Et pourtant combien est simple la règle de conduite à tenir envers lui! Si ce qu'il demande est juste, accordez-le-lui; si ses exigences sont absurdes, faites-le taire. Le peuple doit savoir, et malheureusement on ne le lui a pas assez dit ni fait connaître, qu'il n'est ni au-dessus ni au-dessous de la justice. Elle doit lui être rendue inflexiblement, strictement, et il ne doit réclamer rien qui lui soit contraire. A proprement parler, rendre la justice au peuple, n'est-ce pas l'objet essentiel des sociétés et des États? Pourquoi donc sont institués les gouvernements, les magistratures, si ce n'est à cette seule fin? Et pour-

quoi la police et la force armée sont-elles instituées, sinon pour s'opposer à la force brutale et anarchique et l'empêcher de violer la justice? Apprenez au peuple qu'il ne peut avoir affaire qu'à la justice, qu'elle sera équitable pour lui s'il l'invoque, et impitoyable pour lui s'il se met au-dessus d'elle. Cela vaudra mieux que toutes les lamentations, les sentimentalités, les génuflexions démocratiques devant sa majesté souveraine. Surtout soyez sérieux avec lui, ne faites pas de charges artistiques, de bons mots de salon, de plaisanteries de littérateur. N'imitez pas M. Harry Carsons, et profitez de la leçon contenue dans le roman de mistress Gaskell.

Sortons un peu de ces salutaires, mais terribles réflexions. Ce que j'aime à trouver dans *Mary Barton* et ce que j'y trouve en abondance, ce sont les sentiments profonds, ardents, inaltérables des âmes populaires, l'esprit de charité des misérables, l'esprit de bienfaisance des infortunés. Ce roman nous a confirmé dans une opinion arrêtée depuis longtemps : c'est que les malheureux seuls sont charitables et sympathiques aux souffrances humaines. Nous nous défions des gens trop heureux, et nous avons toujours pensé que notre célèbre chansonnier avait commis une grosse erreur le jour où il a écrit ce joli mot : « Le plaisir rend l'âme si bonne. » C'est possible ; mais ne vous adressez jamais aux gens heureux qu'au moment où ils viennent d'éprouver une joie nouvelle. Tombez sur eux à l'improviste, à la minute précise où ils sont

plongés dans l'extase du contentement, et craignez d'arriver trop tard : quelques secondes de plus ou de moins importent beaucoup à l'affaire. Ceux au contraire qui ont été une fois malheureux n'ont plus ainsi d'heure précise à laquelle il vous faille les rencontrer ; vous les trouverez toujours, à toutes les heures du jour et de la nuit. Tout homme, pour peu qu'il soit doué de l'esprit d'observation, a pu remarquer mille fois qu'il y a entre les malheureux une sorte de franc-maçonnerie qu'on ne retrouve pas dans les différentes catégories de gens heureux, excepté dans les grandes aristocraties. Cette franc-maçonnerie toute morale et sympathique, cette charité toujours prête à s'exercer, ont été parfaitement saisies par mistress Gaskell ; on en jugera par quelques scènes que nous allons citer et que nous choisissons parmi les moins navrantes de ce roman, où l'auteur s'est peu soucié d'épargner aux lecteurs délicats de notre époque le spectacle des plus cruelles misères, de la fièvre grelottante, de la paille humide, des sueurs de l'agonie.

Mary Barton, témoin dans le procès criminel qui a suivi la mort d'Harry Carsons, arrive en toute hâte à Liverpool afin d'avertir un matelot sur le point de s'embarquer qu'il aura à témoigner de l'innocence de l'accusé. Elle se jette dans un bateau et accomplit sa triste mission. Surprise par le froid, par l'humidité, elle tombe tout à coup dans un état de prostration physique et morale complète, perd la mémoire pour un instant et s'évanouit presque en

sortant du bateau, sur la rive même de la mer. La nuit tombe, les pêcheurs et les bateliers se retirent un à un; la malheureuse fille reste presque seule sur la jetée, hébétée par l'excès du désespoir et ayant perdu tout souvenir des lieux où elle doit loger. Le batelier qui l'a conduite, le vieux Ben Sturgis, un homme bourru et peu sentimental, mais excellent, s'approche d'elle, la questionne; puis, voyant qu'il n'en peut tirer aucune réponse : « Venez avec moi », dit-il. Et il la conduit à sa demeure, où elle s'évanouit dès l'arrivée.

« Qui est-elle, Ben? demanda la femme tout en frictionnant ses mains, qui n'offraient aucune résistance et que la force semblait avoir entièrement abandonnées.

« — Comment puis-je le savoir? répondit son mari d'un ton rechigné.

« — C'est bon, c'est bon, dit-elle comme en se parlant à demi à elle-même et avec un doux son de voix pareil à celui qu'on a coutume d'employer avec un enfant en colère ; je pensais seulement que vous deviez le savoir, puisque vous l'avez amenée ici. Pauvre créature! nous n'avons pas besoin de savoir autre chose sur elle, sinon qu'elle a besoin de nôtre secours. Je voudrais bien avoir mes sels ici, mais je les ai prêtés à mistress Burton le dernier dimanche à l'église, car elle ne pouvait lutter contre le sommeil pendant le sermon. Bonté divine! comme elle est pâle!

« — Voyons, tenez-la un peu soulevée, dit le mari.

« Elle fit comme il le désirait, se parlant toujours à elle-même et sans paraître s'inquiéter des brèves et âcres interruptions de son mari, car en vérité les mots les plus rudes de son compagnon tombaient sur son vieux cœur plein de tendresse comme des perles et des diamants; car il avait été l'époux de ses jeunes années, et même alors, tout brusque et bourru qu'il fût, il était secrètement adouci par le son de la voix de sa femme, quoique pour le monde entier il n'eût voulu laisser rien paraître de l'amour caché sous sa rude enveloppe.

« — Mais que fait donc le vieux camarade? dit-elle en se courbant pour relever la tête de Marie, qui retombait toujours. Il prend ma plume à écrire, la meilleure que j'aie eue depuis cinq ans. Eh! bonté divine, il la brûle! Ah! je vois maintant; il a son intention : l'odeur de la plume brûlée est toujours bonne pour les évanouissements. Mais cela ne la fait pas revenir, la pauvre fille! Eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc maintenaut? Très bien, très bien; il est ingénieux, mon vieux homme! Dire que je n'ai pas pensé à cela! s'écria-t-elle en lui voyant tirer une bouteille carrée pleine d'esprit, achetée de contrebande et étiquetée *golden Wasser*, du coin d'un buffet placé dans leur chambre. Cela va la ranimer, dit-elle en voyant que la dose qu'il avait versée dans la bouche ouverte de Marie la faisait tressaillir et tousser. Pauvre cher homme! il n'y a que lui pour être si tendre et penser ainsi à tout.

« — Pas du tout! grommela-t-il, tout en étant

réjoui de voir la couleur qui revenait aux joues de Marie, ses yeux qui s'ouvraient et son regard étonné et sensible; pas du tout! je n'ai jamais été aussi fou que vous le dites.

« Sa femme aida Marie à se lever et la plaça sur une chaise.

« — Cela va bien maintenant, jeune femme? demanda le batelier avec inquiétude.

« — Oui, monsieur, je vous remercie. En vérité, monsieur, je ne sais comment vous remercier, dit Marie d'une voix tremblante et douce.

« — Allez au diable, vous et vos remerciements. — Et il se leva, prit sa pipe et sortit sans ajouter un seul mot, laissant sa femme tristement préoccupée de savoir quels pouvaient être le caractère et l'histoire de l'étrangère qu'ils avaient reçue dans leur demeure.

« Marie vit le batelier quitter la maison; alors, tournant ses yeux pleins de tristesse vers son hôtesse, elle essaya de se lever dans l'intention de partir et d'aller... elle ne savait où.

« — Eh bien! eh bien! qui que tu sois, tu ne partiras pas, car tu n'es pas capable de sortir dans la rue. Peut-être, dit-elle en baissant un peu la voix, es-tu quelque pauvre créature dégradée? Je me défie presque de toi, tu es si jolie! Mais bah! bah! ce sont les mauvais qui ont le cœur brisé, cela est trop sûr : les bons ne sont jamais complètement abattus, parce qu'ils ont toujours mis leur espoir dans le Seigneur; ce sont les pécheurs qui accumulent les plus amers

chagrins dans leurs cœurs en ruines, les pauvres âmes, et c'est pour cela que ce sont eux que nous devons le plus plaindre et secourir. Elle ne sortira pas de la maison cette nuit, qu'elle soit ce qu'elle voudra, et quand bien même elle serait la pire femme de Liverpool, elle ne sortira pas. J'aurais voulu seulement savoir où le vieux l'avait dénichée, et c'est tout.

« Marie avait prêté l'oreille à ce soliloque, et essaya de satisfaire la curiosité de son hôtesse; elle lui dit avec des phrases hachées, prononcées d'une voix faible :

« — Je ne suis pas une mauvaise créature, madame. Votre mari m'a conduite sur la mer à la poursuite d'un vaisseau qui avait mis à la voile. Il y a dans ce vaisseau un homme qui peut sauver la vie d'un innocent dans une affaire criminelle qui doit être jugée demain. Le capitaine n'a pas voulu le laisser venir, mais il dit qu'il viendra dans le bateau du pilote. — Elle se mit à sangloter à la pensée de ses espérances évanouies, et la vieille essaya de la consoler en commençant, selon sa coutume, par un : — Bien! bien! il viendra, j'en suis sûre; je sais qu'il viendra. Ainsi rassurez-vous, ne vous tourmentez pas plus longtemps de cela. Il reviendra certainement.

« — Oh! je crains, je crains qu'il ne revienne pas, cria Marie, consolée néanmoins par les assertions, quelque peu fondées qu'elles fussent, de la vieille femme. »

N'est-ce pas là un tableau complet, une vive pein-

ture de ce que nous appelions tout à l'heure la charité des pauvres et la bienfaisance des malheureux? Nous citerons encore un très court épisode, où Mary Barton est cette fois le personnage bienfaisant. C'est au milieu des angoisses les plus mortelles qu'elle accomplit cet acte de charité avec l'irrésistible sympathie que les malheureux ressentent pour leurs semblables.

« Et Marie sortit de la maison et traversa les rues encombrées, affairées, où déjà des crieurs publics vendaient au prix d'un demi-penny de grands placards contenant le récit du terrible meurtre, l'enquête du coroner, et illustrés d'un grossier portrait du prévenu Jem Wilson.

« Mais Marie ne fit pas attention et n'entendit pas. Elle chancelait comme en proie à un cauchemar. La tête basse et la démarche incertaine, elle choisit instinctivement le chemin le plus court pour arriver à cette demeure qui maintenant, dans l'état présent de son esprit, ne lui représentait pas autre chose que l'image de quatre murailles, entre lesquelles elle pourrait se cacher et pleurer tout à son aise loin des yeux et des remarques d'un monde indifférent et méchant, mais où ne l'attendaient ni bienvenue, ni tendresse, ni larmes sympathiques.

« A deux minutes de distance peut-être de sa maison, elle fut arrêtée dans sa course impétueuse par un léger attouchement, et, se retournant à la hâte, elle vit un petit garçon italien avec sa pauvre boîte, contenant un rat blanc ou quelque autre chose

de semblable. Le soleil couchant jetait sa rouge lumière sur sa figure, sans cela son teint d'un brun d'olive aurait paru entièrement pâle, et des larmes étincelaient, retenues entre les longs cils de ses paupières. Avec sa douce voix, ses regards suppliants et dans son charmant et incorrect anglais, il dit :

« — J'ai faim ! j'ai si faim !

« Et, comme pour aider par le geste à l'effet de ce mot solitaire, il montra du doigt sa bouche, dont les lèvres étaient blanches et tremblantes.

« Marie lui répondit avec impatience :

« — Oh ! mon garçon, la faim n'est rien, rien du tout.

« Et elle passa rapidement ; mais son cœur lui reprocha une minute après cette dure parole, et alors elle rentra précipitamment chez elle, prit les maigres restes de son repas que contenait le buffet et retourna vers la place où le petit étranger abandonné s'était affaissé sous le poids de la solitude et de la faim à côté de son muet compagnon, marmotte ou rat blanc. Il versait des larmes en se plaignant dans une langue étrangère et en poussant d'une voix faible des cris qui semblaient appeler une personne éloignée : *Mamma mia!*

« Avec l'élasticité de cœur qui appartient à l'enfance, il se leva soudainement en voyant la nourriture que lui apportait la jeune fille, dont la figure douce et bienveillante même au milieu de sa douleur l'avait poussé d'abord à s'adresser à elle. Avec la gracieuse courtoisie de son pays, il la regarda et

sourit en lui baisant la main, puis l'accabla de remerciements et partagea ses dons avec son petit compagnon, son cher gagne-pain. Elle s'arrêta un moment, oubliant la pensée de son propre chagrin à la vue de cette joie enfantine; puis, se baissant et embrassant son joli front, elle le laissa pour retourner une fois encore dans la solitude et dans la douleur. »

Nous ne pouvons multiplier les citations d'un livre où abondent ainsi les épisodes pathétiques et les tableaux douloureux. En regard de ces scènes choisies parmi les plus simples et les moins tristes, nous voudrions toutefois en placer une tout à fait déchirante, afin que l'on puisse parcourir à peu près cette longue gamme de chagrins. En voici une où apparaît la réalité la plus crue, la nudité du vice, car, nous l'avons dit, mistress Gaskell ne recule pas, comme ses compatriotes, devant certaines peintures; elle n'a aucune hypocrisie de langage, rien du *cant* et de la pruderie britannique. Il y avait donc autrefois dans le ménage Barton une tante de Marie, sœur de sa mère, jeune fille coquette et légère et qui aimait tant à se promener et à courir, que le rude John Barton l'en avait souvent réprimandée et lui avait donné ce terrible avertissement : « Vous aimez tant à vous promener que vous finirez par devenir une promeneuse des rues, Esther, et que quelque beau jour nous vous retrouverons sous les réverbères. » Vains avertissements! La jeune fille disparut un jour, et pendant de longues années on n'entendit plus parler d'elle. Quels événements remplirent

pour elle ces années? La séduction, le plaisir, puis l'abandon et successivement la douleur, l'infamie, la honte. Un soir pourtant, au coin d'une rue, son spectre apparaît à un de ses anciens compagnons d'enfance qu'elle est venue prévenir de certains dangers que court Mary Barton, confiante et inexpérimentée comme elle l'avait été. Elle fait à son ancien compagnon la confession complète de ses erreurs passées et de sa honte présente, et ce dernier, cherchant à la ramener dans les voies du bien, lui offre un asile dans sa famille. Ici se place la terrible conversation qu'on va lire.

« — Esther, vous pouvez compter que je ferai pour Marie tout ce que je pourrai ; j'y suis bien déterminé. Et maintenant, écoutez-moi : vous abhorrez la vie que vous menez, ou autrement vous n'en parleriez pas comme vous faites. Venez avec moi à la maison, venez chez ma mère ; elle et ma tante Alice vivent ensemble. Je veillerai à ce qu'elles vous reçoivent bien, et demain nous verrons s'il n'y a pas moyen de vous trouver quelque honnête moyen de vivre. Venez avec moi.

« Elle resta silencieuse pendant une minute, et il espéra qu'il l'avait déterminée. Puis elle dit : — Dieu vous bénisse, Jem, pour les paroles que vous venez de prononcer! Quelques années auparavant, vous auriez pu me sauver, comme j'espère et je compte que vous sauverez Marie ; mais il est trop tard maintenant, trop tard, ajouta-t-elle avec l'accent d'un profond désespoir.

« Pourtant il ne lâcha pas encore prise. — Venez avec moi, dit-il.

« — Je vous le dis, je ne puis pas : je ne pourrais pas mener une vie vertueuse, si je le voulais; je ne pourrais que vous faire honte et pitié. Si vous voulez tout savoir, dit-elle en le voyant disposé à renouveler ses instances, il faut que je boive : c'est la seule chose qui nous détourne du suicide. Si nous ne buvions pas, nous ne pourrions pas perdre un seul instant la pensée de ce que nous sommes et de ce que nous avons été. Je puis me passer de pain ou d'abri, mais il me faut mon verre de gin. Oh! si vous saviez les terribles nuits que j'ai passées en prison parce que je ne l'avais pas! dit-elle en frissonnant et en regardant autour d'elle avec des yeux pleins de terreur, comme si elle eût craint de voir quelque créature spirituelle, revêtue d'une forme effrayante, debout auprès d'elle.

« — Il est si terrible de les contempler, dit-elle avec des chuchotements pleins d'éclat, quoique murmurés très bas; ils tournent toute la nuit autour de mon lit, ma mère tenant par la main la petite Annie (comment ont-elles pu se rencontrer dans l'autre monde? je l'ignore), et puis Marie, et tous me regardent avec des yeux tristes et qui sont comme de la pierre. Oh! Jem, c'est terrible, et ils ne s'en vont pas, mais ils passent par derrière mon chevet, et je sens leurs yeux qui sont fixés sur moi de tous côtés. Si je cache ma tête sous les draps, je les vois, et, ce qui est plus affreux, — elle prononça ces mots comme

avec un sifflement d'épouvante, — ils me voient. Ne me parlez pas de mener une vie meilleure, il faut que je boive : je ne puis passer la nuit sans boire, je n'ose pas.

« Jem resta silencieux, atterré par la profonde pitié qu'il ressentait. Oh! lui était-il donc impossible de rien faire pour elle? Elle reprit la parole, mais avec moins d'agitation, quoique encore terriblement excitée :

« — Je vous fais de la peine, je le vois beaucoup mieux par votre silence que si vous me le disiez; mais vous ne pouvez rien faire pour moi. Je suis maintenant hors de tout salut. Cependant vous pouvez sauver encore Marie. Vous le devez; elle est innocente, sauf cette grande faute d'aimer quelqu'un qui est au-dessus d'elle par sa position. Jem, vous la sauverez?

« Jem promit de tout cœur et de toute âme, quoique en peu de mots, que si quelque chose pouvait être fait pour la sauver, il le ferait. Alors elle le remercia et lui souhaita bonne nuit.

« — Arrêtez un instant, dit-il comme elle était sur le point de partir; j'ai encore un mot à vous dire. J'ai besoin de savoir où vous trouver : où demeurez-vous?

« Elle se prit à rire d'une manière étrange : — Et pensez-vous que quelqu'un d'aussi avili que moi ait une demeure? Les gens honorables et de bonnes mœurs ont des demeures; nous, nous n'en avons pas. Si vous avez besoin de me parler, venez à la

nuit et regardez aux coins des rues, tout autour d'ici. Plus la nuit sera froide, sombre, pluvieuse, plus vous serez sûr de me trouver, car, ajouta-t-elle en achevant ses paroles par un son plaintif, c'est si froid de dormir dans les allées ou sur le seuil des portes, et alors j'ai besoin de boire plus que jamais. »

Un mot encore sur le caractère que mistress Gaskell a donné à ses personnages populaires. Ils ne sont pas philosophes ou théoriciens, ils sont tisseurs, forgerons, pêcheurs, marins. Ils ont l'esprit peu raisonneur, parlent assez peu de leurs droits et de leurs devoirs, et quand ils se soulèvent, ce n'est point par respect pour les droits de l'homme, c'est pour assouvir leur colère et exercer leur vengeance ni plus ni moins que des insurgés du moyen âge. Il y a là autre chose qu'une preuve de bon sens donnée par l'auteur, il y a un des traits caractéristiques de la nature des classes populaires anglaises, qui conservent plus que chez nous la physionomie du peuple d'autrefois. Quand elles murmurent, c'est qu'elles sont mécontentes; quand elles se soulèvent, c'est qu'elles sont furieuses, et elles n'ont pas de théorie pour justifier leur soulèvement. Il est dans la nature du peuple de se révolter lorsqu'il est furieux, c'est là un fait vieux comme le monde, et qui n'est pas dangereux lorsque le peuple n'a pas été *perverti*, oserai-je dire, comme il l'a été chez nous; mais la révolte réduite en art, l'insurrection passée à l'état de science, le soulèvement de sang-froid, l'émeute conduite avec calme, dextérité, persévérance, voilà

qui est tout nouveau et qui ne s'est jamais vu que chez nous. Ces insurgés du Lancashire qui assomment des ouvriers comme eux, tirent au sort une victime et se contentent, dans leur colère, de donner et de recevoir des coups, nous expliquent très bien un des côtés par lesquels l'Angleterre a échappé et échappe aux révolutions modernes. Ces insurgés-là ressemblent aux paysans du temps de Richard II ou aux ouvriers flamands du moyen âge : leur colère passée, leurs sujets de plainte disparus, ils ne penseront plus à la révolte ; mais nourrir la pensée de la révolte, et l'entretenir en soi pendant des années entières, attendre patiemment dix ans une occasion de se révolter, bien choisir son moment, voilà ce que ces pitoyables insurgés ne sauront jamais faire. Les hommes de la *force physique*, quelques membres de la *Jeune Irlande* et du parti chartiste, gens plus cosmopolites et moins insulaires, mieux informés des choses du continent, avaient bien essayé d'introduire quelque art et quelques innovations dans l'insurrection ; ils ne s'étaient guère attachés cependant qu'aux points les plus grossiers, verres cassés, vitriol, etc., à quelques détails vulgaires et odieux. L'art de l'émeute est tout autre chose. Quel pays arriéré que cette Angleterre ! — si arriéré que, tandis que chez nous on a enseigné au peuple à savoir se modérer pour s'insurger avec plus de chances de succès, une foule d'écrivains anglais radicaux, très amis du peuple, comme l'auteur de *Mary Barton*, s'efforcent de lui

apprendre à se modérer pour ne plus se soulever du tout.

Les personnages qu'elle met en scène sont donc des insurgés non par système, mais par colère, et en cela ils nous semblent vrais et parfaitement conformes à la nature populaire. L'ouvrier philosophe est une invention de radicaux aristocratiques et de romanciers qui ne se sont jamais rendu bien compte de la tournure d'esprit du peuple. Et cependant les personnages de mistress Gaskell ne dédaignent pas l'instruction et la science, il s'en faut bien. Aussitôt que le travail de chaque jour est achevé, et que la dure nécessité leur laisse quelques minutes de répit, ils prennent un livre et tâchent de s'initier aux mystères du monde dans lequel ils vivent. Mais que lisent-ils et qu'étudient-ils? Les sciences d'application, les arts pratiques, les lois d'observation et de faits, l'histoire naturelle, la botanique, la chimie, tout ce qui peut leur enseigner quelque chose de certain et peut les rendre plus habiles dans leur métier, tout ce qui peut en un mot plutôt satisfaire leur curiosité par des résultats incontestables que la piquer et l'aiguillonner par des problèmes douteux. Le vieux Job Legh de *Mary Barton* est le vivant exemple de ces instincts scientifiques et pratiques particuliers au peuple : il a une bibliothèque, mais composée de livres d'histoire naturelle, de dictionnaires de botanique, d'atlas géologiques et anatomiques. Dans sa maison, rangée avec soin et meublée avec un certain luxe, il y a

quelques objets curieux et quelques chinoiseries d'un genre particulier : chauves-souris d'une espèce rare, empaillées ou disséquées, scorpions et serpents exotiques conservés dans l'esprit-de-vin, squelettes d'animaux, vestiges de races disparues, collections d'insectes, de papillons et de plantes, tout cela acheté de ses minces économies. La création de ce personnage de Job Legh fait honneur au bon sens et à l'esprit d'observation de mistress Gaskell. Le peuple en effet a une répugnance invincible pour tout ce qui est purement spéculatif et pour tous les travaux qui relèvent directement et exclusivement de la méditation abstraite. Il ne s'inquiète pas de philosophie ni de problèmes moraux, et c'est pour cela que la religion, même aujourd'hui, a toujours conservé sur lui un grand empire, parce qu'elle lui présente ces problèmes à l'état de faits palpables et de règles pour guider sa vie. Il comprend encore moins la haute métaphysique politique et constitutionnelle, et il est à remarquer qu'il s'est toujours très mal débrouillé dans toutes ces complications; lorsqu'il a été consulté, il est toujours allé tout droit aux faits les plus simples, à l'*alpha* et à l'*oméga* de la politique, — la dictature ou la révolte. On n'aperçoit jamais le peuple, dans l'histoire, qu'au commencement ou à la fin des dynasties et des systèmes politiques; il disparaît pendant toute la durée de l'espace intermédiaire. Les hautes sciences n'ont jamais eu non plus beaucoup d'attrait pour lui. Platon, dans l'antiquité, refusait

de faire descendre la géométrie et l'astronomie de leurs hautes sphères; il défendait à ses disciples de laisser les sciences se dégrader en devenant utiles, en servant aux usages communs de la vie, en s'appliquant aux arts populaires. Archimède se reprochait d'employer à des procédés utiles au salut de sa patrie la science mathématique. Tous ces grands génies faisaient une distinction entre les arts des esclaves et la science pure, faite pour les aristocrates et les philosophes; le peuple a semblé de tout temps être de leur avis. Il leur a laissé les hautes spéculations métaphysiques, et il a poursuivi des arts pratiques et moins orgueilleux. Aujourd'hui même, où l'on parle tant de la tendance du peuple à s'élever et à s'instruire, regardez quelles sont les sciences qu'il recherche et cultive de préférence : ce sont les arts mécaniques et les sciences naturelles; pas d'idéologie, comme disait le roi du peuple, Napoléon. Il sait des arts plastiques ce qu'il en faut savoir pour bien lever un plan et faire avec netteté et exactitude le dessin d'une machine. Il n'y a qu'un art élevé qui ait trouvé grâce devant le peuple, et cet art, c'est, ainsi que nous l'avons dit, le plus populaire de tous, la musique. Mais aujourd'hui les arts du peuple l'emportent sur la science des philosophes, l'observation et l'application pratique ont remplacé la spéculation et la métaphysique. On peut dire sans se tromper que dans ce triomphe, maintenant complet, de la science utile, de la science préférée du peuple, il y a plus de démocratie que dans

tous les événements révolutionnaires des dernières années.

Mary Barton, écrit dans le sentiment très démocratique particulier à Carlyle, porte pour épigraphe cette boutade du célèbre écrivain : « Comment sais-tu, peut s'écrier dans sa détresse le pauvre fabricant de romans nouveaux, que je suis le plus insensé des mortels existants? Eh! qui t'a dit que cette biographie imaginaire, écrite par moi, pauvre créature aux longues oreilles, n'atteindra pas les oreilles plus longues encore de quelques-uns de mes semblables, et ne peut pas être, avec l'aide de la Providence, le moyen d'insinuer et d'inspirer quelque chose? Nous répondons : Personne ne le sait, personne ne peut le savoir avec certitude; c'est pourquoi écris, digne frère, écris comme il te sera possible, avec les moyens qui t'ont été donnés. » Cette épigraphe exprime parfaitement le but de l'auteur et résume bien l'idée morale du livre. L'auteur ne s'est pas proposé de développer un système et d'attaquer un ordre de choses particulier; il n'a voulu qu'appeler l'attention sur certains faits, et, comme le dit Carlyle, *insinuer* quelque chose. L'épigraphe de son second roman, *Ruth*, empruntée au poète Phinéas Fletcher, n'est pas moins significative : « Coulez, coulez, larmes trop lentes, et baignez ces pieds adorables qui transportèrent du ciel le prince de la paix, messager des nouvelles de paix. Ne cessez pas, ô mes yeux humides, d'implorer sa clémence, car nos péchés ne cesseront jamais de crier vengeance

et d'appeler sa colère; noyez dans vos flots incessants nos fautes et nos craintes, et que son œil ne puisse voir le péché qu'à travers mes larmes! » Cette épigraphe dit par avance le sujet du roman, c'est le récit d'une expiation, l'histoire d'un long repentir. Les sentiments violents exprimés dans *Mary Barton* n'existent plus dans *Ruth;* mais les sentiments de résignation, de mansuétude et de clémence y coulent à pleins flots. Les personnages de ce roman sont tous entourés d'une atmosphère de douce tristesse : les larmes y tombent dans la solitude, les douleurs y sont paisibles et n'éclatent jamais en sanglots bruyants. Il y a entre *Ruth* et *Mary Barton* le même contraste qu'entre une froide journée d'hiver, avec ses vents glacés courant en tourbillons sur les plaines nues, ses fleurs de givre suspendues aux branches dépouillées des arbres, et une de ces journées d'automne à l'air transparent et fin, aux couleurs délicates et tendres, où jaunissent les dernières feuilles, où verdit le dernier gazon, où chantent les derniers oiseaux sous les rayons tièdes et déjà épuisés des derniers beaux soleils.

Dans ce roman, mistress Gaskell s'attaque à ce vice si connu de la société anglaise, le *cant*. Toutes les sociétés, à dire le vrai, sont plus ou moins pharisaïques; elles ont pour tout ce qui est légalement admis l'indulgence la plus grande, et pour toute action commise en dehors de leurs habitudes la plus sévère proscription. Commettez un crime, et vous pourrez être absous, s'il ne blesse pas la bien-

séance mondaine; — ne vous avisez pas de commettre une étourderie, vous seriez perdu à jamais : telle est trop souvent la justice du monde. Mais ce pharisaïsme qui se retrouve à doses diverses au fond de toutes les sociétés est plus fort que partout ailleurs en Angleterre et semble inhérent à la société anglaise. Il est là plus difficile à combattre et à guérir qu'en aucun pays, car il résulte beaucoup, à notre avis, du caractère du peuple même, et on ne doit pas l'attribuer, comme on l'a toujours fait, à certaines hypocrisies religieuses, à certaines habitudes protestantes. Allez au fond du caractère anglais, cherchez la raison de sa silencieuse gravité, de sa gaucherie de manières, de sa raideur. Le peuple anglais est le plus timide de tous les peuples, en ce sens qu'il est celui qui se défie le plus de ses forces et craint le plus de les mesurer avec celles de ses adversaires. Chez lui, vous ne trouverez rien des qualités et des défauts de l'esprit celtique, agressif, satirique et présomptueux. Les Anglais sont les hommes les plus réservés du monde, mais ils ne le sont pas naïvement, car, ainsi qu'on nous le faisait remarquer récemment, nul peuple n'a eu plus à souffrir depuis des siècles des plaisanteries du continent et n'a été informé plus clairement par les quolibets de l'Europe de ses défauts, de ses travers, des points faibles de sa nature. L'Anglais se tient donc toujours sur la défensive et cherche à ne pas donner prise à ses adversaires. De là pour lui-même une grande sévérité, un soin scrupuleux

de sa personne, une réserve constante, et en un mot l'emploi de tous les moyens qui peuvent l'entourer des apparences de la *respectabilité*, dans laquelle il se retranche comme dans une forteresse. De là aussi une défiance constante d'autrui, l'exigence de ces mêmes formes extérieures de *respectabilité* chez les individus qui l'approchent et l'entourent, la peur involontaire d'être pris pour dupe. Posséder pour soi la *respectabilité*, c'est posséder une cuirasse, être à l'abri de toute attaque; exiger d'autrui cette même *respectabilité*, c'est désarmer ses voisins, les mettre hors d'état de nuire. De là résultent dans la société anglaise le triomphe complet et presque indestructible des formes extérieures, des apparences, et dans le caractère anglais une certaine dureté qui engendre quelquefois de criantes injustices.

L'histoire de *Ruth* est d'une extrême simplicité. Nous sommes dans une ville d'assises (*assize town*) d'un des comtés de l'est, dans l'atelier de mistress Mason, où Ruth Hilton, une jeune orpheline, presque une enfant, apprend son futur métier. Dans un bal, où leur maîtresse a conduit ses apprenties, chargées de réparer les désordres causés aux toilettes des jeunes *misses* du grand monde par les valses trop tourbillonnantes et les accidents imprévus des contredanses, Ruth a été remarquée par un jeune élégant, M. Bellingham. Les entretiens succèdent aux entrevues, les rendez-vous aux entretiens, les promenades aux rendez-vous. La séduction est inévitable; comment Ruth lutterait-elle contre les pre-

miers sentiments du cœur, les premiers murmures de la jeunesse, l'aménité et la politesse de M. Bellingham, un jeune *gentleman* d'une telle obligeance, qu'il consent à faire plusieurs milles pour accompagner la jeune fille dans une visite aux lieux de sa naissance et au jardin témoin de ses premiers jeux? Ce n'est pas que les avertissements manquent à Ruth; les voix secrètes de la conscience lui parlent doucement, mais leur murmure est si faible, que la confiante enfant peut les entendre à peine. Parvenue, avec son élégant compagnon, au terme de sa promenade, elle a reçu de ses anciens voisins bien des rapides conseils de prudence, entre autres du vieux Thomas, qui jadis avait coutume de la prendre sur ses genoux et de lui raconter, en guise de contes de fées, les histoires allégoriques du *Pilgrim's progress*, les combats de Fidèle Chrétien, les sottises de M. Wordly Wiseman, les choses merveilleuses et terribles que l'on voit dans la vallée de l'ombre de la mort. « Eh! eh! c'est ton amoureux, je pense, a-t-il dit en désignant M. Bellingham : un très beau garçon, ma foi »; mais, sur la réponse négative de Ruth, le vieillard a secoué la tête, s'est éloigné et les a regardés longtemps du haut d'une montagne. Vains avertissements : la destinée de Ruth est marquée, et sa première imprudence est accompagnée immédiatement de son châtiment. En revenant de cette promenade si désirée, Ruth se trouve sur le bord du chemin face à face avec mistress Mason, sa maîtresse; elle reçoit son congé avec

mille injures et défense de remettre jamais les pieds dans la maison de cette chaste et respectable personne. Tous ces débuts de la séduction sont décrits par mistress Gaskell avec fraîcheur, et son récit, pendant les cent premières pages, est charmant comme une matinée d'avril avant les dernières gelées.

Ainsi exclue du seul asile qui lui fût ouvert, privée de l'unique protection sur laquelle elle pût compter, l'asile et la protection de sa revêche maîtresse, Ruth se tourne naturellement vers M. Bellingham pour trouver un appui; et comme M. Bellingham ne peut être un tuteur désintéressé, qu'il n'en a ni la force ni la volonté, l'œuvre de séduction commencée est bientôt complète. Les deux amants vont cacher leur bonheur dans le pays de Galles, bonheur mêlé d'ennui chez M. Bellingham, d'appréhensions chez Ruth. Peu à peu M. Bellingham commence à être moins aimable; sa nature sèche, égoïste, qui ne se révélera que plus tard, après la première fleur et les grâces de la jeunesse, se trahit par instants. L'ennui, l'inévitable ennui, ce terrible châtiment des liaisons illicites, le tourmente; par moments il demanderait presque à Ruth de l'amuser. « Savez-vous jouer aux cartes, Ruth? » Et sur la réponse négative de Ruth, il devient maussade et plus ennuyé que jamais. Avec le caractère que l'auteur a donné à M. Bellingham, le dénouement de la première partie de l'histoire serait même probablement le plus vulgaire et le plus commun de tous,

l'abandon brutal, si un accident imprévu ne venait donner à la destinée de Ruth une autre direction. M. Bellingham tombe malade ; l'hôtelier du pays de Galles chez lequel il loge avertit sa mère ; mistress Bellingham arrive en toute hâte et remplace au chevet du lit de son fils la pauvre Ruth, obligée dès lors de s'enfermer et de vivre cachée. Cependant une nuit elle n'y tient plus ; elle sort sans bruit de sa chambre, erre silencieusement le long des corridors, s'arrête palpitante à la porte de son amant, s'y rencontre à l'improviste avec mistress Bellingham, et sans préambule, tremblant de tous ses membres, laisse tomber ces paroles : « Comment va-t-il, madame ? » Cette question, si passionnée dans sa simplicité et sa gaucherie sans artifice, est une révélation soudaine pour mistress Bellingham, qui, quelque temps après, dès les premiers jours de la convalescence de son fils, se hâte de l'enlever aux maléfices et aux sortilèges de Ruth, laissant après elle, pour la jeune fille, avec une lettre insultante, le don plus insultant encore d'une somme d'argent, prix raisonnable, pense-t-elle, de son déshonneur.

Ruth, abandonnée encore une fois, rencontre un protecteur dans un pauvre ministre dissident, M. Benson, alors en voyage dans le pays de Galles, un gentleman contrefait, d'une extrême faiblesse physique, d'une nature morale timide à l'excès, animé de l'esprit de douceur de l'Évangile beaucoup plus que de l'implacable justice de la Bible, et qui, de tous les attributs de Dieu, ne comprend guère que l'infinie

miséricorde et l'infinie bonté. Avec lui demeure sa sœur, miss Faith Benson, d'un caractère infiniment plus mâle que le sien, plus décidée dans ses actions, et dont toute la nature peut se révéler par cette petite particularité, qu'elle siffle comme un garçon chaque fois qu'elle est embarrassée ou qu'elle médite de prendre un parti. M. Benson mande cette sœur dans le pays de Galles, lui raconte l'histoire de Ruth et lui fait part de son projet de la recevoir chez lui. Miss Benson, après avoir murmuré, hoché la tête, siffloté entre ses dents, y consent, lorsqu'un nouveau fait, plus triste encore et plus embarrassant que tous les autres pour le ménage du pauvre ministre, se découvre : Ruth est enceinte. Comment agir dans une telle circonstance? sous quel titre présenter à ses paroissiens, à ses amis, la pauvre pécheresse? Cas embarrassant et qui demanderait pour être résolu toute la subtilité d'un casuiste et toute l'audace de charité d'un saint; mais l'honnête et le timide M. Benson n'est ni un saint ni un casuiste, il n'est qu'un homme charitable et faible, vivant dans une société pleine de défiances et qui ne pardonne guère. Il se décide à faire un mensonge innocent, ce qu'on nomme en anglais d'un mot charmant, *a white lie*, un *blanc mensonge*. Ruth sera présentée aux habitants d'Eccleston, la paroisse de M. Benson, comme une jeune veuve du nom de mistress Denbigh, dont le mari vient de mourir dans le pays de Galles. Cette petite fourberie ne fera de mal à personne, sauvera l'honneur à l'enfant qui va naître, donnera à Ruth

un moyen plus facile de se réhabiliter et de reconquérir dans le monde une place honorable.

Ce *blanc mensonge* est, à proprement parler, le nœud véritable du roman; il en est le trait caractéristique et l'intérêt principal. Lorsque *Ruth* a paru en Angleterre, tous les journaux qui en ont rendu compte se sont longuement étendus sur ce mensonge innocent: les uns l'ont condamné, les autres excusé par des raisons qui n'étaient guère concluantes et qui ne pouvaient pas l'être. Ces dissertations font incontestablement honneur à la moralité de l'esprit anglais, encore très peu fort, paraîtrait-il, sur la casuistique. Le mensonge de M. Benson, à proprement parler, n'est qu'une sorte de voile jeté sur la vie antérieure de Ruth pour la dérober aux regards malveillants. Cette doctrine détestable : la fin justifie les moyens, n'est pas employée par lui dans ce cas particulier; car il ne poursuit pas un but incertain, il veut sauver l'honneur, la réputation et la vie d'une personne dont l'innocence et la parfaite candeur lui sont parfaitement connues. Il a donc à choisir entre ces deux choses : ou conserver intacte et sans tache pour lui-même sa *respectabilité* en sacrifiant au pharisaïsme d'autrui l'honneur et la vie d'une créature humaine, ou faire le sacrifice de l'intégrité de cette même *respectabilité* pour sauver son innocente protégée. Lequel des deux termes de ce dilemme vous semble préférable? Il se pourrait bien que, dans la situation où M. Benson est placé, dire la vérité fût faire précisément acte de pharisaïsme. Chacun de

nous a pu reconnaître mille fois dans sa vie qu'il y a des actes et même des crimes qui échappent au jugement de l'homme et qui ne peuvent être absolument justiciables que de Dieu. Le mensonge de M. Benson rentre exactement, si petit qu'il soit, dans cette catégorie de fautes exceptionnelles qui ne relèvent pas du tribunal des hommes. Mais en Angleterre, pays d'absolue légalité, toute infraction à l'ordre et à la coutume établie soulève des récriminations sans fin, et voilà pourquoi le mensonge de M. Benson a excité tant de discussions. Deux sentiments — l'un très honorable, le respect de la moralité, l'autre détestable, le respect de la coutume établie, quelle qu'elle soit — se sont accordés pour se récrier contre ce péché véniel.

Quoi qu'il en soit, on ne prend jamais impunément une décision de cette nature, et bientôt M. Benson et sa sœur s'aperçoivent qu'ils se sont placés dans cette situation si bien décrite par un homme plus expert qu'eux en fait de mensonges, le cardinal de Retz, dans cette situation où nous nous trouvons placés par notre propre choix, où le sort n'a rien fait pour nous conduire, et dont nous ne pouvons plus sortir alors qu'en faisant faute sur faute. Après un premier mensonge, il en faut un second, puis un troisième; chaque matin, il faut allonger celui de la veille. L'histoire inventée par M. Benson n'a pu tromper la vieille servante Sally, qui commence à grommeler entre ses dents qu'il est temps pour elle de partir, puisque maintenant on

remplit la maison de gens douteux et qui lui sont suspects à plus d'un titre. Un soir, Sally entre dans la chambre de Ruth. « Miss ou mistress, dit-elle, je ne sais lequel de ces deux noms vous convient, vous êtes veuve, paraît-il; où est votre anneau de mariage, et pourquoi portez-vous encore, malgré votre deuil, ces longues boucles flottantes? Je ne souffrirai pas que pour vous M. Benson et sa sœur deviennent la fable des environs. Je ne le souffrirai pas. » Et, s'armant de ses ciseaux, elle coupe les longues tresses de la chevelure de Ruth, qui la laisse faire avec patience et sans souffler mot. Cette douceur, en confirmant les soupçons de Sally, gagne en même temps son cœur, et à partir de ce moment Ruth compte un soutien de plus dans la maison des Benson.

Ce personnage de Sally est un des plus intéressants et des plus originaux du livre. Nous l'avons tous vu dans notre enfance, il y a quelque vingt ans, lorsque, en dépit de deux révolutions, les vieilles mœurs de la France se conservaient encore dans quelques familles, au fond de provinces où depuis la *civilisation* a passé. Aujourd'hui que nous sommes tous atteints de la contagion du progrès, ce personnage ne se retrouve plus guère. Vous vous rappelez les vieux domestiques ridés, goutteux, atteints de rhumatisme, ne faisant plus qu'à demi leur service, grommelant toujours, adressant des remontrances au maître, reprenant et grondant les enfants, ne quittant la maison que pour aller dans leur der-

nière demeure accompagnés de leurs maîtres reconnaissants. N'avez-vous jamais été charmé, comme nous l'avons été nous-même, en lisant les mémoires du XVIIIe siècle, de cette rapide apparition de la servante du coutelier Diderot, qui fait cinquante lieues à pied pour porter au jeune philosophe affamé les petites économies de sa tendre mère, et cette pauvre fille du peuple ne vous a-t-elle pas fait oublier pour un moment les beaux esprits et les salons du temps, l'*Encyclopédie* et les tragédies de Voltaire? Sally appartient à cette catégorie de serviteurs à peu près disparus aujourd'hui. Assise au pied du lit de Ruth pendant les jours de son accouchement, elle l'amuse et l'endort par ses interminables histoires de *puddings* trop cuits il y a quarante ans de cela, et d'amoureux qu'elle a refusés en mariage du vivant de la mère de M. Benson, afin de ne pas quitter la famille. Toute la science de Sally consiste dans sa Bible et dans l'*Almanach du bonhomme Richard*, qu'elle n'a jamais lu, mais dont elle a suivi instinctivement les conseils; elle sait, par exemple, qu'un penny économisé par jour fait vingt-quatre shillings par an, et elle a si bien mis sa science à profit, qu'en quelque quarante années elle a réuni une cinquantaine de livres sterling qui doivent, après sa mort, passer par testament à M. Benson, et le ministre, qui a voulu augmenter ses gages malgré elle, sera bien attrapé. Elle n'a qu'un reproche à faire à ses maîtres, pourquoi sont-ils dissidents? Sally appartient à l'Eglise d'Angleterre, et elle s'en fait

gloire ; lorsque M. Benson s'avise de lui citer un verset de la Bible, elle lui réplique par une citation contraire, car, ainsi qu'elle le dit avec triomphe, elle n'a pas lu assidûment sa Bible pendant cinquante années pour se laisser prendre au piège par un dissident. Quant au temps présent, Sally est très sceptique et très pessimiste. « Eh! eh! dit-elle, les choses allaient autrement lorsque j'étais jeune; le prix des œufs était de trente pour un shilling, et le beurre se vendait seulement six pence la livre. Mes gages, lorsque je vins ici, n'étaient d'abord que de trois livres, et je me suffisais avec cela, et j'étais toujours propre et bien vêtue, ce que plus d'une fille ne peut se vanter de faire aujourd'hui avec ses sept ou huit livres de gages, et on buvait le thé dans l'après-midi, et le *pudding* était toujours servi au dessert, et, par-dessus tout, les gens payaient mieux leurs dettes. Eh! eh! nous allons à reculons, et nous nous figurons que nous marchons en avant. » Tel est ce personnage de Sally, qui mérite bien, tant pour sa rareté aujourd'hui que pour son originalité, de figurer dans une galerie populaire.

Les années passent ; la douleur de Ruth se calme, mais ne cesse pas. Elle se change en une mélancolie inguérissable qui communique à ses traits cet air de noblesse et de suprême distinction que la souffrance morale imprime à ses victimes. Ruth vit paisiblement au sein du ménage monotone des Benson, s'employant de son mieux, gagnant avec ses doigts un mince salaire, afin d'être le moins

possible à la charge de ses hôtes. Cependant un des paroissiens de M. Benson, M. Bradshaw, riche commerçant et Anglais formaliste de la tête aux pieds, se met en tête de donner Ruth pour gouvernante à ses filles. Nouvelle épreuve pour la sincérité de M. Benson. Révélera-t-il à M. Bradshaw la vie passée de Ruth, ou continuera-t-il à taire la vérité! Son choix est fait encore une fois, et Ruth entre en qualité de gouvernante chez M. Bradshaw. Dès lors elle se partage tout entière entre ses nouveaux devoirs et l'expiation de sa vie passée. Elle refuse courageusement la proposition de mariage que lui fait son ancien amant, aujourd'hui membre du Parlement pour Eccleston, et avec lequel elle a une dernière et solennelle entrevue; elle résiste non moins courageusement à l'amour qu'elle a inspiré à un hôte de M. Bradshaw, et demande pardon à Dieu pour la tendresse que sa personne inspire à tous ceux qui l'approchent; mais l'expiation n'est pas complète encore, elle doit être plus terrible et se rapprocher davantage du martyre.

Enfin le terrible secret est révélé, et M. Bradshaw chasse avec des injures la pauvre Ruth de sa demeure : « Si vous, ou votre bâtard, vous avisez de franchir désormais le seuil de ma maison, je vous en ferai expulser par la police, » lui dit-il. Ici nous devons insister sur le caractère le plus curieux et le plus anglais du livre, et qui forme avec le personnage de M. Benson un parfait contraste. M. Bradshaw est la *respectabilité* anglaise incarnée; il ne marche

jamais qu'environné d'une auréole d'honorabilité qu'il se plaît à montrer avec ostentation. Il pourrait prier Dieu, comme le pharisien de l'Évangile, et le remercier de n'être pas un pauvre pécheur comme le publicain qui prie à côté de lui. Il s'en tient à la légalité stricte, et lorsque, à propos de Ruth, M. Benson, qu'il a accablé d'outrages, lui répond dignement : « Je me mets du côté du Christ contre le monde », il fait à peine attention à ses paroles. Du reste, M. Bradshaw est tout prêt à appliquer cette sévérité hébraïque non seulement aux étrangers, mais à ses proches et à ses enfants eux-mêmes. Quelque temps après l'expulsion de Ruth et la rupture avec M. Benson, son fils Richard s'est rendu coupable, par suite de dérèglements de jeunesse, d'un vol, compliqué de faux, au préjudice du ministre dissident lui-même, et alors a lieu cette conversation, trop caractéristique pour que nous ne la rapportions pas:

« — Vous dites que vous n'avez pas écrit ces mots, dit M. Bradshaw en montrant la signature d'un doigt ferme et sans trembler; je vous crois : c'est Richard Bradshaw qui les a écrits.

« — Mon cher monsieur, mon cher vieil ami, s'écria M. Benson, vous tirez des conclusions qui, j'en suis convaincu, n'ont aucun fondement; il n'y a pas de raisons de supposer...

« — Il y a des raisons, monsieur. Ne vous troublez pas; je suis parfaitement calme. — Ses yeux mornes comme la pierre et sa figure impassible prirent un

aspect rigide. — Ce que nous devons faire maintenant, c'est punir le crime. Je n'ai pas deux poids et deux mesures pour moi et les miens et pour le reste du monde : si un étranger avait imité ma signature, j'aurais considéré comme mon devoir de le poursuivre; vous devez poursuivre Richard en justice.

« — Je ne le ferai pas... dit M. Benson; je ne poursuivrai pas Richard, non pas parce qu'il est votre fils, mais parce que j'hésiterais à prendre contre tout autre homme dont je connaîtrais la vie dans tous ses détails, comme je connais celle de Richard, des mesures semblables qui flétriraient son caractère pour le reste de ses jours et détruiraient les bonnes qualités qu'il peut avoir.

« — Et quelles bonnes qualités lui reste-t-il? demanda M. Bradshaw; il m'a trompé, il a offensé Dieu.

« — Ne l'avons-nous pas tous offensé? dit M. Benson à voix basse.

« — Il est inutile de parler, monsieur. Vous et moi nous ne pouvons nous acccorder sur ces matières. Encore une fois, je désire que vous poursuiviez Richard, qui n'est pas plus longtemps mon fils.

« — Monsieur Bradshaw, je ne le poursuivrai pas; je vous le dis une fois pour toutes : demain, vous serez heureux de mon refus; je ne pourrais que vous offenser en en disant davantage à présent.

«... M. Bradshaw se dirigea silencieusement vers la porte; mais au moment de partir il se retourna et dit :

« — S'il y avait plus d'hommes comme moi et moins d'hommes comme vous, il y aurait moins de mal dans le monde; c'est vous autres sentimentalistes qui entretenez le péché. »

Cela est bien anglais. Voilà certes le pharisaïsme poussé à son dernier degré de beauté morale, d'esprit de stricte et impartiale justice, de respect pour l'ordre et la légalité, mais il n'en reste pas moins le pharisaïsme pour cela, et ce même M. Bradshaw, qui livrerait sans sourciller son fils à la justice et le déshéritera par haine du mal et du crime, s'évanouira cependant en apprenant que ce fils détestable a failli perdre la vie dans un accident de chemin de fer. Par esprit de justice, il lui ferait subir plus que la mort, le déshonneur, et pourtant les sentiments naturels et invincibles du cœur de l'homme bouleversent son terrible caractère à la pensée d'une éternelle séparation.

Maintenant cette simple et naïve histoire touche à son dénouement. Ruth, chassée de la maison de M. Bradshaw, cherche avec une résignation toute chrétienne les moyens les plus rigoureux d'expier sa faute et d'obtenir de Dieu son pardon. La fièvre typhoïde fond sur les environs. Médecins, gardes-malades, tout le monde s'éloigne à l'envi. Ruth se dévoue; elle soigne les malades dans les hôpitaux, reçoit les derniers soupirs des mourants, essuie les sueurs de l'agonie, calme les fureurs du délire et meurt comblée de bénédictions par tous les pauvres, réconciliée avec tous ceux qui l'avaient injuriée,

avec le dur M. Bradshaw lui-même. Elle meurt victime d'un dernier et admirable dévouement, après avoir soigné à son insu, pendant la période ascendante de sa maladie, son ancien amant, M. Bellingham. Ce dernier apparaît le jour même des funérailles de Ruth, pour prouver par son exemple combien l'égoïsme non seulement est odieux, mais encore bête et grossier. Cet homme bien élevé, qui ne manquerait certainement pas de rendre un coup de chapeau ou de faire une visite obligée, parle tout de travers devant le cadavre de Ruth, offre à Sally qui fond en larmes un *souverain* pour consoler sa douleur, et, finalement mis à la porte par M. Benson, s'en va en murmurant : « Un vieux puritain mal élevé ! Maintenant j'ai fait mon devoir, et je partirai d'ici aussi rapidement que je pourrai. J'aurais pourtant bien désiré que le dernier souvenir de ma belle Ruth n'eût pas été mêlé à ces gens-là. » Telle est l'oraison funèbre prononcée sur la tombe ouverte de Ruth par l'auteur de tous ses chagrins et de sa mort même. Ainsi finit ce joli récit, un peu long pourtant, un peu prolixe, un peu trop plein de douceurs, et où le pharisaïsme de la société anglaise, si battu en brèche depuis quelques années, est attaqué avec adresse et sincérité, mais peut-être avec un peu trop de clémence et de candeur.

L'esprit qui s'échappe de tous les livres anglais contemporains est profondément moderne. La morale qu'ils enseignent est toute nouvelle : ils reposent sur des principes dont ne se doutaient point

les générations antérieures; ils posent des questions qui n'avaient encore jamais préoccupé la société anglaise, ou même qu'elle avait étouffées dans leur germe et refusé de tout temps d'examiner. Tous emploient cette force du sentiment, que nous avons analysée et expliquée en commençant, comme le levier pour remuer les cœurs et les disposer à une vie nouvelle. *Sursum corda*, pourriez-vous écrire comme épigraphe en tête de tous ces livres. Dépouillez le vieil homme; soyez moins des hommes traditionnels que des hommes du XIXe siècle, avec des sentiments du XIXe et non du XVIIIe ou du XVIIe siècle; ayez un esprit de justice en rapport avec votre temps, un esprit de charité en rapport avec les nombreuses souffrances de votre époque. Il n'y a pas de pays où les courants tout à fait modernes commencent à prendre plus d'empire qu'en Angleterre et où le passé disparaisse plus sensiblement, malgré la lenteur avec laquelle s'y accomplissent tous les changements. On ne voit rien bien distinctement encore, mais on sent quelque chose suspendu en l'air. Pendant les longues nuits de l'automne, vous pouvez distinguer l'approche encore éloignée du jour et marquer les heures de la nuit par la fraîcheur du vent qui devient plus pénétrante, par les premiers gazouillements des oiseaux encore plongés dans un demi-sommeil et qui chantent faiblement et comme en rêve. Un phénomène moral analogue à ce phénomène physique peut frapper tous les esprits qui observent les tendances de l'Angleterre

actuelle. Les nouvelles idées et les nouveaux sentiments se font encore attendre et ne sont encore qu'à l'état de désirs, mais les cœurs sont disposés à les recevoir, et les intelligences prêtes à les comprendre. Partis politiques, sectes religieuses, classes sociales, tous, quelles que soient leurs répugnances, leurs regrets du passé, abdiquent successivement et viennent avouer leur impuissance actuelle. Les tories se mettent au service des whigs et les whigs au service des tories, les membres de l'Église passent au catholicisme et les dissidents au rationalisme; la négation des vieux préjugés continue sans un seul moment d'interruption en attendant l'arrivée des affirmations, qui sans doute ne tromperont pas la confiance de l'Angleterre. L'Angleterre s'est si souvent renouvelée par sa seule énergie, qu'on peut espérer qu'elle sortira sans naufrage de l'orageuse mer où l'esprit du siècle et la main de la Providence la poussent de plus en plus avec un irrésistible mouvement.

1er juin 1853.

ESSAIS

SUR MISTRESS GASKELL

II

NORD ET SUD

MISTRESS GASKELL

II

NORD ET SUD

Je me rappelle avoir lu il y a quelques années un plan de roman, ou plutôt de conte philosophique, vraiment ingénieux, et qui exprimait assez bien l'antagonisme qui travaille notre société. — Dans un pays imaginaire vit une société imaginaire, composée de deux groupes d'hommes nettement tranchés. C'est moins une société que deux sociétés accolées l'une à l'autre : une vieille et une nouvelle. L'un des deux groupes est composé d'hommes extrêmement polis et courtois, avec lesquels il est très agréable de vivre, vrais gentilshommes de manières et de langage, mais d'un caractère affaibli. L'autre groupe est formé d'hommes de labeur et d'affaires, bourrus, grossiers, désagréables, mais solides et actifs. Dire que cette société ainsi divisée marche fort mal, cela est presque inutile. Les deux groupes n'ont aucun rapport entre eux, ne se fré-

quentent pas, et en définitive ont l'un pour l'autre le plus parfait mépris. Isolément cependant, aucun des deux ne peut dominer ni prendre un ascendant suffisant pour s'élever au pouvoir. Les uns représentent des formes sans représenter des réalités, les autres représentent des réalités sans formes. Les uns sont tout surface sans aucun fonds, les autres sont des éléments bruts sans surface régulière, blocs de granit mal équarris et tels qu'ils sont sortis des profondeurs de la terre, quartiers de houille noirs et poussiéreux, minerai non débarrassé de ses scories terreuses, matières premières non préparées.

Le plus parfait *statu quo* d'anarchie s'établit, cela va sans dire, dans cette société. Il faut pourtant se choisir un roi, vaille que vaille. Aucun des deux groupes ne veut du roi de l'autre. Enfin nos élégants gentilshommes deviennent les dupes de leurs propres inclinations; ils tombent en proie à une espèce de dandy très rusé, moitié Italien et moitié Russe, qui, trop fin pour faire d'eux des sujets et sachant fort bien qu'il ne pourrait les gouverner ainsi, les rapproche de sa personne, et par toute sorte de sourires, de caresses, de flatteries, de mots placés à propos, les réduit à l'état de domesticité. Ils n'auraient pas voulu pour tout au monde obéir, s'il leur eût commandé brutalement au nom de la justice, mais les voilà qui sur un geste élégant ou une tournure de phrase ingénieuse se mettent à le servir. Rien n'égale l'empressement bouffon avec lequel ils

font reluire ses bottes, et le soin extrême qu'ils mettent à chasser le moindre duvet des vêtements de Sa Seigneurie.

L'autre groupe, celui des bourrus, qui ne se paye pas de belles manières, ne se contente point d'un tel roi, et s'en va chercher pour le gouverner un géant vigoureux, musculeux et infatigable, qui mange fort, boit de même, fume sans cesse, ne dort pas, travaille sans relâche et exige que chacun en fasse autant à ses côtés. Cette manière d'Américain réduit les pauvres gens en esclavage, les torture et les exténue bien vite au point de ne leur laisser que la peau et les os. *Go ahead*, en avant! la machine humaine, tendue comme un ressort, va bientôt éclater. Chez le groupe aristocratique, les choses ne vont pas mieux. Chaque jour, nos hommes aux surfaces s'inclinent plus bas, radotent davantage et tombent un peu plus en liquéfaction. D'un côté, exténuation, affaiblissement des forces par exagération d'activité; de l'autre, enfantillage, sénilité, affaiblissement par absence d'activité réelle. Ce pays souffre horriblement, et il est permis de croire qu'il va disparaître dans un délai donné, si la Providence ne vient à son secours; mais, *all is well that ends well*, tout se termine comme dans les contes de fées. Le dandy, roi de nos hommes à surfaces, possède une fille charmante, qui, ingénieuse et sagace comme son père, ne se laisse point prendre aux apparences, et épouse le fils du géant barbare, beau garçon solide et vigoureux, qui ne peut man-

quer d'avoir une nombreuse progéniture. C'est la race issue de ce mariage en effet qui doit diriger cette société et terminer cet antagonisme si longtemps prolongé, en unissant dans l'art de gouverner la souplesse et le tact à la vigueur et à la connaissance pratique des faits. Alors une société supérieure s'établit, civilisée sans mollesse, active sans excès, noble sans mièvrerie, pratique sans grossièreté. Telle était à peu près l'histoire de ce pays d'utopie.

Ce plan bizarre nous est revenu en mémoire à la lecture du nouveau roman de mistress Gaskell, *le Nord et le Sud.* Nous n'avons pas là, il est vrai, le roi dandy et la société des hommes à surface; mais nous y avons toute une société polie, morale et instruite, un peu indécise dans l'action, un peu faible de caractère, d'une douceur par trop féminine et d'une délicatesse d'esprit par trop susceptible et trop maladive, mise en présence d'une société barbare, mal dégrossie, où ne manquent ni les géants infatigables, ni l'activité effrénée qui broie les hommes comme le chanvre ou le coton, ni le dédain de tout ce qui n'est pas palpable et solide, ni les clameurs arrachées par les fatigues d'un travail sans temps d'arrêt. D'un côté, sous les rayons d'un soleil pâle et doux, ni trop brûlant ni trop froid, s'étend un paysage choisi, plein de *cottages* riants et propres. Point de forêts où se cache la bête féroce, point de marais aux exhalaisons insalubres, asile des reptiles immondes; point de rochers abrupts ni de plaines

arides : partout un silence profond, troublé seulement de loin en loin par de petites voix singulièrement douces qui parlent de scrupules de conscience, de visites aux bons fermiers des environs, d'écoles de village, de douleurs de famille, de belles affections, de culture classique et de joies de l'esprit. Que vont devenir les habitants de ce pays, lorsqu'ils vont se trouver dans cette autre contrée, où rien ne ressemble à ce qu'ils connaissent et ne rappelle ce qu'ils ont aimé? Là, le paysage est une ville boueuse, bruyante et infecte. La fumée des usines cache le ciel sous ses noires vapeurs et retombe à terre en imperceptible pluie de charbon; les chariots, chargés de marchandises, roulent dans les cours et dans les allées; les métiers bruyants et les cruelles machines font entendre jour et nuit leur étourdissant vacarme; les locomotives passent dans le lointain en lançant leur sifflement sauvage, et, si vous prêtez l'oreille, de quelque taverne ou du fond de quelque cave souterraine vous pourrez entendre le refrain de quelques-uns de ces chants étranges et terribles que l'auteur a placés si heureusement dans son roman de *Mary Barton*, celui-ci par exemple :

> Oh! it is hard, it is hard to work
> All live long day,

ou cet autre, encore plus effrayant :

> You would think it hard
> Te be sent in the world,
> To be clemmed and do the best as ye can;

ce qui peut se traduire en français par ces paroles, qui n'offriront aucun sens bien plaisant aux oreilles des voluptueux sybarites : « Vous penseriez qu'il est dur d'être envoyé dans le monde pour y crever de faim et y faire cependant du mieux possible. »

Et pourtant tout ce tapage a son éloquence et sa grandeur; bien mieux, plus il est fort, et plus les habitants jouissent de la sécurité, car rien n'est sinistre comme le silence qui vient de loin en loin rompre ces clameurs continuelles de l'activité humaine. Ces jours-là, la ville tout entière est dans la rue ou aux fenêtres, des groupes animés se forment; puis, tout à coup, la foule s'élance et vient faire le siège de quelque manufacture soigneusement barricadée, et l'on n'entend plus alors que le bruit sourd que rendent les portes de fer sous la pression de la foule, le craquement du bois qui se fend et va céder, et, dans le lointain, le galop des chevaux, le cliquetis des armes, le son clair et métallique des fusils qui se chargent. Les dragons s'élancent le sabre au poing, les constables arrêtent quelques individus dans la foule qui se disperse, et la ville jouit pendant une demi-journée de ce demi-silence solennel qui enveloppe la nature après une tempête.

Le *Sud* et le *Nord!* deux sociétés très différentes, et tranchées avec bien plus de rigueur que dans notre France, où elles vivent dans les mêmes lieux, où la société que j'appellerai *historique* occupe les mêmes provinces que la société manufacturière, où

Rouen, la ville des vieux souvenirs gothiques, abrite à l'ombre de ses clochers et de ses abbayes les modernes palais de ses cotonnades, où Lyon, la ville catholique, mêle ses manufactures et ses boutiques à ses couvents et à ses chapelles. L'industrie chez nous s'est un peu installée partout, et la société traditionnelle continue sans trop de gêne à s'occuper dans son voisinage des choses qui lui furent chères autrefois et qui lui sont encore familières. Au contraire en Angleterre l'industrie est moins disséminée, elle a conquis des provinces entières où elle règne en souveraine. Dans les comtés du Sud subsiste encore la vieille vie anglaise : là sont les monuments et les souvenirs; là vivent des populations agricoles depuis longtemps soumises, façonnées par l'aristocratie; là le *gentleman* possède encore tout son prestige; là le *clergyman* est encore honoré des fermiers comme aux beaux jours de l'Église anglicane; là florissent encore les deux universités avec toute leur culture classique. C'est la région où habite l'âme de la vieille Angleterre avec son mélange de libéralisme et d'aristocratie, c'est la patrie des esprits modérés, monarchistes et anglicans, l'appui du gouvernement *constitutionnel* interprété selon Delolme, — l'Angleterre anglo-normande en un mot. Mais si vous montez dans le Nord, vous risquez fort de rencontrer une autre Angleterre, avec une manière beaucoup plus avancée d'interpréter la théorie des trois pouvoirs. Plus d'Anglo-Normands : des Saxons complets, non domptés par l'aristocratie

et la force morale des classes cultivées, hardis, actifs, batailleurs, anarchiques; point de culture intellectuelle et oiseuse, un grand sens pratique; l'éducation que donne l'habitude des grandes affaires, et pour toute érudition une connaissance exacte et complète de l'état de tous les marchés du monde. Moins de vieilles villes aux souvenirs historiques; des villes toutes neuves qui avaient longtemps attendu en germe que leur jour vînt d'éclore, et que le XIXe siècle a développées dans des proportions gigantesques; — pour classes supérieures, des bourgeois durs, infatigables et vaillants, toujours la lorgnette à l'œil, comme un général d'armée, pour suivre la position ou la manœuvre du marché français, américain ou allemand, observant toujours le vent comme le marin, pour savoir d'où vient que les cotons haussent si fort ou que les laines subissent une telle dépréciation. Les doctrines qui ont cours dans cette contrée ne sont plus les ingénieuses théories libérales, mais le radicalisme dans toute sa puissance, — démocratie *à l'américaine* chez les bourgeois et les patrons, tendances socialistes chez les prolétaires. Une économie politique reposant uniquement sur le commerce et en vue du commerce, une philosophie politique, fondée sur la paix et en vue de la paix sont nées et ont prospéré dans ce pays, comme chacun sait. Là aussi l'Église anglicane est moins puissante que dans le Sud, et les dissidents sont plus nombreux. C'est une Angleterre toute nouvelle qui se trouve en présence de

la vieille Angleterre, laquelle résiste et refuse de laisser la Grande-Bretagne perdre son caractère distinctif et devenir une nouvelle édition des États-Unis, une Angleterre que l'industrie a créée, que le *bill de réforme* a émancipée, que le rappel des *corn laws* a enivrée d'orgueil, et que la guerre de Crimée a momentanément abaissée et amoindrie.

Au commencement du roman, nous sommes dans le Sud, dans l'intérieur d'un *clergyman* dont le visage pâle et inquiet accuse des souffrances sur lesquelles personne autour de lui n'ose l'interroger. Ceux qui connaissent l'histoire de M. Hale ne peuvent pas être étonnés de cette apparence maladive, que son caractère explique assez. M. Hale a toujours été un homme singulièrement timide, sensible à l'excès, scrupuleux et soigneux de son âme comme l'hermine de sa fourrure, un esprit d'une délicatesse morale infinie enveloppé dans un corps frêle et nerveux : deux bonnes conditions pour beaucoup souffrir et beaucoup sentir, et pour absorber jusqu'à la dernière goutte le calice d'amertume et de miel qui compose la vie. M. Hale a bu ce calice, et a fait cette expérience que tous les hommes de sa nature ont faite, expérience qui les a toujours sauvés de la misanthropie et réconciliés avec le monde : c'est que le doux était amer et que l'amer était doux. C'est ainsi que M. Hale est arrivé à cette espèce d'optimisme bienveillant et triste qui adresse à la joie et à la douleur le même doux sourire, qui est si rare,

si charmant et de si bon goût. Il était fort beau dans sa jeunesse, et distingué particulièrement pour sa chevelure, où se jouait ce reflet bleu comme l'aile du corbeau que les connaisseurs en beauté admirent si fort. La jolie miss Beresford, séduite par toutes ces qualités délicates, — douceur, gentillesse, élégance d'esprit, finesse de tempérament, — qui s'accordent mieux avec la nature féminine en général que les qualités plus particulièrement propres à la partie masculine de l'humanité, — solidité d'esprit, force de caractère, — l'avait épousé par amour. Elle ne s'en était jamais repentie. Pourtant l'âge était venu, et avec l'âge cette humeur mélancolique qui s'empare alors des personnes qui ont cherché le bonheur dans l'accomplissement de leurs désirs, sans tenir compte d'aucune considération sociale, mondaine ou matérielle. Toute une vie d'amour, mais aussi toute une vie de petites privations, de gêne, de quasi-solitude! — les sentiments les plus affectueux et les plus tendres n'y résistent pas toujours; ceux de mistress Hale, bien que persistants, s'étaient cependant enveloppés de cette lumière délicatement éteinte qui est particulière au soir des belles âmes longtemps éprouvées. En vérité, au foyer des deux époux il n'y avait plus pour génies familiers que cette résignation triste et suave du déclin de la vie, puis ce petit lutin subtil et inquiet comme un enfant qui s'alarme des moindres frémissements du vent, des bourdonnements d'un insecte, et dont l'oreille fine surprend les bruits les plus mystérieux, le génie qui

hante les tempéraments maladifs et les consciences toujours en éveil. Mistress Hale avait elle aussi ses inquiétudes, ses exigences doucement absurdes, auxquelles il était fort difficile de résister, ses imaginations opiniâtres et contre lesquelles le raisonnement ne pouvait rien. Tout le tableau de cet intérieur est finement peint par mistress Gaskell; on dirait une chambre silencieuse et close, aux rideaux tirés; l'air y est tiède, la lumière y pénètre à peine par les volets et y jette en plein midi des lueurs de crépuscule; ses habitants parlent d'une voix faible et douce, leurs pas sont lents et ne font aucun bruit; une demeure de convalescents en un mot. En effet les époux Hale sont des convalescents : ils commencent à se remettre de cette longue et cruelle maladie qui s'appelle la vie, et ils seront bientôt guéris.

Ce ne sont pas les sujets de tristesse qui manquent à M. Hale. Outre sa fille Marguerite, qui vient de revenir de Londres, où elle a été élevée avec une belle cousine récemment mariée, M. Hale a eu un fils, Frédéric, officier de marine, compromis dans la révolte d'un équipage contre un commandant tyrannique, et à qui le séjour de l'Angleterre est désormais interdit. Cependant cette grande douleur, que le temps n'a pu affaiblir, n'explique pas le redoublement de tristesse qui se fait remarquer chez M. Hale. La vérité, soigneusement cachée, finit à la fin par se révéler : le poison du scepticisme s'est glissé dans l'âme du ministre. Lui, depuis si longtemps membre de l'Église anglicane, il a fini par

concevoir des doutes, non sur la vérité de la religion, mais sur la vérité des interprétations de l'Église dont il fait partie. Voilà la récompense de toute une vie de réflexions et de labeurs intellectuels. Si M. Hale était une âme ordinaire, il pourrait faire comme tant d'autres, ne révéler jamais ses doutes et continuer son ministère en le regardant tout simplement comme une profession et une condition donnée dans la vie. M. Hale n'est pas capable d'un tel crime; il a toujours ouvert devant lui le livre où un pauvre ministre de l'Église, assiégé des mêmes doutes que lui il y a cent soixante ans, raconta ses angoisses, ses épreuves, son triomphe et la paix de sa conscience, obtenue par la satisfaction donnée à la vérité.

M. Hale a balancé longtemps, non par faiblesse d'âme et absence de résolution, mais par timidité de caractère et aussi par la difficulté de faire à sa famille et à ses amis une telle révélation; mais enfin il se décide, il s'ouvre à sa fille : il a écrit à l'évêque pour donner sa démission; il a raconté ses épreuves morales à quelques amis d'Oxford; dimanche prochain, il fera à ses paroissiens son discours d'adieu, et dans quinze jours il ne sera plus membre de l'Église anglicane. Mistress Gaskell excelle, comme on sait, à raconter ces affaires litigieuses de l'âme et tous ces petits procès intérieurs des facultés morales entre elles. C'est le romancier des cas de conscience; le charmant roman de *Ruth* était, si l'on s'en souvient, fondé sur un mensonge

innocent. Armée de cette faculté exquise et toute féminine, le tact, elle ne juge pas les actions humaines d'après le code des conventions mondaines, ni d'après le code légal, ni même d'après le code religieux; elle cherche à pénétrer le vrai motif de ces actions, la racine d'où elles sont sorties, et les absout ou les condamne selon qu'elles sont ou ne sont pas conformes à la vérité, ou, ce qui pour une femme est à peu près synonyme de vérité, à la charité et à la sympathie. Elle sait à merveille et avec un goût parfait poser aux pharisiens de petites questions imprévues et embarrassantes. Ainsi l'affaire de M. Hale pourrait être traitée par plus d'un d'apostasie, de conversion par beaucoup d'autres. Apostasie et conversion, ce sont là de bien gros mots, répondrait-elle; au fond, la conduite du *clergyman* est strictement conforme à la règle du décalogue qui dit : Tu ne mentiras pas. La grande question est d'obéir à la vérité, et non pas aux formes extérieures de la vérité, qui sont toujours imparfaites. Armée de ce principe, qui est celui des unitaires les plus éclairés (l'auteur de *Mary Barton* appartient à cette communion), mistress Gaskell regarde d'un œil bienveillant toutes les formes diverses qu'a revêtues l'idée chrétienne. Elle n'a pas le moindre préjugé, comme beaucoup de ses compatriotes, contre les nations et les personnes qui professent tel ou tel culte; elle sait que l'attachement à telle ou telle Église dérive d'une foule de circonstances indépendantes de la sincérité d'âme, — l'éducation, l'habi-

tude, les mœurs générales, les différences d'instincts, — mais qu'au fond ce ne sont là que des attachements secondaires, très contingents, souvent mondains, nullement religieux, et que la grande question, c'est l'attachement à la vérité. Ainsi les personnages de son roman appartiennent tous à diverses sectes : M. Hale est dissident, sa femme et sa fille sont anglicanes; son fils Frédéric, après un long séjour en Espagne, penche vers l'Église romaine, et pourtant tous sont sincères.

Les scrupules de M. Hale nous suggèrent une réflexion. Y a-t-il rien au monde de plus dramatique que les tourments de conscience d'un honnête homme? Je suis toujours étonné que les romanciers et les dramaturges cherchent avant tout les émotions violentes du vice et du crime, comme si l'honnêteté ne leur fournissait aucune ressource. C'est même une opinion généralement répandue que l'honnêteté emporte nécessairement avec elle une certaine monotonie. Rien n'est plus faux, et c'est tout le contraire qui est vrai. Je ne connais rien de monotone comme le vice; son but est toujours le même, et ses moyens pourraient se réduire à cinq ou six tout au plus, qu'il serait très facile d'énumérer. Les mobiles qui font agir l'honnête homme sont au contraire excessivement variés, infinis comme le monde moral, complexes comme le monde matériel dans lequel nous vivons. C'est un grand et douloureux travail que d'accorder ensemble, dans la conduite de la vie, les différents principes qui doivent présider à nos

actions, de ne pas en violer un pour donner satisfaction à un autre. Avez-vous jamais réfléchi, par exemple, à l'horrible situation d'esprit d'un homme qui, pour ne pas violer les lois de la justice, est obligé d'être impitoyable? Si vous pouviez lui enseigner une méthode pour satisfaire à la fois à la justice et à la charité, vous lui rendriez probablement un grand service. Pour prendre le cas qui nous occupe, celui de M. Hale, il n'est pas difficile de comprendre ses combats intérieurs. Il doit obéir à sa conscience, cela est une règle générale, et cependant il peut arriver tel cas où la stricte application de cette règle soit, comment dirai-je? une faute? le mot est trop faible, — un péché? le mot est trop fort. Les expressions elles-mêmes manquent pour formuler ces difficiles et subtiles questions. Dans son dernier et admirable livre, M. Kingsley reproche aux dissidents, par l'organe de sir Richard Grenville [1], de songer toujours et avant tout au salut de leur âme, de s'inquiéter toujours du paradis ou de l'enfer dans toutes les questions de politique, de religion et de vie sociale, et le reproche n'est pas absolument immérité. C'est en suivant le principe adopté par le héros de mistress Gaskell, principe incontestable et qu'on ne viole pas impunément, que George Fox est arrivé à fonder cette étrange morale des quakers, qui est évidemment fausse par quelque endroit, puisqu'il est impossible de concevoir une société

1. Voir le roman de M. Kingsley intitulé : *Westward ho!*

entière fondée sur cette morale. Risquons donc le mot : il y a souvent de l'égoïsme à avoir trop soin de son âme, à écouter trop scrupuleusement sa conscience, car alors nous courons risque de ne pas avoir soin des âmes qui nous sont confiées. Quelle perplexité ! Les romanciers me parlent des remords d'un coquin, mais véritablement toutes ses angoisses méritées ne seront jamais aussi dramatiques que les tourments de l'honnête homme qui, comme M. Hale, doit concilier ses devoirs envers sa conscience avec ses devoirs envers les siens. Nous conseillons à nos romanciers d'abandonner un peu le monde du vice et du crime, où les émotions sont tout à la surface, et de faire quelques courtes excursions dans le monde moral : ils en reviendront éblouis et confus, après y avoir trouvé une mine dramatique inépuisable. Qu'ils n'aient pas peur de la monotonie, ce monde est extrêmement varié, car Satan lui-même n'en est pas exclu, et y fait maintes fois sa partie avec les anges. Cette parenthèse fermée, revenons à notre récit.

Les ressources de M. Hale n'étant pas suffisantes pour faire vivre sa famille dans l'aisance, il a pris le parti de se retirer dans le nord, à Northern Milton, ville de manufacturiers illettrés, dont quelques-uns ont cependant le désir d'occuper les loisirs de leur âge mûr à apprendre les choses dont les avait écartés leur jeunesse active et besogneuse. Maintenant qu'ils n'ont plus à s'inquiéter du terme à payer et qu'ils ont fait leur chemin, ils appren-

draient volontiers la langue d'Homère et celle de Virgile, s'ils avaient auprès d'eux un homme instruit qui pût ou voulût leur servir de précepteur. M. Hale, jugeant que ce moyen était un des plus acceptables pour occuper les nombreux loisirs et combler le déficit que lui avaient faits ses scrupules de conscience, ira donc dans le nord. Grave décision !

Comment mistress Hale, qui supporte déjà si difficilement le climat modéré du Hampshire et les légers brouillards des campagnes du sud, supportera-t-elle le climat du nord et le *fog* épais d'une ville manufacturière? Et s'il n'y avait que le climat! Mais comment mistress Hale qui appartient à un monde semi-aristocratique, sa fille, élevée à Londres et qui a un si profond dédain pour le monde des boutiquiers, et lui-même, qui a toujours vécu dans un monde poli et lettré, qui a toujours été honoré et regardé comme un supérieur par les bons paysans et les honnêtes fermiers au milieu desquels il a exercé ses fonctions, — supporteront-ils la société de marchands et de bourgeois illettrés ne comprenant la vie que sous sa forme la plus âpre et la plus sauvage, ne poursuivant qu'un but, la richesse, ne connaissant de supérieur que l'homme plus riche qu'eux-mêmes, estimant toute chose selon le prix qu'elle coûte et tout homme selon le capital qu'il représente? Si vous voulez connaître les sentiments de ce petit monde sur le commerce et les commerçants, écoutez cette conversation qui

se tenait au foyer de M. Hale quelques jours seulement avant la grande résolution.

« Dans la dernière quinzaine de septembre arrivèrent les pluies et les tempêtes d'automne. Marguerite fut obligée de rester plus sédentaire qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. Helstone était à une assez grande distance de tous ceux de leurs voisins qui avaient à peu près le même degré d'éducation et de culture intellectuelle qu'eux-mêmes.

« — C'est certainement une des localités les plus retirées de l'Angleterre, dit mistress Hale de son ton de voix le plus plaintif. Je suis constamment à regretter que le *papa* n'ait personne qu'il puisse réellement fréquenter, — il est tellement seul! — Ne voir personne que des fermiers et des paysans du commencement à la fin de la semaine! Si nous demeurions à l'autre extrémité de la paroisse, il y aurait quelque ressource; nous ne serions plus qu'à une courte distance des Hansfield, les Gormon ne seraient qu'à une promenade de chez nous.

« — Les Gormon! dit Marguerite, sont-ce ces Gormon qui ont fait leur fortune dans le commerce à Southampton? Oh! je suis fort contente alors que nous ne les visitions pas. Je n'aime pas ces boutiquiers. Je pense qu'il est infiniment plus agréable pour nous de ne connaître que des paysans et des gens sans prétention.

« — Il ne faut pas être si dédaigneuse, Marguerite chérie! dit sa mère en pensant secrètement à un

jeune et beau M. Gormon qu'elle avait une fois rencontré chez M. Hume.

« — Non certes, et je ne le suis point; je puis même dire que j'ai un goût très large : j'aime tous les gens dont les occcupations se rapportent au travail des champs, j'aime les marins et les soldats, j'aime les trois professions lettrées, comme on les appelle. Je suis bien sûre que vous n'avez nulle envie de me faire admirer des bouchers, des boulangers et des fabricants de chandelles, n'est-il pas vrai, maman?

« — Mais les Gormon n'étaient ni bouchers, ni boulangers, c'étaient de très respectables carrossiers.

« — Très bien, la carrosserie n'en est pas moins un commerce, et beaucoup moins utile, je pense, que celui des bouchers et des boulangers. Oh! comme ces promenades en voiture chez la tante Shaw me fatiguaient et comme j'avais envie d'aller à pied! »

C'est cependant cette jeune fille si dédaigneuse qui sera le trait d'union entre le nord et le sud. Ces marchands qu'elle abhorre, ce peuple qu'elle redoute, elle apprendra à les aimer, lorsqu'elle aura reconnu sous leur rude enveloppe plus d'un noble cœur : tout mal vient d'ignorance.

La famille quitte le sud; nouveaux visages, nouvelles scènes. Adieu aux villages du Hampshire, aux *cottages* enveloppés de brume ou reluisants de soleil, aux campagnes paisibles! A mesure qu'on avance,

tout change d'aspect. Les charrettes qui se croisent sur la route ont plus de fer que de bois et de cuir, les hommes ont un aspect plus affairé : habitations, costumes, instruments, tout indique un but d'utilité pratique et direct, tout est calculé et proportionné selon ce but, tout a un air *purpose like*. Les boutiquiers ne flânent pas sur le seuil de leur boutique, attendant la pratique; ils travaillent portes closes, roulant et déroulant des marchandises, sans but apparent, et, dirait-on, pour s'occuper seulement. A quelques milles de Milton, le ciel se couvre d'un épais nuage gris; un orage se prépare sans doute. On approche, ce nuage n'est rien que la fumée des usines qui sort à flots épais des cheminées et des fourneaux. On avance lentement dans les rues encombrées de chariots et de véhicules, tous employés à une seule fin : porter des matières premières à la manufacture, emporter des marchandises des magasins. L'intérieur des demeures est riche, même somptueux; mais tout y témoigne de l'opulence plutôt que du bon goût des habitants. On dirait des gens du commun logés dans des appartements récemment ornés et meublés en toute hâte pour la visite passagère de quelque somptueux nabab. Quant aux mœurs du peuple, elles sont un perpétuel sujet d'étonnement pour la famille, y compris la servante, la fidèle et dévouée Dixon. Dans le Hampshire, M. Hale était traité par ses paroissiens avec tout le respect dû à son ministère; ici, on ne lui paye qu'un respect proportionné à l'argent qu'il

peut donner. Rien n'égale la curiosité de tous les boutiquiers, fournisseurs, manœuvres, inférieurs de tout degré relativement aux revenus de leurs pratiques et de leurs maîtres.

Combien peut-il dépenser? telle est l'unique règle que le peuple y ait pour mesurer le mérite des hommes. Les relations y sont fondées non sur la hiérarchie des fonctions, mais sur une base d'économie politique. Marguerite a besoin d'une servante pour aider miss Dixon et la soulager un peu; elle ne la trouve point sans de grandes difficultés. Partout on se défie de la solvabilité d'une famille qui paye un modeste loyer de trente livres sterling par an. La population manufacturière, sombre, affairée, vous coudoie sans ménagement dans les rues. Les ouvriers ne donnent à personne le titre de *gentleman*, tutoient presque leurs maîtres et les désignent brutalement par leur nom. Leurs plaisanteries, leurs quolibets et leurs rires exceptionnels sont aussi sauvages que leur mauvaise humeur habituelle, et plus d'une fois, en passant près d'eux, Marguerite a pu s'entendre adresser quelque compliment grossier dans le genre de celui-ci : « Une belle fille, ma foi! je voudrais bien qu'elle fût ma maîtresse! » Bref, cette corruption particulière aux populations industrielles, inconnue avant elles, règne et domine à Milton. Cette corruption inventée par l'industrie, et l'un de ses plus remarquables produits, se compose de trois choses : d'une insolence que rien ne peut corriger, d'une haine profonde,

vivace et inextinguible pour les personnes riches, et d'un respect odieux, servile et bas pour leurs richesses. Tout en haïssant les riches, le peuple les respecte parce qu'ils sont riches. Plus un homme possède d'argent et de biens, plus il est estimable et haïssable à la fois à ses yeux. Il règle sa conduite envers les personnes selon les dépenses qu'il leur voit faire, les apparences même de l'opulence lui imposent. Tel est l'aimable esprit qui règne parmi le peuple des grandes villes modernes et des grands centres manufacturiers, esprit qui est, selon nous, le dernier terme d'une corruption incorrigible et incurable, car elle se complique d'imbécillité et indique que les instincts naturels sont non seulement pervertis, mais amoindris, et que la nature de ce peuple est, si nous pouvons employer ce mot, aussi avachie que la nature des plus stupides sybarites dont il peut envier le sort.

N'allons pas trop loin cependant; ces populations contiennent plus d'un élément de force et d'énergie. Leurs maîtres, les supérieurs de cette société odieuse à tous ceux qui tiennent par des liens étroits à l'ancienne civilisation, ce sont les manufacturiers, race dure, implacable et sagace, bourgeois semi-héroïques, toujours en guerre avec des éléments aussi formidables que ceux qui peuvent assaillir le soldat sur le champ de bataille ou le marin sur l'océan, en lutte constante avec des flots d'ouvriers souffrants et irrités, avec la banqueroute et la ruine, avec la concurrence étrangère; hommes de

génie à leur manière, et qui élèvent la science des affaires à la hauteur d'une métaphysique, hommes positifs dans la conduite de la vie, sans illusions et sans faiblesses, exerçant leur domination sans tendresse, mais aussi (point capital et qui marque un progrès accompli sur l'ancienne société) sans orgueil tyrannique. Il n'est personne qui n'ait été humilié et ne se soit senti petit jusqu'à un certain point, lorsqu'il s'est trouvé en présence de quelqu'un de ces hommes sur les domaines qui leur sont propres. On est forcé d'estimer, d'admirer même leur solidité, leur justesse de calcul, leur faculté de précision dans tout ce qui regarde les affaires pratiques, leur manière non pas virile ni mâle, mais *masculine*, de comprendre la vie et le but de la vie, sans aucune de ces subtilités jésuitiques, de ces sentimentalités, de ces mièvreries féminines, de ces regards rétrospectifs, quelquefois touchants et très souvent ridicules, jetés sur la civilisation du passé, qui caractérisent l'autre partie de la société. Un grand manufacturier est réellement une manière de souverain; il en a tous les attributs, toutes les charges et tous les devoirs. Il a, lui aussi, le déficit à craindre, les séditions à prévenir ou à réprimer; il a ses facultés d'observation à exercer dans le choix de ses ministres responsables, contremaîtres, commis, caissiers; il a une diplomatie extérieure à entretenir, et il s'acquitte de toutes ces charges à son très grand profit sans doute, mais aussi à son très grand honneur. S'il était possible

de convaincre les manufacturiers de l'importance du rôle qu'ils remplissent et de leur donner certaines idées morales qu'ils n'ont pas, ils seraient vraiment dignes d'être les chefs de notre société, car s'ils n'ont pas encore la connaissance de ce qu'il y a d'élevé et d'idéal dans le gouvernement et la politique, ils en ont toute la science mécanique, et en font mouvoir tous les ressorts dans leur petite sphère avec une régularité, un art et une rectitude de mouvements que personne n'a jamais possédés avant eux au même degré.

M. Thornton, le manufacturier de Milton, tel qu'il nous est dépeint dans le roman de mistress Gaskell, pourrait passer dans tous les pays du monde pour le représentant parfait de cette classe d'hommes et du degré de civilisation auquel elle est arrivée. C'est un homme d'environ trente ans, bien bâti, musculeux, aux larges épaules, et dont on pourrait dire ce qu'un grand écrivain anglais dit quelque part de Richard Arkwright : ce n'était pas un Apollon. Il n'a pas le moins du monde l'air *distingué,* et au premier coup d'œil personne ne lui appliquerait la belle épithète de *gentleman.* Son extérieur cependant n'a rien de vulgaire, et il a frappé Marguerite à première vue comme une révélation de certaines choses qu'elle ne soupçonnait pas. « Avec une telle expression de résolution et de puissance, aucune physionomie, si ordinaire soit-elle, ne pourra jamais passer pour vulgaire ou commune. Je n'aimerais pas avoir affaire avec lui, il est d'apparence in-

flexible; après tout, un homme qui semble bien fait pour son état, sagace et fort comme il convient à un marchand. » M. Thornton a connaissance d'ailleurs de ses désavantages; il sait qu'il n'a point l'air d'un *gentilhomme,* et il s'en console en songeant qu'il a l'air d'un homme. Il a même toute une théorie à ce sujet qu'il expose à Marguerite, théorie vraie et admirable, et sur laquelle certaines gens pourraient réfléchir. — Le *gentilhomme,* dit-il, ce n'est réellement qu'une surface et une apparence faite pour le plaisir des yeux, comme un objet précieux, sur lequel la vue oisive aime à se reposer; c'est une *nature d'homme,* ce n'est pas la vraie nature de l'homme; c'est une nature d'homme artificielle, limitée, capable d'actions de courage et d'héroïsme, mais seulement dans certaines conditions et dans certaines circonstances. Que signifie ce mot *gentleman* et qu'indique-t-il d'ailleurs? Rien, après tout, que la nature des relations de l'homme avec ses semblables; mais allez donc appliquer ce mot pour définir les vertus, le mérite, le courage d'un Robinson Crusoë dans son île déserte, d'un prisonnier enfermé dans un cachot pour toute sa vie, d'un saint dans son exil de Pathmos : cette expression sera ridicule et vous paraîtra bien mesquine en elle-même lorsque vous chercherez le mot propre pour désigner de tels caractères. L'homme, ce qu'on appelle réellement l'homme, domine donc le gentilhomme autant que l'éternité domine le temps, et qu'une vérité absolue domine une mode passagère.

Cette petite théorie indique assez que M. Thornton n'est pas une intelligence vulgaire; son éducation est incomplète cependant, ayant été forcément interrompue. Son père mourut lorsqu'il n'avait encore que quinze ans, laissant des affaires embarrassées. Il lui fallut s'acquitter d'une double tâche : travailler pour soutenir sa mère et travailler pour relever le crédit de sa famille. A force d'économie et de privations, les dettes de son père avaient été payées; mais, lorsque cette tâche avait été accomplie, une autre s'était présentée : faire sa fortune et entourer la vieillesse de sa mère de toute l'aisance qui lui avait été refusée pendant cette période de crépuscule de la famille. Au milieu de tels embarras et de tels devoirs, les études qui servent uniquement à embellir l'esprit et à orner la vie avaient été fort négligées; mais aujourd'hui que la fortune avait récompensé ses efforts, il tâchait de réparer de son mieux cette lacune regrettable, et M. Hale le citait parmi ceux de ses élèves qui montraient le plus de goût véritable pour ces études, si éloignées des préoccupations habituelles de son esprit. M. Thornton n'était pas non plus un simple fabricant, c'est-à-dire qu'il ne considérait pas son métier sous un rapport égoïste et borné. On l'aurait beaucoup offensé, si on lui eût dit que son but était la conquête de l'argent. Non, il avait au plus haut degré cette espèce d'orgueil local qui pousse souvent aux grandes entreprises, et qui enlève aux poursuites individuelles ce qu'elles ont d'âpre et d'égoïste. Il était fier d'ap-

partenir à une ville manufacturière et de contribuer pour sa part à la grandeur commerciale de cette ville; il savait qu'il exerçait une part de pouvoir réel dans le monde, et que sa position lui faisait une responsabilité. Qu'il veille bien sur ses affaires, qu'il calcule juste dans ses spéculations, qu'il se garde de toute imprudence et qu'il se défie de toute timidité, car un faux calcul de sa part peut le ruiner, et à sa suite tous ses confrères; une imprudence peut déshonorer le commerce de sa ville, et un excès de timidité laisser la concurrence étrangère prendre les devants.

Avec de pareils soucis, un homme est excusable de ne pas être tendre ni sentimental, et de tout rapporter à cette mesure virile de la vie, la vigilance et l'action; aussi M. Thornton n'a-t-il que mépris pour cet épicuréisme moral qui jouit trop vivement et trop à loisir des belles choses. « J'aimerais mieux, dit-il, une vie de travail et de souffrances, bien plus, de chutes et d'insuccès ici, qu'une vie prospère dans les vieux bosquets fanés de ce que vous appelez la société aristocratique du sud, où les jours s'écoulent lentement dans une aisance insoucieuse. On doit y être englué de miel et incapable de se lever et de marcher. » A quoi Marguerite répond fort bien que, s'il y a dans le sud moins d'excitations, il y a aussi moins de misères, et qu'on n'y rencontre pas dans les rues de ces gens qui marchent la tête basse et l'air soucieux, qui souffrent et haïssent à la fois. Ces raisonnements ne peuvent convaincre M. Thornton. Bon au fond et compatissant, il n'aime pas, avec son

sens pratique, à mêler les questions de sentiments aux questions d'affaires. Lorsqu'il est obligé de diminuer le taux des salaires, ce n'est point par intérêt personnel : c'est que les circonstances l'y obligent, et, si on lui demande pourquoi il ne fait point part de ces circonstances à ses ouvriers, il répondra qu'ils ne le comprendraient pas, et que d'ailleurs il n'a pas souci d'initier le public au détail de ses affaires. Dans la direction de sa manufacture, il entend être le seul maître, et ne veut point y établir un gouvernement constitutionnel dont il sera le roi contrôlé par un parlement de prolétaires. Il applique dans son intérieur le système qu'on a nommé le despotisme éclairé. Tant pis pour ceux à qui ce système ne conviendra point; il n'est pas homme à reculer. Tel est M. Thornton, représentant des caractères du nord, sans grâces extérieures, solide, opiniâtre, d'un courage à toute épreuve, d'une âme dure et forte comme un marteau de forge, et d'un cœur vaillant et fidèle comme une épée d'acier.

Sa mère, mistress Thornton, femme digne d'un tel fils, mérite une mention spéciale. Pour la vigueur et la résolution, elle vaut mieux qu'un homme, et elle ajoute encore à ces vertus viriles les grandes vertus féminines, l'économie, le goût du travail, le dévouement. On dirait une de ces femmes, fidèles compagnes des barbares ancêtres de ces mêmes Saxons du nord, qui accompagnaient au combat leurs maris et leurs fils, toujours prêtes à ranimer leur courage, à panser leurs blessures et à les consoler des défaites

par les perspectives des prochains combats. Il n'y a que les rôles de changés, la nature est la même; seulement, au lieu d'être la femme d'un guerrier, elle est la veuve d'un manufacturier. C'est une Walkyrie bourgeoise, et cette expression n'a rien d'impropre, car mistress Thornton pourrait au besoin lancer la fronde et jouer de la lance. Écoutez ce petit fragment d'une de ses conversations avec miss Hale. La ville est menacée d'une grève d'ouvriers : « Mais assurément vous n'êtes point lâche, n'est-ce pas? Milton n'est pas une place convenable pour les lâches. Un jour j'ai été obligée de me frayer un passage au travers de flots d'hommes irrités qui juraient qu'ils auraient le sang de Makinson aussitôt qu'il mettrait le pied hors de sa manufacture. Il ne savait rien de tout cela; il fallait que quelqu'un allât l'avertir, ou c'était un homme mort. Ce quelqu'un devait être une femme; j'allai donc. Une fois entrée, impossible de sortir. Ma vie était engagée autant qu'elle pouvait l'être. Je monte alors au premier, où l'on avait empilé des pierres pour jeter sur les têtes de la foule, si elle essayait de forcer les portes de la manufacture, et je les aurais lancées aussi bien qu'un homme, si je ne m'étais pas évanouie à cause de la chaleur que ma course m'avait causée. Si vous demeurez à Milton, il vous faudra prendre un brave cœur, miss Hale. »

Cette femme aux sentiments robustes et profonds, capable d'aimer beaucoup, est aussi capable de beaucoup haïr. Une scène éclaire merveilleusement ce caractère. M. Thornton, amoureux de Marguerite, a

été repoussé par elle; c'est dire que miss Hale s'est valu la haine de mistress Thornton, qui avait vu cette inclination de mauvais œil, et jugeait déjà une telle union indigne de son fils. Sur ces entrefaites, mistress Hale, qui est à son lit de mort et qui ne sait rien de ces affaires secrètes, mande mistress Thornton et lui recommande sa fille, qu'elle va laisser sans appui. Voudra-t-elle lui servir de mère? Incapable de dissimuler, même pour adoucir les derniers moments d'une mourante, mistress Thornton laisse entendre qu'elle pourra bien aider miss Hale, mais non l'aimer.

« — Vous avez une fille, madame : — ma sœur est en Italie, ma fille sera sans sa mère dans un pays où elle est étrangère, — si je meurs, voudrez-vous?...

« — Vous désirez que je sois une amie de miss Hale? dit mistress Thornton de sa voix mesurée, qui résonnait distincte et claire, non adoucie par l'émotion d'un pareil moment.

« Mistress Hale, les yeux toujours fixés sur mistress Thornton, pressa la main qui se trouvait à côté d'elle sur la couverture; elle ne pouvait parler. Mistress Thornton soupira : Je serai une véritable amie si les circonstances l'exigent, non une tendre amie. Cela, je ne le puis pas — pour elle, fut-elle sur le point d'ajouter, — mais elle se retint à la vue de ce visage inquiet et douloureux. — Il n'est pas dans ma nature de montrer de l'affection même lorsque j'en ressens, et je n'offre pas volontiers mes conseils. — Elle s'arrêta. Mistress Thornton était trop consciencieuse

pour promettre ce qu'elle n'avait pas l'intention de tenir, et montrer d'une manière ou d'une autre de la tendresse pour Marguerite, plus détestée à ce moment que jamais, lui était difficile, presque impossible.

« — Je promets, dit-elle avec une grave sévérité qui inspira après tout à la mourante confiance dans quelque chose de plus stable que la vie elle-même, je promets que dans toutes les difficultés qui porteront miss Hale...

« — Appelez-la Marguerite, dit avec effort mistress Hale.

« — A venir chercher mon appui, je la soutiendrai de toute ma puissance, comme si elle était ma propre fille. Je promets aussi que, si jamais je lui vois faire ce qui me paraîtrait mal...

« — Mais Marguerite ne fait jamais le mal, jamais volontairement, » dit mistress Hale. Mistress Thornton continua comme si elle n'avait pas entendu :

« — Si jamais je lui vois faire ce que je jugerai le mal, — non pas envers moi ou les miens, dans lequel cas on pourrait me supposer un motif intéressé, — je l'avertirai sincèrement et franchement comme je désirerais qu'on avertît ma propre fille. »

« Il y eut un long silence. Mistress Hale sentait que cette promesse ne renfermait pas tout, et cependant c'était beaucoup. Il y avait là des réticences qu'elle ne comprenait pas, mais elle était faible, étourdie et lasse. Mistress Thornton passait en revue tous les cas probables où elle aurait à accom-

plir sa promesse. Elle ressentait un sauvage plaisir à l'idée de dire à Marguerite de dures vérités sous prétexte d'accomplir son devoir. Mistress Hale rompit enfin le silence.

« — Je vous remercie, je prie Dieu de vous bénir. Je ne vous verrai jamais plus dans ce monde, mais mes dernières paroles sont celles-ci : Je vous remercie pour la promesse que vous m'avez faite d'être tendre envers mon enfant.

« — Tendre, non, répondit en insistant mistress Thornton, disgracieusement véridique jusqu'au bout; mais, après avoir mis sa conscience en repos par ces paroles, elle fut assez satisfaite qu'elles n'eussent point été entendues. Elle pressa la douce et languissante main de mistress Hale, se leva et sortit de la maison sans voir personne. »

Nous l'aimons telle qu'elle est, cette ferme et peu gracieuse mistress Thornton. Du reste elle n'avait d'estime que pour les caractères trempés comme le sien, et quelle que fût sa haine pour Marguerite, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir pour elle une certaine considération. « Une fille volontaire, et qui n'aime pas que personne mette le nez dans ses affaires, à la bonne heure! je l'aime ainsi », dit-elle un jour après une visite accomplie dans l'intention de tenir sa promesse en adressant à miss Hale quelques duretés qu'elle supposait méritées. En somme, mistress Thornton est une maîtresse femme, comme on disait autrefois, une femme sur laquelle on peut se reposer avec confiance, qui fait bonne garde aux

portes de sa maison, n'y laisse entrer personne et n'en laisse rien sortir!

Volonté, opiniâtreté, telle est la note morale dominante chez tous les personnages de ce livre. Tels maîtres, tels ouvriers. « Comme cet homme est orgueilleux! Il y a chez tous ces hommes du nord quelque chose du granit de leurs rochers », dit un soir M. Hale à Marguerite en revenant de visiter Nicolas Higgins. Nicolas Higgins était un ouvrier des manufactures que Marguerite avait rencontré plusieurs fois dans ses promenades. La première fois qu'il la vit, elle souriait en passant de quelque pensée qui lui traversait l'esprit, et tout surpris de sa beauté, dans sa rude courtoisie du nord, il lui avait adressé familièrement ces mots : « Vous pouvez bien sourire, ma fille; plus d'une sourirait volontiers d'avoir une aussi agréable figure. » Ce compliment, dit avec un accent de sincérité, avait gagné le cœur de Marguerite. Le brave homme avait une fille devenue phtisique à la suite de travaux prolongés dans les manufactures, et un jour que Marguerite la rencontra avec son père, touchée de son air de souffrance et de douceur, elle lui donna spontanément le bouquet qu'elle tenait à la main. Cet élan du cœur tout désintéressé, et que les malheureux apprécient plus que l'aumône, établit des relations entre Marguerite et la famille Higgins. Ce ne fut pas sans peine; ainsi que mistress Thornton, Higgins n'aimait pas qu'on s'occupât de ses affaires, ni à recevoir chez lui des inconnus. « Je ne suis pas honteux de

mon nom, je m'appelle Nicolas Higgins; elle s'appelle Bessy Higgins. Pourquoi voulez-vous venir nous visiter? » répondit-il lorsque Marguerite lui demanda son nom et son adresse; « je n'aime pas à voir chez moi des gens que je ne connais pas. Mais vous êtes étrangère, c'est facile à comprendre; peut-être ne connaissez-vous pas beaucoup de monde ici. Vous avez donné à ma fille des fleurs de votre propre main, venez si cela vous fait plaisir. »

Nicolas Higgins est un de ces caractères avec lesquels mistress Gaskell nous a déjà fait faire connaissance dans *Mary Barton*, et qui se distinguent de tous les autres caractères populaires par quelques traits d'ailleurs essentiellement anglais, une insociabilité féroce, une indépendance sauvage et un profond amour de la famille. Cette insociabilité orgueilleuse, fruit d'un pays où les hommes aspirent avant tout à la liberté, et où la liberté est la tradition historique même, contraste singulièrement avec cette sociabilité dangereuse, inquiète, susceptible et taquine, qui distingue nos populations ouvrières, filles d'un pays d'égalité. L'ouvrier ferme sa porte comme le maître, en véritable Anglais habitué à être roi dans son logis, et se creuserait volontiers des fossés pour en interdire l'accès aux étrangers comme un baron féodal. Nulle envie d'aller espionner les affaires du maître, ni rôder dans ses corridors. Quant à sa vie morale, si nous en croyons mistress Gaskell, elle consiste surtout dans les sentiments naturels du mari pour sa femme ou du père pour ses enfants;

de religion, peu ou point; de lecture de la Bible comme en Écosse ou partout ailleurs en Angleterre, encore moins. Un certain athéisme non systématique, tout instinctif, sortant des profondeurs de l'âme comme un cri de douleur et de malédiction, fait exprimer à l'ouvrier des paroles de haine et de vengeance; mais cet athéisme n'a rien d'enraciné : c'est la forme sous laquelle se résume toute une vie d'amertume. Les femmes non plus n'ont pas de sentiments religieux bien arrêtés, et elles les remplacent par des désirs, des hypothèses, des rêves maladifs de béatitude céleste, si bien que dans les ménages de prolétaires décrits par mistress Gaskell, on dirait le millénium vivant côte à côte avec l'incrédulité, ou encore la nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse bâtie au fond des puits de l'abîme. C'est le même contraste que l'auteur avait déjà admirablement marqué dans la peinture des ménages de *Mary Barton*. Rien n'est pénible comme de prêter l'oreille à ce duo plaintif et amer, et c'est une corde que mistress Gaskell fait éloquemment vibrer. Nous félicitons l'auteur de la modération de son esprit, car elle possède un talent extrêmement dangereux. Oh! quelle musique douloureuse dans ces sanglots! Ne croyez pas que tous les sentiments de la femme ne soient que douceur et rêverie, et les sentiments de l'homme que rudesse et sauvagerie; non, les plaintes de la femme sont amères, et les cris de l'homme souvent tendres et affectueux. Une grève vient de se déclarer dans la ville, et Nicolas Higgins

en fait partie; écoutez cette conversation entre Marguerite Hale et Bessy Higgins, la pauvre fille des manufactures.

« — Bien, dit Marguerite, parlons de cela quelquefois, si vous croyez que cela soit vrai. Mais dites-moi, votre père s'est-il mis en grève?

« — Oui, dit Bessy sourdement, et d'une voix fort différente de celle qui résonnait une ou deux minutes auparavant, lui et beaucoup d'autres, tous les ouvriers de Hamper et d'autres encore. Les femmes sont cette fois aussi furieuses que les hommes : les vivres sont chers, et il leur faut donner à manger à leurs enfants, je pense. Supposez que les Thornton eussent employé l'argent du dîner où vous êtes invitée à leur envoyer de la viande et des pommes de terre, ils auraient apaisé les cris de plus d'un enfant et raffermi le cœur de plus d'une mère.

« — Ne parlez pas ainsi, dit Marguerite, vous me donneriez du remords d'aller à ce dîner.

« — Non, dit Bessy, il y en a qui sont prédestinés aux fêtes somptueuses, à la pourpre et au lin éclatant. Peut-être êtes-vous une de ces personnes. D'autres travaillent et suent toute leur vie, et les chiens eux-mêmes ne sont pas compatissants de notre temps comme du temps de Lazare. Pourtant, si dans l'autre monde vous venez me demander de rafraîchir votre langue avec le bout de mon doigt, je traverserai le grand abîme pour aller à vous, en pensant à ce que vous avez été pour moi ici-bas.

« — Bessy, vous avez la fièvre, je le sens à votre

pouls aussi bien qu'à vos paroles. Il importera peu au grand jour que quelques-uns d'entre nous aient été mendiants ici-bas et d'autres riches. Nous ne serons pas jugés d'après cette différence misérable, mais selon la foi que nous aurons eue dans le Christ.

« — Vous auriez été mise hors de vous-même aussi bien que moi, si vous les aviez vus l'un après l'autre venir demander mon père, et me raconter leur histoire. Quelques-uns parlaient de haines mortelles et faisaient frissonner mon sang avec les terribles choses qu'ils disaient contre les maîtres; mais la plupart, qui étaient des femmes, gémissaient si tristement, si tristement!... Les larmes leur coulaient continuellement le long des joues sans qu'elles daignassent les essuyer, que cela fendait le cœur de les entendre se plaindre de la cherté des vivres, et de ce que leurs enfants ne pouvaient fermer l'œil toutes les nuits à cause de la faim.

. . . . . .

« — Je vous demande pardon, répondit humblement Bessy. Quelquefois, en pensant à ma vie et au peu de plaisir que j'y ai eu, je me suis figuré que peut-être j'étais un de ces êtres condamnés à mourir par la chute d'une étoile : « Et le nom de cette étoile était Absinthe, et la troisième partie des eaux devint de l'absinthe, et les hommes moururent pour avoir bu de ces eaux, qui étaient devenues amères. » On supporte mieux le malheur et le chagrin, lorsqu'on pense qu'ils ont été annoncés pour vous long-

temps auparavant. Quelquefois il me semble que mes chagrins m'ont été envoyés pour l'accomplissement des prophéties, autrement ils m'ont été envoyés pour rien.

« — Non, Bessy, dit Marguerite, Dieu ne nous afflige pas volontairement. Ne vous occupez pas autant des prophéties, mais lisez les parties les plus claires de la Bible.

« — Je crois que ce serait plus sage; mais où pourrais-je trouver d'aussi grandes paroles de promesse, entendre parler de quelque chose d'aussi différent de ce terrible monde que dans l'Apocalypse? Plus d'une fois je me suis répété les versets du septième chapitre, rien que pour le son. C'est aussi beau qu'un orgue. Non, je ne puis me décider à abandonner l'Apocalypse. Ce livre me donne plus de consolations qu'aucun autre dans la Bible. »

Ces conversations, que nous avons extraites çà et là du roman de mistrees Gaskell, marquent le mysticisme que presque sans exception l'auteur prête à la partie féminine des populations manufacturières, un mysticisme fiévreux tel qu'il peut sortir d'âmes lassées par la souffrance, de corps brisés et languissants, de cerveaux qui sont comme étourdis de l'éternel tapage des machines. Un doux vertige se produit, des visions chimériques se succèdent; la souffrance et la misère montent à la tête comme l'ivresse et ouvrent devant les yeux appesantis des perspectives éblouissantes. A part cela, peu d'idées religieuses

nettes, saines et claires. Chez les hommes, le phénomène contraire se présente; les hallucinations sont toutes violentes, meurtrières et diaboliques; pas d'autre horizon que celui de la terre, les instincts naturels au sexe masculin remués jusque dans leurs profondeurs et laissant échapper des émanations grosses de colère, d'âcres vapeurs chargées de haine, les sentiments de famille souvent sous leur forme la plus tendre, mais le plus fréquemment réduits à leur essence primitive, c'est-à-dire à ces liens du sang aussi forts que terribles qui font rugir les bêtes elles-mêmes lorsque leurs petits sont en danger ou qu'ils expirent sans secours. Des deux côtés, la vie particulière à l'industrie a perverti, torturé, brisé les facultés, qui ne sont plus en équilibre. Pour toute douceur, de la lassitude; pour toute force, de la violence; de toutes parts des sentiments extrêmes, excessifs et dangereux, et jamais cette nature humaine moyenne qui est la seule vraie, qui se retrouve chez les classes agricoles et jusque chez les populations les plus misérables, pourvu qu'elles ne soient pas soumises au travail industriel.

Bizarre phénomène, et qui est digne de toutes sortes de méditations! Le travail des champs est naturel à l'homme et, si excessif qu'il soit, il ne produit rien de pareil; il peut épuiser le corps, il n'engendre aucun sentiment malsain. Le travail domestique est naturel à l'homme, et il ne produit que bonheur et joie. Le travail des métiers, quelque fatigant qu'il soit, engendre la sociabilité, le com-

pagnonnage, l'association. Seul, le travail des manufactures, invention de la science et de l'esprit humain, tout en tuant le corps, pervertit l'âme. Oh! comme la nature vaincue se venge, elle dont les émanations sont la santé même, la seule vraie médecine, l'unique réparateur des forces épuisées de l'homme! Soumise, elle n'engendre que des germes de mort. Cette vapeur comprimée aveugle et brûle; ces forces domptées foudroient; ces matières premières, jadis innocentes, laissent échapper des gaz délétères; cette fine poussière de coton étouffe; ces atomes de poison, de verre, de substances chimiques, trouvent subtilement le chemin du poumon; ce perpétuel bruit des machines en mouvement engendre la surdité. Avez-vous remarqué l'aspect implacable des machines, leur cruelle précision, leur quasi-intelligence fatale comme un calcul arithmétique, et cette activité absorbante et comme affamée avec laquelle elles mordent le fer, tordent le fil, happent le coton, soulèvent les poids? Eh bien! quelque chose de cette dureté mécanique finit par être le partage des populations qu'elles emploient. Dans le contact perpétuel de l'homme avec les machines, le cœur se vide et ne se renouvelle pas.

Le travail est le remède le plus sain contre le vice, mais pour cela il faut que l'homme soit réellement occupé, c'est-à-dire qu'il mette dans le travail son intelligence et son âme. Ici rien de pareil : l'homme ne tire de ses efforts aucune satisfaction

ni aucune joie, c'est la machine seule qui est réellement productive. Aucune de ces illusions que crée le travail, grâce à l'absorption momentanée des facultés; rien qu'un mouvement mécaniqne qui laisse la pensée errer dans le vague et se reposer avec mélancolie d'abord, puis avec colère, sur les tristes fatalités de la vie, la misère, la privation, la maladie. De l'ennui, de la colère, on arrive bientôt à la haine violente du travail, qui apparaît non comme la condition fondamentale de l'existence, mais comme une malédiction. Toute cette série de sentiments s'engendre logiquement. Outre ces souffrances de la haine, de l'ennui, de la fatigue, le travail mécanique crée encore certains vices qui existeront peut-être toujours, quelles que soient les transformations des rapports du maître et de l'ouvrier : la brutalité, l'ivrognerie, et cet autre vice si puissant qui n'a pas de moyen plus subtil de s'emparer de l'homme que le besoin d'une diversion violente à l'écrasante monotonie de la vie. Si encore on avait de l'air, de la lumière! mais non; il faut travailler dans un atelier humide ou étouffant, infect, obscurci par la vapeur ou les millions d'atomes qui s'échappent des matières travaillées, et ainsi les maux physiques viennent s'ajouter aux souffrances morales. En vérité, s'il était un emblème que l'on dût placer aux portes de certains centres industriels, ce serait un groupe représentant la maladie, au pied traînard, mal assuré, donnant la main à l'ennui, tristement accroupi, tête basse,

mains croisées, regard morne, dans une attitude de musulman fataliste.

Les vices que l'on reproche aux populations industrielles ne nous étonnent donc point. Ce qui nous étonnerait au contraire, c'est qu'ils n'existassent pas. Toute une série d'observations psychologiques et physiologiques démontre d'une manière irréfutable, pour ceux qui connaissent la facilité de corruption qui est dans l'homme, que ces vices sont la conséquence naturelle de ce genre de travail qui est inévitablement corrupteur. Comment on pourra y remédier jamais et faire de ces masses d'hommes des populations saines, cela est un mystère, car les difficultés semblent insurmontables. Ce qui est certain, c'est que quelque chose peut et doit être tenté pour réagir contre ce fléau.

Les rapports du maître et de l'ouvrier ne valent guère mieux que ces mœurs générales : ce sont des rapports de défiance, de jalousie et de haine. Dans toute condition donnée, l'homme sait positivement d'où proviennent sa gêne, ses besoins, ses malheurs. Ici c'est tout le contraire : le chômage, la misère, la baisse des salaires, tombent sur l'ouvrier des manufactures sans qu'il en sache bien la raison. Il est soumis au gouvernement invisible, insaisissable, capricieux, d'une sorte de mathématique commerciale tout à fait abstraite ; il souffre, parce qu'à cent lieues de lui, à un moment donné, tel produit a éprouvé une dépréciation ; il souffre, parce que la concurrence d'un pays qu'il n'a jamais vu et ne

verra jamais a donné les mêmes marchandises fabriquées à meilleur compte; il souffre de la hausse et de la baisse du crédit, des caprices de la mode, des progrès toujours nouveaux de l'industrie. Ne comprenant rien à ces fluctuations bizarres, dont les initiés seuls ont l'explication, ne sachant directement à qui s'en prendre, il s'en prend au patron, au manufacturier, la seule personne visible, tangible, saisissable qu'il connaisse. N'essayez pas de vouloir lui prouver qu'il doit nécessairement souffrir en vertu de telle ou telle règle d'économie politique, il vous arriverait ce qui arriva au patron de Nicolas Higgins. « Imbécile! lui dit-il un jour, ennuyé de le voir crier à tue-tête que les ouvriers étaient exploités, voici un livre qui te prouvera que les salaires trouvent leur propre niveau sans que les maîtres ni les ouvriers y puissent rien. » Higgins prit le livre, lut, ne comprit pas et s'endormit. « Il parlait de travail et de capital, de capital et de travail, comme si ces choses eussent été des vices et des vertus : je ne pus jamais bien fixer dans mon esprit ce que cela voulait réellement dire. » Ces mots *concurrence*, *offre*, *demande*, *marché*, résonnent à ses oreilles comme autant d'abstractions chimériques. En réalité, l'ouvrier des manufactures en sait moins long, en fait d'économie politique, que le simple paysan qui va lui-même porter ses denrées au marché et qui saisit ainsi par lui-même le secret de la hausse et de la baisse des marchandises. Il s'en prend donc de ses souffrances directement à

son maître, l'en rend responsable et essaye d'arracher par la force ce qui ne peut lui être raisonnablement accordé; de là les coalitions et les grèves.

De même que les vices des populations industrielles proviennent du travail mécanique auquel elles sont soumises, les mauvais rapports du maître et de l'ouvrier proviennent donc de la difficulté, pour un esprit ignorant, de comprendre les raisons des fluctuations commerciales. Ces mauvais rapports ont encore une autre cause très délicate à énoncer et que nous mentionnerons seulement : c'est que ces populations n'ont aucun intérêt à connaître les raisons de ces subits revirements; peu leur importe, elles ne sont pas intéressées dans la question de la vente des produits; une seule chose les intéresse et les regarde directement, c'est le prix du travail.

Les populations industrielles tournent réellement dans un cercle vicieux. Tout intérêt étant renfermé pour elles dans la question du salaire, elles cherchent à conquérir ce qu'on leur refuse par la cessation du travail; mais si une grève prolongée est nuisible au fabricant, elle l'est bien plus à l'ouvrier, car il se prive volontairement par là de son unique ressource. Ajoutez qu'une telle détermination est non seulement insensée, mais tyrannique, car, pour être efficace, une grève doit être générale et forcer ainsi, bon gré mal gré, tous les ouvriers d'une même ville à cesser leurs travaux, qu'ils le veuillent ou non. Ces populations se déciment et s'affament elles-

mêmes. Mistress Gaskell se montre très hostile en général aux grèves et aux *trade unions*, et nous retrouvons dans *Nord et Sud* plus d'une scène qui rappelle les douloureux tableaux déjà tracés dans *Mary Barton*. Il y a là quelques exemples terribles des conséquences désastreuses que produisent ces résolutions désespérées. Une grève générale a eu lieu à Milton, et l'un des meneurs est Nicolas Higgins. Défense expresse a été faite à tous les ouvriers de la ville de travailler aux prix nouvellement établis par les patrons; mais tous les ouvriers n'ont pas le caractère intraitable de Higgins, tous n'ont pas un ménage relativement aussi bien tenu, tous n'ont pas une famille aussi restreinte; c'est assez dire que beaucoup auraient bonne envie de faiblir. De ce nombre est un ami de Nicolas Higgins, John Boucher, pauvre homme d'un faible caractère, chargé d'enfants, et qui ne peut résister à leurs cris et à leurs plaintes. Cependant lui aussi il doit faire grève forcément, c'est l'ordre général et auquel il ne peut se soustraire sans danger. Voilà donc un homme placé dans cette affreuse situation, ou de laisser sa famille mourir de faim, ou d'être traître envers la classe à laquelle il appartient. Il y a une scène terrible entre lui et Higgins. Ce dernier le rassure, l'encourage, et subvient comme il peut aux besoins de sa famille; mais enfin Boucher, poussé par la faim, va demander de l'ouvrage à son ancien patron : il est ignominieusement chassé et se noie de désespoir. Une autre scène plus pathétique,

et qui mérite d'être citée tout entière, c'est le siège de la manufacture de M. Thornton.

M. Thornton, avec le caractère que nous lui connaissons, n'a pas voulu céder à ses ouvriers, et il n'a pas voulu davantage suivre l'exemple de ses confrères et fermer momentanément sa manufacture. Il a donc fait venir des ouvriers de l'Irlande. On peut juger de quel œil ont été vus les nouveaux venus. La foule se précipite vers la manufacture justement à l'heure où miss Hale est venue réclamer un service de mistress Thornton, qui ne répond pas et écoute d'un air préoccupé. En ce moment, une clameur se fait entendre.

« Miss Hale s'arrêta, mistress Thornton ne répondit pas immédiatement; tout à coup elle se leva et s'écria :

« — Ils sont aux portes! Appelle John! Fanny, appelle-le! Ils sont aux portes! Ils vont les enfoncer! Appelle John, dis-je. »

« En même temps que les cris de mistress Thornton, le bruit sourd de la foule, auquel elle prêtait l'oreille au lieu d'écouter Marguerite, se fit entendre sur le côté extérieur de la muraille, et un tocsin de voix irritées retentit furieusement par derrière les portes qui tremblaient sous la pression du nombre. On eût dit que ces masses furieuses et invisibles se servaient de leurs corps comme de béliers. L'ébranlement cessait un instant, pendant que la foule se retirait à quelques pas pour se précipiter avec un élan nouveau; il redoublait alors sous ces chocs gigantesques

qui firent bientôt trembler les portes épaisses comme des roseaux sous le vent.

« Les femmes se rassemblèrent autour des fenêtres, comme fascinées par le spectacle de cette scène qui les remplissait de terreur. Mistress Thornton, les servantes, Marguerite, toutes étaient là. Fanny était revenue, criant tout le long des escaliers comme si elle eût été poursuivie à chaque pas; elle s'était jetée sur un sofa en poussant des cris. Mistress Thornton, inquiète, surveillait l'arrivée de son fils, qui était encore dans la manufacture. Il sortit enfin, regarda d'en bas ce groupe de pâles figures féminines, sourit pour leur donner bon courage avant de fermer la porte de la manufacture, puis il appela une des servantes pour venir ouvrir une porte de la maison que Fanny, dans son effroi, avait verrouillée derrière elle. Le son de sa voix impérieuse et bien connue sembla comme donner le goût du sang à la foule furieuse. Jusqu'alors cette foule avait été muette, et sans dire un mot avait employé toute la puissance de son souffle à soutenir son effort pour briser les portes; mais en entendant parler M. Thornton, elle exhala un grognement féroce et infernal qui fit pâlir mistress Thornton elle-même au moment où elle entra dans la salle, précédant son fils. Lui entra, le visage un peu animé, mais les yeux étincelants, et lançant comme un défi au danger avec une expression hautaine et dédaigneuse de physionomie qui faisait de lui un homme noble, sinon beau.

« M. Thornton s'approcha franchement de Mar-

guerite : — « Je suis désolé, miss Hale, dit-il, que vous nous ayez visités dans ce moment où je crains que vous ne soyez enveloppée dans les dangers que nous pouvons avoir à courir. — Mère, ne feriez-vous pas mieux d'aller dans les chambres de derrière? Je ne suis pas sûr qu'ils ne se soient pas ouvert un passage de *Pinners' Lane* dans la cour de l'écurie; mais s'ils ne l'ont pas fait, vous serez plus en sûreté là-bas qu'ici. Allez, Jane! continua-t-il en s'adressant à une des servantes. Et elle sortit avec les autres.

« — Je reste ici, dit sa mère; où vous resterez, je resterai.

« Et en vérité la retraite dans les chambres de derrière était inutile; la foule avait entouré cette partie des bâtiments, et poussait de là ses menaçants et terribles rugissements. Les domestiques se retirèrent dans les greniers en poussant des cris qui firent sourire de mépris M. Thornton lorsqu'il les entendit. Il jeta les yeux sur Marguerite, qui se tenait debout à la fenêtre la plus voisine de la manufacture. Ses yeux brillaient, la couleur de ses joues et de ses lèvres était plus intense. Comme si elle eût senti son regard, elle se retourna et elle lui adressa une question qui depuis quelques instants tourmentait son esprit :

« — Où sont les pauvres ouvriers que vous avez fait venir d'Irlande? Là, dans la manufacture?

« — Oui, je les ai fourrés dans une petite chambre, au pied d'un escalier dérobé, leur recommandant de

s'enfuir à tout risque et de se réfugier ici, s'ils entendaient qu'une attaque fût faite contre les portes des ateliers. Mais ce ne sont pas eux, c'est moi qu'il leur faut.

« — Quand les soldats pourront-ils être ici? » demanda sa mère d'une voix basse et peu assurée.

« Il prit sa montre avec le même calme qu'il avait montré jusqu'alors; il fit quelques petits calculs :

« — A supposer que Williams soit parti aussitôt que je le lui ai ordonné, et n'ait pas eu besoin de se détourner pour se cacher d'eux, il faut environ vingt minutes encore.

« — Vingt minutes! dit la mère, dont la voix pour la première fois trahit complètement la terreur.

« — Fermez les fenêtres immédiatement, mère, s'écria-t-il; les portes ne résisteront pas à un second choc pareil à celui-ci. Fermez cette fenêtre, miss Hale. »

« Marguerite ferma la fenêtre et vint prêter son aide aux doigts tremblants de mistress Thornton.

« Pour une cause ou une autre, il y eut un silence de quelques instants dans la rue. Mistress Thornton regarda avec inquiétude la physionomie de son fils, comme pour y lire l'explication de ce silence soudain. Une expression de méprisant défi composait toute sa physionomie; on ne pouvait y lire ni l'espérance ni la crainte.

« Fanny se leva : — Sont-ils partis? demanda-t-elle dans un chuchotement.

« — Partis! répondit-il; écoute! »

« Elle prêta l'oreille. Ils purent tous entendre le souffle puissant qui sortait de ces poitrines muettes, le craquement du bois qui cédait lentement, le grincement du fer, la chute retentissante des pesantes portes. Fanny se leva en chancelant, fit un pas ou deux vers sa mère et tomba évanouie dans ses bras. Mistress Thornton l'enleva avec une force qui venait autant de la volonté que du corps, et l'emporta hors de la salle.

« — Dieu soit loué ! dit M. Thornton en la voyant sortir. Ne feriez-vous pas mieux de monter, vous aussi, miss Hale? »

« Les lèvres de Marguerite articulèrent un *non* que M. Thornton ne put entendre à cause du bruit des pas innombrables qui retentissaient sous le mur même de la maison, et du grondement sauvage de voix furieuses et sourdes qui avaient je ne sais quelle expression féroce de satisfaction plus terrible encore que les cris des minutes précédentes.

« — N'ayez pas peur, dit-il, pensant l'encourager. Je suis désolé pour vous que vous vous soyez trouvée mêlée à tous ces ennuis; mais cela ne peut pas durer bien longtemps maintenant. Quelques minutes encore, et les soldats seront ici.

« — Oh Dieu ! cria soudainement Marguerite, voici Boucher. Je reconnais bien sa figure, quoiqu'il soit livide de rage; il essaye d'arriver tout à fait en avant : voyez, voyez !

« — Qui est Boucher? demanda froidement M. Thornton en s'approchant de la fenêtre pour

découvrir l'homme auquel Marguerite prenait un tel intérêt. Aussitôt que la foule aperçut M. Thornton, elle poussa un rugissement. Dire qu'il n'avait rien d'humain est trop faible, car il était comme l'expression de la convoitise démoniaque de quelque terrible bête sauvage pour la proie qui est hors de son atteinte. M. Thornton lui-même recula un moment, effrayé de l'explosion de haine qu'il avait provoquée.

« — Laissez-les crier, dit-il, cinq minutes encore,... j'espère seulement que mes pauvres Irlandais ne seront pas trop terrifiés par ce bruit infernal. Conservez votre courage pendant cinq minutes, miss Hale.

« — Ne craignez rien pour moi, dit-elle avec impétuosité. Mais quoi, dans cinq minutes? ne pourriez-vous rien faire pour apaiser ces pauvres gens? Il est effrayant de les voir.

« — Les soldats vont être ici dans quelques instants, cela les mettra à la raison.

« — A la raison? dit Marguerite vivement, quel genre de raison?

« — La seule qui convienne à des hommes qui se sont transformés en bêtes sauvages. Par le ciel! ils se sont dirigés vers la porte de la manufacture!

« — Monsieur Thornton, dit Marguerite toute tremblante d'émotion, descendez immédiatement, si vous n'êtes pas un lâche. Descendez et affrontez-les ainsi qu'il convient à un homme. Sauvez ces pauvres étrangers que vous avez attirés ici. Parlez à vos ouvriers comme s'ils étaient des êtres humains.

Parlez-leur doucement. Ne laissez pas les soldats venir et tuer de pauvres créatures qui sont absolument folles. J'en vois là un qui est tout à fait en démence. Si vous avez en vous quelque courage ou quelque noble qualité, descendez et parlez-leur, homme contre homme. »

« Il se retourna et la regarda pendant qu'elle parlait. Un sombre nuage se répandit sur sa physionomie.

« — Je vais y aller; peut-être dois-je vous prier de m'accompagner et de verrouiller la porte derrière moi. Ma mère et ma sœur auront besoin de cette protection.

« — Oh! monsieur Thornton, je ne sais pas, peut-être ai-je tort, seulement... »

« Mais il était parti; il était déjà au bas de l'escalier et avait ouvert la porte. Tout ce qu'elle put faire fut de le suivre en toute hâte, de verrouiller la porte derrière lui et de remonter précipitamment, le cœur malade et la tête pleine de vertiges. Une fois rentrée dans la chambre, elle se remit auprès de la fenêtre. Il était en bas sur le seuil, ainsi que le lui indiqua la direction de mille regards furieux; mais elle ne put voir et entendre autre chose que la sauvage satisfaction du murmure grondeur et menaçant de la foule. Elle ouvrit la fenêtre. Beaucoup dans la foule étaient de purs enfants cruels et ignorants, — cruels parce qu'ils étaient ignorants; — quelques-uns étaient des hommes maigres comme des loups et affamés de proie. Elle savait

bien pourquoi. Ils avaient, comme Boucher, des enfants mourant de faim en leur demeure et comptaient sur un suprême succès pour obtenir un plus fort salaire; ils étaient exaspérés par ces Irlandais qui venaient voler le pain de leurs enfants. Marguerite savait tout cela, elle lisait tout cela sur la figure de Boucher, contractée outre mesure et livide de rage. Si M. Thornton leur disait quelques mots, leur faisait entendre seulement sa voix, il semblait que cela pourrait quelque chose contre ces sauvages explosions de rage; mais peut-être leur parlait-il maintenant, car un silence momentané interrompit leur bruit confus et inarticulé comme celui d'une troupe d'animaux. Elle ôta son bonnet et se pencha pour écouter. Elle put seulement voir, car, si M. Thornton avait fait une tentative pour parler, l'idée instinctive et momentanée de l'écouter était déjà passée, et le peuple était plus courroucé que jamais. Il se tenait les bras croisés, calme comme une statue, la figure pâle d'émotions réprimées. Ils essayaient de l'intimider, de le faire reculer, ils s'excitaient l'un l'autre à quelque acte immédiat de violence personnelle. Marguerite sentit instinctivement qu'il ne fallait plus qu'un instant, une étincelle pour produire une explosion dans laquelle, au milieu de tant d'hommes furieux et d'enfants étourdis, la vie de M. Thornton elle-même serait en danger, — que, dans un autre moment, les passions tumultueuses seraient allées jusqu'au bout d'elles-mêmes et auraient renversé toutes les barrières de

la raison et de la crainte. Pendant qu'elle regardait, elle vit les enfants se baisser pour déchausser leurs sabots de bois, le projectile le plus à portée de leurs mains; elle comprit que c'était l'étincelle à la mine de poudre, et, avec un cri que personne n'entendit, se précipita hors de la salle, descendit les escaliers, déverrouilla la porte avec une force impétueuse, puis se présenta en face de cette mer orageuse d'hommes les yeux enflammés et lançant le reproche comme une flèche étincelante. Les sabots s'arrêtèrent dans les mains qui les tenaient, les physionomies tout à l'heure si féroces exprimèrent l'irrésolution et l'inquiétude, car elle se tenait entre les ouvriers et leur ennemi. Elle ne pouvait parler, mais elle étendit les bras vers eux jusqu'à ce qu'elle pût recouvrer son souffle.

« — Oh! n'employez pas la violence! il est seul et vous êtes mille contre lui! » — Mais ses paroles expirèrent sur ses lèvres, car il n'y avait pas de son dans sa voix; ce n'était qu'un chuchotement éteint. M. Thornton se tenait un peu de côté; il s'était placé devant elle, comme s'il eût été jaloux de tout ce qui pourrait s'interposer entre lui et le danger.

« — Allez, dit-elle de nouveau, — et en ce moment sa voix fut comme un sanglot, — les soldats vont venir, allez paisiblement, partez, vos griefs seront redressés, quels qu'ils soient.

« — Renverra-t-on d'où ils sont venus ces fripons d'Irlandais? demanda quelqu'un dans la foule d'un ton de voix menaçant.

« — Jamais à votre commandement, » répondit M. Thornton, et immédiatement la tempête éclata. Les huées s'élevèrent et remplirent l'air, mais Marguerite ne les entendait pas. Son regard était fixé sur le groupe d'enfants qui, quelques minutes auparavant, étaient armés de leurs sabots. Elle vit leurs gestes, discerna leur intention, — un moment de plus, et M. Thornton pouvait être mis en pièces, lui qu'elle avait poussé et comme conduit à cette place périlleuse. Elle songea seulement comment elle pourrait le sauver; elle jeta ses bras autour de lui, et fit de son corps un bouclier pour le protéger contre ce peuple féroce. Il essaya de se dégager de son étreinte.

« — Partez, dit-il de sa voix profonde, ce n'est pas ici votre place.

« — C'est ma place, dit-elle. Vous n'avez pas vu ce que j'ai vu. »

« Si elle pensait que son sexe pouvait être une protection, elle était dans l'erreur; la fureur des ouvriers était allée trop loin pour s'arrêter, — au moins elle avait entraîné trop loin quelques-uns d'entre eux, — car ce sont toujours les sauvages enfants avec leurs amours des émotions cruelles qui sont à la tête de ces émeutes, insouciants des massacres et du sang versé qu'elles peuvent produire. Un sabot siffla dans l'air. Les yeux de Marguerite le suivirent dans son vol; il manqua son but. Elle se retourna pâle d'effroi, mais elle ne changea pas de position et cacha seulement son visage sur l'épaule de M. Thornton.

« — Pour l'amour de Dieu, dit-elle, ne nuisez pas à votre cause par ces violences. Vous ne savez ce que vous faites. »

« Elle fit un effort pour rendre distinctement ses paroles.

« Un petit caillou vola, déchira sa tête et sa joue, et fit passer un éclair devant ses yeux. Elle se tint comme morte sur l'épaule de M. Thornton; alors il dégagea ses bras et la tint à son tour embrassée un instant.

« — Vous vous conduisez bien! dit-il; vous venez ici pour maltraiter une innocente étrangère; vous tombez par centaines sur un seul homme, et lorsqu'une femme se présente pour vous supplier dans votre intérêt d'être des créatures raisonnables, votre lâche colère tombe sur elle! Vous vous conduisez bien! »

« Ils restèrent silencieux pendant qu'il parlait, ils regardaient, les yeux et la bouche ouverts, ce petit filet de sang qui les avait réveillés de leurs transports de colère. Ceux qui étaient les plus près de la porte se retirèrent honteux. Il y eut un mouvement dans la foule, un mouvement de retraite; seulement une voix s'écria :

« — C'était à toi que la pierre était destinée; mais tu te cachais derrière une femme! »

« M. Thornton tressaillit de rage. Il plaça doucement Marguerite sur le seuil de la porte la tête appuyée contre le bois.

« — Pouvez-vous rester ici? » demanda-t-il. Puis,

sans attendre sa réponse, il descendit lentement les escaliers et se plaça au milieu de la foule : « Maintenant tuez-moi, dit-il, si telle est votre brutale volonté; il n'y a plus ici de femme pour me protéger. Vous pouvez m'accabler, vous ne me ferez jamais rétracter une résolution, jamais! »

« Il se tint au milieu d'eux, les bras croisés, dans la même attitude que sur l'escalier; mais le mouvement rétrograde vers la porte avait commencé aussi peu raisonnablement, peut-être aussi aveuglément qu'avait éclaté le précédent accès de colère. Peut-être l'idée de l'approche des soldats détermina-t-elle cette retraite, peut-être aussi la vue de cette figure pâle, les yeux fermés, triste et calme comme le marbre, les larmes coulant lentement de ses longs cils, et le sang ruisselant de sa blessure plus lentement encore. Les plus exaspérés, Boucher lui-même, reculèrent, grognèrent et finalement se retirèrent en lançant des malédictions au maître, qui continua à se tenir immobile en regardant leur retraite avec des yeux remplis d'une expression de défi. »

Quoiqu'il n'y ait qu'un homme en jeu, cette scène n'est-elle pas émouvante comme le siège d'une ville entière? Si la profession de manufacturier a ses avantages, elle a aussi ses périls, comme on peut le constater, périls qui expliquent bien des duretés de caractère, car lorsqu'on a vu plusieurs fois des scènes de ce genre et qu'on a eu à supporter plusieurs assauts semblables, le cœur doit nécessaire-

ment se bronzer comme celui d'un soldat vieilli dans les combats.

Tout l'intérêt du roman est dans ces scènes de la vie des villes manufacturières. L'idée de mistress Gaskell a été de montrer que cette barbarie extérieure qui règne dans le Nord et cette dureté que personne ne songe à combattre, parce que tout le monde y est habitué, disparaîtraient bien vite, si, par un procédé quelconque, on pouvait introduire dans le Nord un peu plus de la civilisation du Sud. Le représentant du Sud est ici Marguerite Hale, qui, par sa seule influence féminine, suffit à apaiser bien des haines et à guérir bien des douleurs. Cette union désirable est représentée emblématiquement comme dans les contes de fées par un mariage, le mariage de Marguerite, la fille de la civilisation aristocratique du Sud, avec M. Thornton, le type accompli des manufacturiers du Nord. Les répugnances de Marguerite pour cette dure vie des villes manufacturières cèdent lentement devant l'admiration qu'elle éprouve pour le caractère solide, orgueilleux et froid de M. Thornton, qui a tant de ressemblances avec le sien propre. Quoiqu'elle n'éprouve d'abord que de l'éloignement pour sa personne, elle en est comme fascinée d'étonnement et, quand elle compare son caractère à ceux des élégants cavaliers du Sud, si polis et si galants, leur savoir-vivre gracieux, mais entaché d'égoïsme, à ses manières rudes, mais franches, elle ne peut s'empêcher de s'avouer intérieurement que tout l'avantage reste

à l'homme du Nord. Peu à peu les incidents viennent se charger de lui découvrir la vraie nature des sentiments qu'elle éprouve. Elle a déjà repoussé une fois les propositions de mariage que lui avait faites M. Thornton; elle se croyait bien sûre de son cœur, d'où vient donc qu'après avoir refusé, elle sent en elle s'élever comme un vague remords? Elle n'a cependant jamais aimé M. Thornton; comment pourrait-elle l'aimer? elle n'a jamais eu pour lui qu'une grande estime. Hélas! l'amour a plus d'une manière de s'insinuer dans le cœur. L'estime n'est pas généralement son mobile, et pour peu surtout que cet amour soit romanesque et passionné, pour peu qu'il s'éveille chez des êtres jeunes et sans expérience de la vie, chez des êtres qui n'ont jamais souffert, on peut être sûr que ce sentiment sévère et froid n'aura rien à démêler avec lui. En revanche, l'estime est le grand mobile de l'amour chez les âmes sévères, éprouvées et nobles, et c'est elle seule qui détermine les choix réellement sérieux, cette chose si rare. Pourquoi, lorsque Marguerite a commis un mensonge pour sauver son frère, qui est venu, au risque de perdre la vie, dire un dernier adieu à sa mère mourante, a-t-elle peur d'avoir perdu précisément l'estime de M. Thornton? Pourquoi pleure-t-elle en secret de ne pouvoir expliquer cette faute prétendue? C'est que l'estime d'un tel homme est une chose inappréciable pour une femme telle que Marguerite. Est-ce qu'elle se soucierait d'expliquer sa conduite à une

autre personne ? Cet incident révèle pour ainsi dire Marguerite à elle-même. Tout cet amour de Marguerite et de M. Thornton est très beau, très sérieux, très anglais, froid comme le Nord, sans folles flammes, sans allures séduisantes, sans mièvreries sensuelles ni galanteries surannées. C'est réellement l'amour de deux âmes qui sont faites l'une pour l'autre, de deux âmes destinées à s'unir ou à rester éternellement solitaires, en enveloppant l'une et l'autre leur timidité sous une apparence d'orgueil et leur chaleur sous une apparence d'insensibilité. Il est des âmes en effet qui se reconnaissent d'emblée lorsqu'elles se rencontrent, et devinent ce qui est caché en elles sous ces voiles protecteurs dont elles se couvrent pour se garantir de l'importune curiosité des indifférents et des oisifs, et celles de Marguerite Hale et de Thornton sont de cette famille.

Tous ces sentiments sont traités avec cette délicatesse mêlée de force qui distingue mistress Gaskell, et donne à son talent un caractère tout particulier. Elle ne tombe pas en effet dans les défauts habituels aux auteurs de son sexe ; elle voit la société sous un jour plus large et plus sévère, sans pour cela abdiquer les qualités féminines. Quand on compare ses écrits à ceux des dames anglaises qui ont eu le plus de succès dans ces dernières années (Currer Bell exceptée), on voit tout de suite l'immense différence qui la sépare d'elles. Comparez *Mary Barton* par exemple à l'*Uncle Tom's Cabin*. La

charité de mistress Gaskell n'est pas sentimentale et véhémente, comme celle de la romancière américaine; elle est singulièrement éclairée, impartiale; elle s'aide de l'analyse et s'appuie sur les faits; elle n'attaque ni ne soutient les maîtres et les ouvriers, elle instruit le procès des uns et des autres et leur dit la vérité. Mistress Gaskell joue dans ces querelles sociales le rôle de Marguerite Hale dans l'émeute dont nous avons cité le récit : selon elle, parce que M. Thornton est dans son droit, ce n'est pas une raison pour que ses ouvriers aient tort, ou réciproquement. Leurs griefs aux uns et aux autres ont une cause qu'aucune des deux parties ne veut voir, et mistress Gaskell, s'appuyant sur le privilège de son sexe, indique les raisons de ce malentendu. Elle joue le rôle d'arbitre en invoquant pour ainsi dire ses droits de femme.

Il est une idée que nous avons émise déjà, et que nous répéterons volontiers ici, parce que nous la retrouvons exprimée çà et là dans le livre de mistress Gaskell, et qu'elle est d'ailleurs la conclusion naturelle de ces pages. L'industrie aurait moins de danger, disions-nous, si ses chefs considéraient le travail, et non pas la richesse, comme le but de leur vie, parce qu'alors l'industrie aurait un but général, social, au lieu d'avoir un but égoïste et individuel. Du jour où cette idée serait devenue un *credo*, la plupart des dangers dont l'industrie nous menace n'existeraient plus. C'est aussi pour cela que je crois l'Angleterre industrielle moins menacée par

les redoutables problèmes nés de l'industrie que les autres États du continent. Chez cette nation, le travail a toujours été considéré comme la première des vertus ; il n'est pas une tâche, une dure obligation, une nécessité : il est un instinct. Il n'est pas, comme on l'a dit un jour à la tribune française très imprudemment et très faussement, un châtiment; il est une bénédiction et l'explication même de la présence de l'homme sur la terre. C'est pour agir que l'homme est né. Cette doctrine protestante et saxonne produit des résultats tout contraires à la doctrine opposée. En poussant l'homme à la conquête des choses matérielles, elle l'a rendu moins sensible pour ainsi dire à la jouissance de ces biens, tandis que les peuples qui ont toujours montré plus d'indifférence pour cette conquête se sont en revanche toujours montrés très ardents au plaisir et à la satisfaction sensuelle. C'est que le travail anoblit tout ce qu'il touche lorsqu'on le considère non comme un moyen, mais comme un principe et un but, comme l'alpha et l'oméga de la vie humaine. Le brave Thornton ne considère pas la richesse comme son but, et il se révolte lorsqu'on exprime devant lui cette pensée, comme si on lui adressait directement une injure. Il y a dans ce *credo* particulier, dans cette foi au travail, la solution de tous les embarras que l'industrie pourra faire naître, car, nous le répétons, le travail n'est pas seulement une vertu individuelle, c'est un fait éminemment social, capable

de réunir les hommes par des liens moraux et hiérarchiques, un fait qui, à la longue, ronge tout égoïsme, brise les intérêts individuels, si forts qu'ils soient, et les réduit à n'être plus qu'un anneau de la grande chaîne qui enveloppe la société et fait dépendre l'homme de l'homme.

Octobre 1855.

ESSAI

SUR MISTRESS BROWNING

AURORA LEIGH

MISTRESS BROWNING

AURORA LEIGH

Nous parlons rarement de poésie et d'œuvres poétiques : ce n'est point cependant par indifférence personnelle pour cette forme si élevée et si étendue du génie humain, c'est par la crainte que le lecteur ne partage ni notre enthousiasme ni notre plaisir. Il nous semble toujours apercevoir son geste de dépit et lui entendre poser cette question menaçante : « Quel rapport cela a-t-il avec notre vie et nos mœurs, avec notre manière de parler et d'agir? Les mots de droit et de devoir, d'amour et de vertu, résonnent, il est vrai, à mon oreille, mais avec un accent si particulier que je ne saurais les faire descendre jusqu'à mon humble individu, et qu'il me semble que, s'ils ont un sens pour moi, je ne le connaîtrai que dans une planète supérieure, et lorsque j'aurai quitté les conditions de la vie terrestre. En attendant, je suis un profane, un personnage sublunaire, et je suis forcé de rester dans la situation,

peu idéale, j'en conviens, où le sort m'a placé. Si les poètes n'ont rien à me dire qui me touche directement, s'ils n'ont à me présenter aucun miroir qui réfléchisse une image à peu près exacte de mon individu, pourquoi perdrais-je mon temps dans leur compagnie? Et s'ils sont si dédaigneux de ma chétive personne, qu'ils ne puissent consentir à parler un langage que je puisse entendre, pourquoi ne serais-je pas aussi dédaigneux qu'ils le sont, et ne répondrais-je pas à leurs impertinentes sublimités en les laissant se parler à eux-mêmes! Faites des soliloques, mes amis, faites des soliloques. »

Faites des soliloques! Les poètes suivent ce conseil, ils chantent pour eux, et ils se chantent eux-mêmes, eux, leurs personnes physiques, leurs affections, leurs émotions, leurs rêveries. Alors cependant un nouveau dialogue s'engage : « Eh quoi! la poésie, — ce fleuve immense aux eaux sacrées, qui jadis réfléchissait dans ses flots, radieux comme la lumière et mouvants comme la vie, les paysages de ses rives, les combats des héros, les beaux visages des déesses et des nymphes, et le ciel entier avec ses astres, — par quel miracle ne peut-elle plus réfléchir qu'une seule image à la fois, et s'est-elle rapetissée au point de n'être plus que la fontaine de Narcisse? La voilà maintenant devenue comme un miroir déposé dans l'appartement d'une jolie femme. Vous y regardez complaisamment votre visage pour y surprendre la douceur de tel sourire, le rayonnement de tel instant de bonheur, les traces

laissées par les larmes versées; que sais-je? bien pis encore, pour y surprendre mélancoliquement les rides et les plis qui se forment, la beauté qui s'efface.... Égoïstes, c'est toujours votre personne que réfléchit la poésie! Était-ce là sa mission? D'impartiale, d'impersonnelle, de saintement indifférente qu'elle était, la voilà devenue partiale, personnelle, tristement passionnée. La poésie ainsi diminuée est-elle bien toujours la poésie? A-t-elle le droit de m'importuner de vos aventures, et n'ai-je pas assez des miennes? Elle est peut-être bonne pour vous, mais laquelle de mes douleurs et de celles des autres hommes guérira-t-elle? Et que m'importe après tout que vous soyez beau ou laid, bon ou méchant, heureux ou malheureux? Gardez pour vous et fermez à double tour de clé cette folle passionnée qui, dans ses ardeurs amoureuses ou jalouses, donne le scandaleux spectacle de s'en aller raconter aux passants les séductions ou les faiblesses cachées de son amant. »

Tel est le double reproche que l'on peut entendre faire chaque jour à la poésie de notre temps; l'une et l'autre accusation sont fondées, mais la première a seule une importance sérieuse, et elle a en outre cet avantage d'être répétée moins souvent que la seconde, et par des lèvres moins vulgaires. Bien loin de reprocher aux poètes leur égoïsme, leurs sentiments subjectifs, comme on dit aujourd'hui, nous leur conseillerions au contraire de ne pas franchir ce domaine intime, et de ne pas prêter

l'oreille à d'autres voix qu'à celles qui chantent en eux. A cette condition, ils seront encore vrais, touchants, humains; bien plus, à cette condition seulement ils me renverront un écho affaibli de mes propres sentiments et me reproduiront quelque chose de ma manière de vivre. Tout leur fait une loi de cet égoïsme qu'on leur reproche tant, le milieu dans lequel ils vivent, les éléments dont se compose notre société, les nécessités mêmes de l'art. Ils doivent être égoïstes s'ils veulent intéresser. La raison en est assez curieuse; elle est même instructive et peut expliquer pourquoi de toutes les formes poétiques la poésie lyrique a seule pu prospérer de nos jours.

Quand la poésie n'est pas purement lyrique, elle n'est pas tout entière dans le poète : il y en a une partie qui lui est extérieure et étrangère, une partie nationale ou humaine, et dont peuvent se vanter à bon droit les plus vulgaires contemporains. La poésie épique et la poésie dramatique, quand elles se produisent, supposent donc, tout comme la grande peinture ou la grande sculpture, un milieu historique particulier, une société où il y a une concordance merveilleuse entre les pensées du poète et celles de ses contemporains, et où de toutes parts de belles formes et de beaux types se présentent à lui comme heureux de s'offrir pour servir à l'expression de ses rêves. Qui ne voit, par exemple, qu'une bonne partie de la poésie de Shakspeare appartient au moyen âge expirant, qu'une bonne partie de la poésie de Cal-

deron appartient au catholicisme espagnol, et que l'Italie de la Renaissance a fourni à l'Arioste ses palais, ses paysages et ses fêtes? Le génie du poète ne s'exprime aisément en dehors de la forme lyrique que lorsqu'il a sous la main une assez grande quantité de symboles et d'images pour donner un corps à ces milliers d'âmes qui parlent en lui, c'est-à-dire lorsque son époque est poétique elle-même. Le poète pense noblement : s'il veut exprimer sa pensée d'une manière impersonnelle, et s'il ne veut pas créer cependant un personnage abstrait et de convention, il doit incarner cette pensée dans un contemporain et la placer sur ses lèvres. Son langage, quelque élevé et nouveau qu'il soit, doit cependant être assez familier aux hommes de son temps pour qu'ils n'en soient pas étonnés. Quand les gentilshommes de Shakspeare causent entre eux, j'écoute des pensées plus élevées que celles des gentilshommes anglais du temps d'Élisabeth et rendues avec un accent qu'ils n'avaient pas dans la vie ordinaire; mais je me dis que ces pensées et cet accent n'étaient pas en complète désharmonie avec certains spectateurs choisis qui, s'ils n'ont pas parlé ainsi, auraient pu cependant parler ainsi; je me dis encore qu'un heureux concours de circonstances permettait à ces spectateurs de s'élever à ce raffinement d'âme, le titre, la naissance, la richesse, l'habitude des cours, des combats, et de tout ce qui peut donner à la vie de la noblesse et de la grâce. Le dernier mendiant du moyen âge, s'il n'avait pas parcouru comme Dante

les cercles du monde mystique, ne trouvait cependant rien dans les visions du poète qui fût en contradiction avec ce que son âme avait obscurément rêvé. Ainsi, lorsque le poète ne veut pas se contenter d'exprimer ses pensées personnelles, il faut qu'autour de lui il trouve des formes séduisantes, des personnages auxquels il puisse prêter la noblesse de son langage, des cœurs capables de sa puissance d'affection, les éléments et les images, en un mot, des choses idéales qu'il poursuit. La poésie impersonnelle suppose donc toujours un milieu où le poète peut aisément se faire l'interprète d'autres sentiments que les siens, et où il rencontre en abondance autour de lui des faits moraux en rapport avec ceux de sa vie propre qui lui permettent d'envelopper les plus délicates nuances de sa pensée.

Mais aujourd'hui où trouver la poésie ailleurs que dans son âme et çà et là dans la nature? Si la poésie voulait s'aviser, comme à d'autres époques, de reproduire nos mœurs et notre manière de vivre, à quels singuliers résultats n'arriverait-elle pas! Prise en masse, notre époque n'a rien que de très prosaïque; la vulgarité y abonde, le mesquin y pullule; ni le bien, ni le mal de nos jours n'offrent de ressources à l'imagination du poète, et ne peuvent se traduire en types capables de rester dans la mémoire des hommes. Que faire, par exemple, des vices de cette population innombrable qui agiote, tripote, se démène et s'agite pour arriver non pas même à la

gloire du crime, mais à la plate notoriété du déshonneur? Que faire des vertus de cette honnête population qui travaille consciencieusement, qui ne fait point le mal volontairement, mais qui le laisse faire, qui ne sait point haïr, mais qui sait détester, qui ne sait pas souffrir, mais qui sait *endurer*, qui aime par habitude et par raison, à laquelle ni la joie ni la douleur n'arrachent un accent, une vibration, une larme : monde d'honnêtes gens parfaitement recommandables, je le veux bien, mais parfaitement indignes de tout autre sentiment que celui d'une banale estime? Il n'y a rien d'*imaginatif*, nulle perversité grandiose, nulle irrésistible chimère chez nos coquins; il n'y a rien d'héroïque, ni d'idéalement vertueux chez nos honnêtes gens. Vices et vertus ont le même caractère et méritent la même terrible dénomination : insignifiance. On peut défier le poète le mieux doué d'exprimer la manière de vivre de cette société, et d'y trouver en nombre suffisant les formes nécessaires au revêtement de ses pensées. S'il veut encore malgré son temps être poète, qu'il ne s'adresse pas au monde social, qu'il s'enferme en lui-même; là, il a quelque chance de trouver la poésie qu'il chercherait vainement ailleurs. Quand extérieurement la matière poétique manque, et que la société générale est prosaïque, où la poésie peut-elle se rencontrer, sinon dans l'âme de l'individu?

Cette apparition de la poésie individuelle constitue un fait historique de la plus grande importance.

Elle constate la disparition de tous les grands éléments poétiques dans la société, de toutes les grandes institutions religieuses, en un mot la disparition de l'idéal de la vie des peuples. Elle indique que le poète n'est plus aidé dans l'expression de ses sentiments par les actes de ses contemporains, et que dans sa recherche de l'énigme du monde la foi de ses semblables ne lui est d'aucune ressource. Il est seul et doit tout tirer de lui-même. Alors il arrive nécessairement que ses chants, inspirés par un sentiment tout personnel, et qui n'a pas rapport à la vie de la plupart de ses contemporains, étonnent plus qu'ils ne ravissent. La foule écoute surprise ces accents d'un compatriote, plus inconnus pour elle que ceux d'un idiome étranger. Elle n'y retrouve ni ses soucis, ni ses préoccupations, ni sa vie affairée et grossièrement active; si elle bat des mains, c'est par politesse, pour ne point paraître ignorer ce qu'elle ignore parfaitement; elle bat des mains par la même raison qui pousse un parvenu à montrer une bibliothèque dont il ne lit jamais aucun livre. Et au fond cependant les dédains de la foule ont quelque chose de légitime : si le poète ne lui dit rien de sa vie, quelle communication peut s'établir entre eux, quels liens sympathiques, quelle communauté de pensée? Voyez au contraire de quelle faveur croissante de siècle en siècle la foule entoure le roman, ce genre véritablement moderne, et qui a déjà remplacé toutes les autres formes littéraires par lesquelles s'était exprimée la pensée humaine,

alors qu'elle aimait à porter son regard sur des choses plus belles que la réalité. Le roman est notre épopée à nous, épopée d'un âge sans héroïsme, sans idéal, et d'un âge très compliqué. Seul il nous reproduit quelques-uns des traits de notre existence, seul il est susceptible d'en exprimer les vulgarités et les bassesses. D'accord avec les instincts de la foule, il n'a pas pour elle de dédains aristocratiques; il ne rêve pas de l'éden ou de l'empyrée, il parle de la rue, du salon ou de la mansarde. Son idéal, quand par hasard il en a un, ne dépasse pas de beaucoup le rêve assez prosaïque et généralement facile à satisfaire de Mme X..., ou la chimère de bonheur assez plate après laquelle le jeune Z... court depuis huit jours, et qu'il rencontrera très prochainement, je le lui promets, s'il a seulement quelques semaines à perdre et quelques paires de bottes à user sur les pavés de Paris. Si vous arrêtez le premier passant venu, et que vous lui demandiez quel homme il voudrait être, vous êtes sûr de voir sortir de sa bouche le nom d'un héros de roman. Je ne sais en vérité qui a pu nous accuser d'orgueil, nous sommes bien modestes au contraire; nos aspirations ne vont pas plus loin que le désir de ressembler à tel personnage que nous nous représentons fort bien sans le secours d'aucun rêve intérieur et avec nos yeux de chair et de sang.

Ne disons cependant pas trop de mal du roman, il est trop en rapport avec nos mœurs pour qu'il ne soit pas dangereux d'en médire. Il nous offre à tous

un idéal facile et à la portée de notre main. C'est lui qui a fourni à bon nombre de femmes leur provision de sentiments, à bon nombre de jeunes gens leur petit bagage d'illusions; c'est grâce à lui que tant de gens ont eu un type de perfection qu'ils ont désiré atteindre, prétention qui leur a prêté un air intéressant. Il y a donc une concordance merveilleuse entre le roman comme genre littéraire et notre vie moderne; ce que nous désirons, c'est aussi ce que ses personnages désirent; la réalité dans laquelle nous marchons est aussi celle dans laquelle se crottent ses héros, le miroir qu'il nous présente réfléchit bien nos visages. Il y a plus, nos sentiments, nos haines, nos amours ne peuvent être enveloppés et représentés que sous cette forme; sous toute autre, ils seraient ridicules. Allez donc mettre en poème dramatique les drames de la Bourse, ou les joies et les infortunes de vos voisins, vous obtiendrez le même succès et vous ferez preuve d'autant de goût que si vous mettiez en prose les monologues d'Hamlet, ou si vous coupiez l'*Iliade* en chapitres de chronique. La nature de nos sentiments en un mot est telle qu'elle résiste à une expression poétique.

Je sais toutes les objections qu'on peut faire, et surtout que les poètes ne se décourageront pas, et continueront leurs tentatives de *poétisation* de la vie contemporaine. Je n'ai qu'un mot à dire à ce sujet. J'ai été frappé de voir quelquefois des hommes parfaitement honorables et méritants, mais simples bourgeois d'ailleurs, porter la décoration de la Toi-

son d'or, et leur audace m'a toujours frappé. Ils en étaient parfaitement dignes, je le crois; seulement cette distinction avait été inventée pour d'autres personnages qu'eux et pour des personnages animés de passions et de pensées qui ne seront jamais les leurs. Il est certaines choses qui n'ont toute leur valeur que lorsqu'elles ont rencontré un possesseur légitime et naturel. Or, toutes les fois qu'on parle devant nous de mêler la poésie à notre vie contemporaine, nous ne savons pourquoi nous pensons involontairement à ce spectacle blessant de la Toison d'or portée par nos modernes bourgeois.

Est-ce à dire cependant que toute poésie ait disparu d'au milieu de nous? Non, sans doute; çà et là on rencontre des hommes et des femmes qui pensent avec élévation, sentent avec passion, expriment avec force ce qu'ils ont senti, et qui, lorsque nous voulons les caractériser, appellent invinciblement sur nos lèvres l'épithète de poétiques. Jamais à aucune époque il n'y a eu peut-être autant d'hommes tourmentés d'une fièvre généreuse, aussi noblement inquiets, et auxquels puisse mieux s'appliquer le nom d'*idéalistes*. Seulement ce ne sont que des individus, les masses ne participent en rien à ce caractère poétique; la vie générale n'est nullement en rapport avec cette disposition de l'âme et n'en est nullement affectée, et ces individus eux-mêmes ne sont poétiques que d'une manière lyrique, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Leur poésie est tout

intérieure et abstraite. Il y a un désaccord profond entre leur vie morale et leur vie réelle; leurs aspirations seront grandes, leurs habitudes seront forcément vulgaires; leurs paroles seront éclatantes d'éloquence, leurs gestes témoigneront d'une vie contrainte, antinaturelle; en un mot, le milieu extérieur dans lequel devra s'agiter tout ce monde de sentiments et de pensées qu'ils portent en eux sera médiocre et mesquin. Une foule de circonstances concourront à établir ce désaccord : les exigences matérielles de la vie, qui sont devenues et qui deviendront de plus en plus l'affaire importante de l'existence, l'absence forcée de loisirs qui en résulte, l'extrême réserve que commande l'indifférence générale, l'indignité de sentiments des cœurs qui vous approchent, la rareté des personnes auxquelles on peut confier, sans crainte de passer pour chimérique ou emphatique, les secrets d'une âme tourmentée, la solitude forcée qu'engendrent de telles contraintes, le désenchantement qui en est la conséquence, et qui vous rend odieux à la fin, en les enveloppant de ses teintes grises, les sentiments qui vous étaient les plus chers. Toutes ces circonstances *déplaisantes* (seule épithète qui puisse être appliquée au milieu dans lequel nous sommes condamnés à vivre) ne sont point propres à développer en nous les éléments poétiques qui y sont contenus; cependant, si en dépit de ces circonstances ils persistent à vouloir se produire hors de notre âme, ils n'en sortiront que déformés, chétifs, aussi amincis et ré-

duits que possible. Du despotisme des vulgarités prosaïques naîtra donc une poésie d'un genre particulier, maladive, malsaine, misanthropique; les sentiments torturés, refoulés, se plaindront et crieront, et les derniers accents de la poésie naîtront ainsi du triomphe de la prose, que, suprême misère, ils seront chargés de constater : si bien que la poésie n'aura plus alors d'autre raison d'exister que cette plainte même de ne plus se rencontrer nulle part. Elle ne vivra plus que pour accuser sa disparition, et, plus malheureuse que Cérès à la poursuite de Proserpine, elle ira par toute la terre criant son nom, demandant si par hasard on ne l'a point rencontrée ; ombre à la poursuite d'une ombre, écho répétant le bruit d'un écho!

L'histoire littéraire de notre siècle est là d'ailleurs pour constater que la poésie n'est et ne peut plus être qu'une œuvre personnelle. Les deux grandes manifestations poétiques de notre époque sont l'Allemagne et l'Angleterre depuis Byron jusqu'à nos jours, et l'une et l'autre témoignent de cette tendance invincible. Les conceptions poétiques allemandes, même dans ce qu'elles ont de plus général, sont des conceptions absolument individuelles et abstraites. Le poète expose à ses contemporains sa manière de comprendre la vie et le monde, il leur chante son propre système, mais il n'est pas pour ainsi dire en communauté de croyance avec eux. Cependant au premier abord, et quand on n'y regarde pas de très près, ce phénomène est moins

frappant pour la poésie allemande que pour toute autre, car, si elle n'a pas de rapport immédiat et direct avec la vie extérieure et les mœurs des contemporains, elle en a un plus éloigné avec les instincts de la race au milieu de laquelle elle est née. C'est ce rapport occulte et mystérieux entre les instincts nationaux et les conceptions des poètes qui a conquis à cette poésie savante la grande popularité qui ne s'accorde et ne s'est accordée jusqu'à présent qu'aux œuvres naïves et spontanées. En outre, la poésie allemande n'a jamais déserté entièrement le terrain populaire, si nous pouvons nous exprimer ainsi : née de la plus profonde analyse, elle a toujours respecté cette condition de l'art qui exige un rapport étroit entre les conceptions du poète et les idées connues de la foule, et elle a toujours fait un grand effort pour envelopper des pensées abstraites, tout à fait neuves et audacieuses, que l'homme le plus lettré aurait eu peine à comprendre, si elles lui avaient été présentées nues, dans de vieilles histoires que savait par cœur le dernier enfant des villages allemands. Traditions populaires, légendes, contes nationaux ont été le revêtement extérieur des conceptions poétiques, et ont préservé la poésie de cette sorte d'isolement abstrait et de solitude lyrique dans lesquels se sont complus les poètes d'autres pays. Là encore, et pour la dernière fois, il y a eu un certain rapport, à la fois intime et familier, entre les poètes et la foule.

La séparation est bien plus marquée en Angle-

terre. Les poètes allemands exprimaient encore des pensées et des sentiments individuels, qui s'adressaient aux masses et qui étaient enveloppés d'un vêtement national. Les poètes anglais n'expriment plus que des sentiments individuels qui s'adressent à des individus ou à des fractions infinitésimales de la société, à des partis, à des sectes, que sais-je? quelquefois même à de simples coteries littéraires. Le dernier mot de la poésie est dit sous trois formes différentes par trois grands poètes : Wordsworth, Byron et Shelley. Tous trois disent adieu à la société qui les environne, et se réfugient au sein de la nature ou dans la solitude de leur esprit.

Byron, mécontent de ce qu'il voit, et ne trouvant même pas autour de lui la corruption qu'il désire, se sépare d'une société dont il méprise également les vices et les vertus, imagine un monde romanesque qui n'a aucun rapport avec le monde réel, et le peuple de ses chimères et de ses rêves. Il n'exprime rien que ses désirs, ses imaginations et ses déceptions. Le résumé de tous ses chants, c'est que nous sommes putréfiés de civilisation, que nos libertés constitutionnelles ne valent pas les libertés de la nature, que nos droits politiques ne valent pas l'indépendance sauvage, que nos raffinements les plus délicats ne valent pas les francs élans des instincts spontanés. Nous sommes embrouillés dans un écheveau inextricable de droits et de devoirs qui enlèvent toute beauté à nos actions ; nos vertus s'en ressentent, elles n'ont rien de désintéressé et de ma-

jestueux, elles portent un air cafard qui leur est commandé par les vices d'autrui, un air renfrogné d'officier de justice et de magistrat pédantesque; quant à nos vices, rusés et mesquins, ils sont ce qu'ils doivent être dans une société encombrée de lois artificielles, de coutumes, détritus des siècles, de préjugés, conséquences d'une vie où ne se laissent jamais apercevoir l'égalité ou l'inégalité de la nature, mais bien une égalité et une inégalité de convention.

Nous périssons par trop de civilisation, la vie en est étouffée, voilà le cri éternel de Byron. Wordsworth, plus calme et plus confiant dans les desseins de la divine Providence, refuse de croire que la poésie est morte à tout jamais. Que fait-il cependant? Il se retire, lui aussi, de la société et s'en va dans la solitude chercher la poésie là où il croit qu'elle peut se trouver encore. Il entame avec la nature une conversation singulièrement intime et subtile, et fait subir à chaque objet un interrogatoire minutieux pour lui arracher son secret. Convaincu que la poésie est cachée en toute chose, il emploie pour la découvrir une patience, une dextérité, une sagacité extraordinaires. Jamais pêcheur, jamais chasseur habile n'ont été mieux pourvus de ruses, n'ont mieux connu les courants propices et n'ont mieux su battre les buissons. Sur le bord des lacs, à travers les halliers, sur les fossés des grandes routes, Wordsworth, candidement ingénieux, innocemment rusé, s'en va à la chasse au sonnet. S'il rencontre une lueur furtive,

il la note; si l'eau se ride sous un frisson imperceptible, il tombe en rêverie; s'il aperçoit un insecte habile à se sauver de l'océan de rosée contenu dans une feuille d'arbre, son cœur de poète déborde d'émotions élégiaques; mais les jours où il a le bonheur de rencontrer quelque voiturier ou quelque meunier qui ait à lui faire part d'une joie ou d'une douleur humaine, si petite qu'elle soit, ces jours-là sont marqués d'un caillou blanc. Ce sont les jours des rencontres homériques, les jours où il peut chanter le *redeunt saturnia regna* de la poésie. Que de soins et de vigilance pour poursuivre les faibles traces de cette poésie rebelle et qui fuit toujours! Quel empressement à profiter de toute occasion! quels accents de reconnaissance pour le petit nombre d'émotions que la nature a bien voulu lui donner! Le cœur finit par être touché de cette piété et de cette candeur qui ne veulent rien laisser perdre des beautés de l'œuvre divine; mais cette poésie si originale et qui passe de l'idéalisme le plus quintessencié au réalisme le plus descriptif, qui cherche des émotions naturelles par des moyens artificiels, est elle-même une preuve de la décadence de la poésie générale. Elle constate deux choses, la disparition des larges, grandes et faciles émotions poétiques, et la difficulté pour le poète de trouver la poésie ailleurs qu'en lui-même. L'originalité de Wordsworth consiste en ceci : qu'il n'a pas voulu croire entièrement à la poésie subjective, qu'il a pensé que la poésie existait dans les objets naturels, si elle n'existait pas

toujours dans la société humaine, et qu'il y avait une concordance divinement symbolique entre ces objets et nos sentiments. Vains efforts! c'est son âme même que le poète nous donne, c'est son image que reflètent les lacs, ce sont ses sentiments qui glissent mystérieux avec les rayons furtifs de la lumière, et ce que vous prenez pour le bruit confus du silence des nuits, c'est le murmure même de son cœur. Il est impossible d'être plus individuel, plus subjectif en ayant autant la bonne volonté de conserver aux choses extérieures leurs droits poétiques, si nous pouvons nous exprimer ainsi.

Glaneur patient de toutes les parcelles et de tous les fétus de beauté qu'il rencontre, Wordsworth semble avoir écrit pour ruiner sa propre croyance et pour démontrer combien sont rares, épars, hachés menu, les éléments poétiques qui existent encore dans le monde. Avec Shelley, nous arrivons au triomphe complet de la poésie subjective et des conceptions purement personnelles. Plus noblement passionné que Byron et aussi dédaigneux que lui du monde qui l'entoure, il ne vit qu'avec les fantômes de son imagination. Byron avait des passions de chair et de sang, et ces passions prêtaient à ses chimères quelque chose de tumultueux qui donne l'illusion de la vie; Shelley n'a que des passions d'esprit, et ses créations se posent devant lui comme d'irrésistibles et puissantes hallucinations. Ses personnages sont des symboles, des visions de l'âme; il ne s'inquiète pas, comme

Wordsworth, d'interroger minutieusement la nature, de chercher le rapport exact qui unit les sentiments à l'objet qui les fait naître, il parle à la place des choses, et écoute dans le tumulte des orages, ou dans le frémissement voluptueux des forêts, les accents des tempêtes de son âme et la voix de ses rêves de bonheur. Rien qui ne parle de lui, par lui et pour lui. Le vent du nord souffle âpre comme sa destinée; quand les roses s'effeuillent, ce sont ses émotions sensuelles qui tombent, et quand les astres s'allument, ce sont ses nouveaux désirs, idéalement radieux, lumineusement austères, qui apparaissent. Oh! que nous sommes loin de la petite Angleterre, des mœurs anglaises, des croyances anglicanes! Nous voilà dans la société d'une âme qui a pris possession de l'univers entier, si bien que nous ne pouvons plus avancer d'un pas sans entrer dans ses domaines, et que nous faisons pour ainsi dire partie du troupeau d'ombres muettes qui composent la suite de ce roi du monde idéal. Mais un phénomène contradictoire se produit alors : à force d'être personnel et subjectif, Shelley devient pour ainsi dire impersonnel; à force d'absorber la nature, il s'absorbe lui-même en elle; à force de dédaigner le monde extérieur contemporain et de s'en tenir au monde intérieur qu'il habite, il rejoint la réalité elle-même. Son triomphe est d'avoir atteint quelques-uns des secrets de la vie moderne en se précipitant tête baissée dans l'idéal abstrait. Personne n'a mieux exprimé que lui nos pressen-

timents, nos désirs, et ces appels désespérés de l'âme orpheline de toute croyance, veuve de tout amour, vers un avenir meilleur et une beauté morale inconnue. Seulement c'est toujours notre vie intérieure qu'il chante, notre vie lyrique, et encore la partie de cette vie qui s'adresse à l'avenir, non celle qui s'adresse à un présent méprisé, dont il ne s'occupe que pour nous dire combien il en souffre et combien sans lui seraient moins lourdes les ailes de son esprit.

De ces trois grands poètes dérivent tous les poètes anglais contemporains. Ajoutez-y John Keats, le poète favori de mistress Browning, Keats, qui de tous les poètes anglais a le plus résolument avancé que la beauté était le but de la poésie, et que si la poésie a mission de moraliser elle ne peut et ne doit le faire que par le moyen de l'imagination : la liste ainsi sera complète. L'influence des trois grands poètes que nous avons nommés a été fort inégale : celle de lord Byron s'est heureusement arrêtée au monde qui pouvait la ressentir sans trop de dangers. Les écrivains et les poètes anglais ont vite compris que ces chimères sataniques, ces déguisements romanesques, convenables peut-être pour un Gordon, ne feraient que les affubler disgracieusement; aussi n'y a-t-il plus trace dans les poètes anglais modernes d'imitation directe de Byron. Pareille chose pour Wordsworth, dont l'influence a été fort restreinte, comme il convenait à un poète qui semble fait pour un tout petit monde, semi-ecclé-

siastique, semi-laïque. Dans Shelley au contraire, les écrivains trouvaient le type d'un poète dégagé de tout costume de caste et de secte, dont les sentiments ne tiraient leur noblesse que d'une source idéale, dont les conceptions n'étaient dues à aucune méthode artificielle, bonne seulement pour celui qui l'emploie; en un mot, ils trouvaient en lui ce qu'ils ne trouvaient pas dans Byron, ce qu'ils ne trouvaient qu'à demi dans Wordsworth : un confrère. C'est lui qui les a initiés à ces mystères d'Isis de la poésie qu'ils chantent aujourd'hui avec une si fiévreuse ardeur; c'est lui qui leur a appris à se servir des formes matérielles comme de symboles, à attacher un sens moral à chaque apparence charnelle; c'est lui qui leur a révélé l'hymen de la matière et de l'esprit. Il a été le hiérophante véritable de cette poésie qui considère toutes les formes de ce monde comme des signes visibles, des inductions d'après lesquelles on peut conclure à des réalités invisibles, des auxiliaires qui nous aident à épeler un langage spirituel; de cette poésie qui, selon le mot expressif de mistress Browning, sait découvrir sur le visage d'un paysan italien attentivement étudié les traits de l'Antinoüs, comme on découvre une statue grecque quand on l'a dépouillée de la terre qui la souillait, et par derrière cet Antinoüs deviner et surprendre un ange caché. Ces *enroulements* infinis de la beauté, ces échelles et ces hypostases de l'invisible et de l'idéal, ce symbolisme platonique, ces manifestations gracieuses de la vie, — attitudes, sourires,

charme des visages humains, — considérées comme les rêves et les pressentiments de la vie véritable qui est cachée en nous ainsi que le papillon dans la chrysalide, tout ce que chantent aujourd'hui les poètes anglais, c'est dans Shelley qu'ils l'ont appris. Depuis Tennyson et Browning jusqu'aux derniers venus, Alexandre Smith et Sidney Dobbell, ils dérivent tous de lui en partie. Comme lui, ils sont entièrement *subjectifs*, lyriques, personnels. Si leurs chants donnent souvent une forte impression de réalité, ne vous laissez pas abuser : cette réalité est celle des images dues à la force de la vision intérieure, ce n'est pas la réalité des faits extérieurs et de la vie familière.

Cette vie familière, si chère aux anciens poètes anglais, les poètes modernes ne nous en disent plus un mot. Ils ne nous entretiennent que d'une vie idéale. Ils sentent bien eux-mêmes ce qui leur manque pour être en rapport complet avec leur temps, et ils s'efforcent de mettre en scène des personnages contemporains. Deux tentatives ont été faites tout récemment pour élever notre vie moderne dans les régions de la poésie, toutes deux remarquables à divers titres, et de mérite inégal : le poème de *Maud*, de Tennyson, et l'*Aurora Leigh*, de mistress Browning. Vains efforts! le poème de Tennyson n'est qu'une autobiographie morale, dont les rares personnages passent comme des ombres à peine aperçues. Le personnage principal est un pauvre fou, malheureux par abandon et par solitude, qui

n'a jamais rien su du monde, et n'a jamais eu d'autres compagnons que les visions qui passent fugitives dans son cerveau malade et les ressentiments amers qui logent dans son cœur ulcéré. Autour de lui viennent se grouper une jeune fille indistincte comme un rêve, qui est un prétexte pour le poète d'agiter les rosiers et les myrtes jusqu'à ce que ses vers soient saturés de parfums, et un frère hautain qu'on aperçoit vaguement à la lueur rapide de deux épées qui se croisent. Çà et là il est fait mention de certains details de notre vie moderne : il y a bien une banqueroute; mais c'est le *souvenir* d'une banqueroute; il y a une fête, mais nous n'y assistons pas, et nous n'en voyons que les reflets; la guerre de Crimée nous renvoie le retentissement lointain de ses canonnades : sons et échos perdus dans l'air, voilà tout ce que le poète a mis dans son œuvre de la vie moderne. Je me trompe, le poème contient un passage sur notre époque, une invective véhémente contre la société contemporaine, qui a pour but de prouver que cette société est absolument dénuée de grandeur, et qu'elle n'a pas même les vertus boutiquières.

La tentative de mistress Browning est plus remarquable et a été plus heureuse; *Aurora Leigh* est bien sous plus d'un rapport un poème moderne. Mistress Browning ne partage en aucune façon les opinions que nous avons émises; elle se refuse à croire que notre vie soit aussi prosaïque qu'on le prétend. « La perspective, dit-elle en vers admi-

rables, nous fait défaut; oui, mais chaque âge apparaît aux âmes contemporaines absolument inhéroïque. Le nôtre, par exemple, le nôtre, les penseurs le flagellent (demandez à Carlyle), et les poètes abondent, qui dédaignent de le toucher du bout du doigt : un âge d'étain, — métal mélangé, argent plaqué; — un âge d'écume, lie d'un généreux passé; un rapetassage de vieux habits, un siècle de pure transition, ne signifiant rien du tout, ou signifiant seulement que le siècle qui suivra sera honteux de nous, s'il plaît à Dieu. Ce sont là de fausses pensées selon nous, et les fausses pensées enfantent de mauvais poèmes. Chaque siècle, par cette raison qu'il est contemplé de trop près, est mal vu par ceux qui vivent au milieu de lui. Supposons le mont Athos taillé, comme Xerxès l'avait projeté, en une colossale statue : les paysans qui auraient ramassé du bois mort dans son oreille auraient aussi peu soupçonné sa forme humaine qu'un troupeau de boucs rongeurs broutant auprès d'eux dans les mêmes broussailles. Il leur aurait fallu reculer de plusieurs milles avant que l'image gigantesque leur fût apparue avec son profil humain bien en relief, son nez et son menton bien accusés, sa bouche murmurant vers le ciel des chansons silencieuses, et nourrie sur le soir du sang des soleils expirants, son grand torse et sa main gigantesque laissant perpétuellement échapper, comme un don de royale largesse, une rivière aux flots d'argent sur les pâturages des campagnes environnantes. Il en est ainsi des temps

dans lesquels nous vivons, toujours trop grands pour être vus de près.... S'il y a place pour les poètes dans ce monde un peu encombré, je le crois, la seule œuvre qu'ils aient à faire est de représenter leur époque, — non celle de Charlemagne, — cette époque qui vit si vite, aux pulsations si précipitées, cette époque batailleuse, menteuse, fiévreuse, calculatrice, pleine d'aspirations, qui dépense plus de passion, plus de chaleur héroïque entre les glaces de ses salons que Roland avec ses chevaliers à Roncevaux. Détourner dédaigneusement les yeux de nos ameublements modernes, de nos habits noirs et de nos robes à volants pour soupirer après les toges antiques et le pittoresque, cela est fatal et de plus insensé. Le roi Arthur lui-même était un personnage fort ordinaire pour lady Geniévre. »

Nous sommes en partie de l'avis de mistress Browning. Oui, il est fort inutile de soupirer après le pittoresque et les toges antiques; si le poète n'a rien à nous dire de notre vie, le mieux pour lui est de garder le silence. Oui, cette tendance invincible des poètes à se tourner vers un passé éteint est la meilleure preuve de leur impuissance et de leur stérilité; mais ne serait-ce pas aussi une preuve de la difficulté qu'ils éprouvent à revêtir nos passions et nos mœurs d'un costume poétique? Est-ce que les conditions de notre époque ne les placeraient pas dans cette situation — de consentir à se taire ou de chercher la poésie là où elle a été autrefois? Mistress Browning ne le croit pas. La poésie existe toujours,

pense-t-elle, et, si nous ne savons pas la découvrir, c'est par myopie naturelle. Pour le prouver elle a fait un long poème où sont reproduits minutieusement nos petits soucis de chaque jour, le ton de nos conversations, notre style épistolaire, où elle a mêlé avec un art infini les couleurs de la vie vulgaire et celles de la vie idéale. Le résultat auquel elle est arrivée détruit-il cependant les opinions qu'elle combat? Voyons un peu. Mistress Browning, voulant présenter une image aussi ressemblante que possible de la vie moderne, a été naturellement amenée à unir deux formes littéraires opposées, le roman et le poème; mais elle ne les a pas si bien fondues ensemble, que nous ne puissions les voir distinctes l'une de l'autre et se contrariant mutuellement. Le roman qui ne se paye pas de pensées et d'images, ne sert là que de thème à la poésie, et disparaît pour ainsi dire sous ses broderies. C'est en vain que mistress Browning voudrait multiplier les incidents et les épisodes : l'instinct naturel lui dit que la poésie n'a pas besoin de tant de complications et de recherche de mise en scène, que la poésie vit de sentiments simples, qu'une aventure ou un personnage lui suffisent, et que, si elle voulait composer un roman, il était plus simple de l'écrire en prose.

Telle est la singulière impression que laisse *Aurora Leigh* : on y sent les difficultés de l'auteur aux prises avec la tâche qu'elle s'est imposée. Si la fable du poème est trop compliquée, il n'y aura plus place pour la poésie; si la poésie domine trop, adieu à la

prétention de présenter une image impersonnelle de la société actuelle! Heureusement la nature de l'auteur, essentiellement éloquente, lyrique, l'a emporté sur le but poursuivi. La fable du roman, quoique très entortillée, est cependant très maigre, et la poésie au contraire se répand à flots de toutes parts. Les incidents, les épisodes et les personnages ne sont guère qu'un prétexte, qu'une matière poétique, ou mieux qu'une sorte de force motrice qui donne aux émotions l'occasion d'éclater. La fable d'*Aurora Leigh* est moins que le *libretto* d'un opéra, moins que le *scenario* d'un ballet; le poème véritable, ce sont les effusions, les transports, les méditations de la subtile et profonde Aurora. Nulle part il n'y a dans ce poème cette union intime entre la narration et la poésie qui est le suprême triomphe des grands poètes impersonnels. La poésie ne sort pas directement de l'aventure et de l'incident racontés, elle sort indirectement des réflexions que l'aventure inspire au poète, d'un retour de l'auteur sur lui-même. Ainsi la tentative de mistress Browning pour marier ensemble le poème et le roman aboutit, malgré l'auteur, à l'annihilation du roman, c'est-à-dire de la partie impersonnelle de l'œuvre, et au triomphe du lyrisme, c'est-à-dire de la poésie personnelle. Maintenant les personnages de mistress Browning sont-ils poétiques? Oui, certainement; mais comment le sont-ils? Ils le sont lyriquement et non dramatiquement, par leur nature d'âme et la tournure de leurs pensées, non par leurs actions; ils le sont

à la condition de penser et de parler toujours, de ne jamais agir. La grandeur de leurs sentiments n'est pas en proportion avec les accidents qui traversent leur vie. Ce sont des aventures assez vulgaires après tout que celles que mistress Browning prête à des personnages aussi fièrement doués qu'Aurora et Romney Leigh ; ils méritaient mieux certes de la destinée, et avaient droit à des infortunes ou à des félicités plus grandes. Tant que nous considérons les personnages en eux-mêmes, dans leur nature subjective, ils nous paraissent des titans; ils vont bouleverser le monde et en changer les lois; oui, mais nous serons fort désenchantés lorsque nous verrons les moyens que la société leur offre pour la réalisation de leurs rêves. Pauvre Romney! Pauvre Aurora! Romney s'est proposé un but sublime, il veut travailler à la réconciliation des classes, et, lorsque l'heure de l'action sera venue, il lui faudra se contenter d'établir un simulacre de phalanstère. Aurora est possédée de la soif de l'idéal, elle marche d'un pied ferme vers les sommets inaccessibles; descendue de son Sinaï pour embrasser le monde, elle cherche un éditeur et fait imprimer ses rêves in-octavo. S'ils veulent rester poétiques, mieux vaut que ces personnages n'agissent pas, car les moyens d'action qu'ils ont à leur portée ne sont pas en rapport avec les mobiles qui les animent. Ainsi le poème de mistress Browning confirme les deux points que nous avons voulu mettre en lumière : — le spectacle de la société moderne n'offre pour ainsi dire aucune

ressource au poète; — la poésie de notre temps est et doit être forcément lyrique, individuelle, intime. Si, au lieu de dire que le monde était toujours poétique, mistress Browning avait dit que l'âme humaine était toujours poétique, son langage eût été plus vrai peut-être, et eût été mieux en rapport avec la donnée de son poème, qui nous présente l'emblème de désirs sublimes aux prises avec de misérables difficultés, et qui constate involontairement le désaccord profond, si sensible aujourd'hui, entre la vie intérieure et la vie active.

Le poème de mistress Browning contient quelques descriptions de la vie du monde heureux, et ces descriptions, toutes brillantes, tout étincelantes qu'elles soient de diamants, de reflets d'étoffes soyeuses,de girandoles et de lustres, nous laissent parfaitement froids. Il n'en est pas de même de la partie de son poème consacrée à décrire les misérables allées où grouille toute une population hâve et affamée. De toutes ses peintures de notre monde extérieur, ce sont les plus frappantes et les plus poétiques. C'est un fait remarquable que celui-là : lorsque les poètes modernes veulent suivre les conseils de mistress Browning et s'attacher à la peinture de notre époque, le tableau de la misère humaine envahit aussitôt l'attention, et enlève tout intérêt aux autres descriptions de notre état social. Involontairement l'artiste et le poète, lorsqu'ils descendent de leur idéal abstrait et qu'ils regardent notre société, arrêtent plus longtemps leurs yeux sur ce

repoussant spectacle que sur les palais des riches et les fêtes des heureux. Là seulement, ils trouvent la matière d'une sombre et sauvage poésie; là seulement la réalité s'accuse fortement et se présente avec des couleurs bien tranchées. La misère possède aussi un autre avantage poétique : elle peut être affreuse, elle n'est jamais vulgaire; elle peut faire ressentir une impression pénible, elle n'est jamais ennuyeuse. En dehors de ces raisons purement esthétiques, les artistes obéissent peut-être aussi à leur insu à ce dilettantisme d'un nouveau genre, qui nous pousse à porter nos regards vers les fanges d'en bas. Quelle que soit la raison du fait d'ailleurs, il existe, et à chaque œuvre nouvelle il ne manque jamais de se présenter implacablement. Le monde des heureux a, paraît-il, cessé d'être intéressant et poétique; mais Lazare l'est toujours. Dès qu'il se montre tous se rangent sur son passage, et toute autre préoccupation que celle de sa personne disparaît; les perles n'ont plus d'éclat, les fleurs n'ont plus de parfums. Singulier spectacle et propre à faire réfléchir que l'apparition perpétuelle de cette tête de mort à notre banquet épicurien, et ce spectacle, nous l'avons revu encore dans le poème de mistress Browning.

Ce poème ne porterait aucun nom d'auteur, qu'il révélerait le cœur et l'esprit d'une femme; il est en vérité une nouvelle preuve de l'heureuse impuissance où sont les femmes, même d'un rare génie, d'échapper à leur nature. L'esprit a beau être cul-

tivé, raffiné, subtil, l'instinct naïf l'emporte et s'impose à chaque instant au jugement. La vérité et la beauté suffisent à l'homme et, lorsqu'il a pris le parti de les poursuivre, il s'attache obstinément à elles, sourd à toutes les voix qui ne sont pas les leurs. L'homme d'une ferme volonté peut se passer du monde extérieur. C'est là ce qui le rend capable de toutes les mornes victoires de l'intelligence, ce qui le fait métaphysicien, savant, dominateur politique. Il peut vivre solitaire et remplacer l'amour par l'orgueil. Il n'en est pas de même des femmes : la destinée, qui leur a donné pour armes principales la tendresse et la séduction, leur a nécessairement refusé les bénéfices de la solitude et de l'orgueil. Elles semblent ne pouvoir contempler la vérité et la beauté en elles-mêmes et sans le secours d'un intermédiaire. La nature leur ordonne de jeter sur la route à tout ce qui les réclame leur pitié et leur pardon; elle leur ordonne de rester fidèles à la vie, à la vie partagée avec des êtres vivants, à la vie sentie dans son intégrité et non divisée arbitrairement en vie morale et en vie physique, comme le fait le sexe pédantesque et fort. De là tous ces phénomènes moraux qui portent témoignage d'une âme qui ne peut s'abstraire des êtres environnants : cette prédominance de l'instinct qui entraîne vers un objet défini sur la réflexion qui permet de le dédaigner ou de le rapporter à un tout général; cette abondance de détails, signe d'une nature facilement séduite et captivée; ces flots d'impressions, indice

certain que la volonté ne domine pas le cœur; cette mobilité d'esprit et cette inquiète ardeur que l'on peut observer dans tous les écrits remarquables des femmes. Ajoutez-y la curiosité, qui a toujours pour raison d'être véritable l'envie, le désir de vivre. Toutes ces qualités brillent de leur éclat le plus vif dans le poème de mistress Browning, et la conception première en est à chaque instant dérangée. En vain elle s'efforce d'être calme, de marcher droit au but marqué d'avance : son ardeur, noblement contenue, s'échappe comme un parfum subtil, inutilement renfermé dans un vase de cristal, s'exhale malgré la volonté de son jaloux possesseur. Sa curiosité la porte vers tout objet qui passe et lui inspire le désir de savoir son secret; tout lui est occasion de se répandre et d'exprimer son amour, sa haine ou son mépris. Les détails surabondent, et l'on marche avec l'auteur au but fixé, non en droite ligne, sur une route noblement sévère, majestueusement bordée de paysages classiques et partagée en étapes régulières, mais en zigzags, à travers un méandre aimable et compliqué, en écoutant les longues confidences et en partageant les émotions multipliées d'un cœur inépuisable. On a beaucoup discuté de notre temps sur la différence des sexes, sur le rôle véritable de la femme dans le monde; mais en vérité si quelque chose pouvait trancher cette difficile question, ce seraient assurément les livres écrits par les femmes. Ils répondent tous et presque tous sur le même ton : « Le but des femmes, quoi

qu'elles fassent, quelque hauts que soient leurs désirs et leurs ambitions, ce n'est pas la vérité abstraite, ni l'idéal abstrait : c'est la vie. »

Or il se rencontre justement que cette conclusion semble aussi celle de mistress Browning. Son poème a pour but de montrer le triomphe de l'amour sur l'orgueil et la supériorité de la vie sur l'art. Aurora Leigh a cru devoir consacrer toute son existence à l'art ; il lui paraissait indigne de donner à un autre fiancé qu'à ce fiancé immortel les émotions de son jeune cœur. C'est à lui seul que s'adresseront ses sentiments, ses pensées et ses prières, et toutes les belles images, dépouilles opimes que sa fantaisie triomphante conquerra sur la nature, elle les tressera en guirlandes et les suspendra, comme des offrandes votives, aux murailles du sanctuaire qu'elle élèvera à ce dieu vainqueur. Moins curieuse que Psyché, elle se résignera à ne jamais contempler les traits de l'invisible amant ; jamais ne tombera la fatale tache d'huile qui pourrait la séparer de lui. Aurora est pleine de confiance, et ne soupçonne pas qu'elle pourra un jour n'adresser à ce dieu préféré que des chants pleins de regrets et de larmes amères. Quand elle refuse la main de son cousin Romney Leigh, en lui annonçant sa résolution de se consacrer tout entière au but pour lequel elle se sent créée, elle ne se doute guère qu'elle va précisément contre ce but, qu'elle aura besoin d'un miroir sensible pour refléter l'idéal vers lequel elle aspire, et qu'elle brise en ce moment ce miroir

dans ses mains. L'expérience se chargera de punir cette pensée d'orgueil, de lui enseigner que l'effort artificiel et solitaire est impuissant, qu'il nous faut un auxiliaire sensible, et que l'éternel idéal ne se laisse jamais saisir que dans les personnes de ceux que nous aimons. Le moment viendra où vous vous repentirez de cet excès d'indépendance, Aurora, et ce sera le jour où, après des années, vous vous apercevrez que vous n'avez fait que converser avec votre cœur en croyant converser avec l'idéal, le jour où vous direz, comme le poète : *Non son che io era*, où vous ne reconnaîtrez plus votre image qu'à la majesté du front et à l'éclat du regard, ce charme qui s'éteint le dernier de tous, afin d'illuminer, comme une lampe funèbre, le sépulcre vivant où gît la beauté éteinte! Ce jour-là, vous vous écrierez dans la solitude de votre cœur :

« O mon Dieu! mon Dieu! ô suprême artiste, qui, en retour de toutes ces merveilleuses beautés de ton œuvre, ne nous demandes comme récompense qu'un mot... ce seul nom : « Mon père! » Oh! toi seul tu sais combien elle est terrible à de pauvres femmes, la solitude près d'un foyer silencieux pendant les nuits d'hiver, combien il est amer pour elles d'entendre l'écho lointain, trop lointain, des voix humaines se répandant en éloges sur nos œuvres, louant notre vif sentiment de l'amour et l'abondante passion de notre cœur féminin, de notre cœur, qui ne pourrait pas battre dans nos vers comme il le fait s'il n'était pas aussi présent sur

nos lèvres veuves de baisers, et présent dans nos yeux mouillés de pleurs inessuyés, parce qu'il n'y a auprès de nous personne pour demander pourquoi ils sont humides... Rester assise seule, et penser pour unique consolation que ce même soir des amants fiancés, se penchant l'un vers l'autre, écoutant doucement à demi distraits, à demi attentifs, les battements de leurs cœurs et le bruit de leurs haleines, liront avec bonheur quelqu'une de vos pages, et s'arrêteront avec un frémissement, comme si leurs joues s'étaient touchées, lorsque telle ou telle stance, répondant à l'état de leur âme, leur semblera rendre leur amoureuse préoccupation, et leur fera dire : « C'est là ce que « je sens pour toi... — Et moi pour toi... — « Comme ce poète connaît bien ce qu'est l'amour « éternel ! »

L'accent délicieusement féminin de ce passage vibre dans la plus grande partie des pages du poème ; mais ce n'est pas seulement par la passion et la force du sentiment que le sexe de l'auteur se révèle : on le découvre à mille tours ingénieux, à l'exquise finesse de certains détails, à la délicatesse des aperçus, à ces tendresses de langage avec lesquelles l'auteur parle de ses pensées, à ces caresses, à ces sourires avec lesquels elle accueille ses propres sentiments, à tous ces gracieux riens si pleins de sens, comme le dit l'auteur lui-même, avec lesquels les mères consolent ou charment leurs enfants. Le passage où l'auteur parle de l'influence

heureuse des mères sur le caractère des enfants exprime bien cette poésie insaisissable du tact et de la grâce qui n'appartient qu'aux femmes. La mère d'Aurora était une Italienne qui mourut jeune, et dont les caresses manquèrent à sa fille. Aurora en convenait elle-même : « Si elle avait vécu, disait-elle, ses baisers auraient apaisé de bonne heure les inquiétudes de mon cœur..... Mon cœur sentait profondément l'absence d'une mère, et j'allais dans le monde comme un agneau bêlant, oublié à la nuit, lorsque les portes de la bergerie se sont refermées sur le troupeau, aussi inquiète qu'un oiseau dont le nid a été abandonné, et qui grelotte à cause de quelque chose qu'il ignore, mais qui lui manque. Moi, Aurora Leigh, j'étais née pour rendre mon père plus triste et pour m'attrister moi-même. Les femmes seules connaissent la manière d'élever des enfants, elles ont une manière simple, tendre, heureuse d'attacher une ceinture, d'arranger de petits souliers, d'enchaîner ensemble de jolis petits mots qui n'offrent aucun sens, et de placer un sens profond dans des mots complètement vides. Toutes ces choses, quoique des bagatelles, sont les hochets de corail avec lesquels l'enfant s'exerce à la vie. Les enfants apprennent ainsi par de jolis petits jeux la sainte passion de l'amour sans devenir prématurément mornes et solennels, et, s'habituant à voir comme dans un buisson de roses cette flamme divine de l'amour brûler sans détruire une seule fleur, ils deviennent familiers avec l'amour, et n'ont de lui

aucune crainte. Tel est le bien que font les mères. Les pères aiment aussi bien ; le mien m'aimait autant, je le sais; mais ils aiment avec plus de pesanteur d'esprit, avec des âmes qui ont plus de conscience de leur responsabilité, et ainsi, aimant moins follement, ils aiment aussi moins sagement. »

La jeunesse d'Aurora, prématurément assombrie par l'absence de ces petits soins qu'elle décrit si délicatement, fut bientôt désolée encore par la mort de son père, austère Anglais dont l'amour, dit sa fille, avait transformé la nature commune sans compléter entièrement la métamorphose commencée, et qui, avant de mourir cependant, apprit à la jeune Aurora « ce qu'il connaissait le mieux, aimer et souffrir ». Il fallut quitter la radieuse Italie avec ses bleues collines et ses belles églises pour une nouvelle patrie, l'Angleterre. Tristes apparurent à la vue de l'enfant les falaises glacées. « Pourrait-elle jamais trouver un foyer parmi ces vilaines petites maisons rouges qu'on apercevait dans le brouillard? Les cieux eux-mêmes semblaient bas et *positifs*, comme si l'on avait pu les toucher avec la main, et on avait presque envie de le faire, tellement ils ressemblaient peu au cristal céleste du palais de Dieu. » L'enfant arrive à la résidence de la famille paternelle, et la sœur de son père lui souhaite la bienvenue. Triste compagnie pour un enfant que celle de cette tante, véritable vieille fille anglaise : front étroit qu'on aurait dit rétréci volontairement pour réprimer les caprices de pensées

accidentelles et malséantes; nez sec et fin; bouche douce, amère aux extrémités, et parlant d'amour resté sans récompense; yeux sans couleur qui autrefois avaient pu sourire, mais qui jamais, jamais ne s'étaient oubliés dans ce sourire; joues conservant encore une rose des étés expirés! Toute sa vie s'était usée ennuyeusement dans d'ennuyeuses occupations et d'inutiles vertus, et semblable à un oiseau en cage, né en cage, et qui s'imaginerait que sauter de perchoir en perchoir est pour tous les autres oiseaux le dernier terme du bonheur, elle ne soupçonnait pas que l'existence pût être taillée sur un autre modèle que celui de la bienséance sociale. C'est sous cette tutelle qu'est tombée la vive et passionnée Aurora; sa vie s'attriste encore de cette compagnie morose, de l'éducation modèle qu'il lui faut subir, de la tisane morale que lui présentent incessamment dans un vase anglican les doigts glacés de sa tante. Une personne toute de convention, cette excellente dame; son affection est conventionnelle, elle aime jusqu'à tel degré, et pas au delà; sa haine est conventionnelle, elle hait jusqu'à tel degré, et alors elle s'arrête, de crainte de manquer à son devoir envers le prochain et d'outrepasser ce que, sans interprétation casuistique, lui permettent son *prayer book* et ses livres de morale religieuse. Aurora subit sans trop de dangers cette éducation et cette compagnie pire pour un jeune esprit qu'une solitude absolue; son âme élastique et ardente la préserve et lui permet de résister à cette pression.

« Je résistais, dit-elle, grâce à mes relations avec l'invisible ; je tirais de la nature ma nourriture élémentaire et la chaleur nécessaire, semblable à la terre enveloppée dans la froide nuit qui sent encore les feux du soleil, ou à l'enfant qui dans les ténèbres trouve avec certitude le sein où il s'allaite. »

Heureusement cette solitude est animée de temps à autre par un jeune cousin d'Aurora, Romney Leigh, dont l'affection et la tendresse grandissent d'année en année. Aurora et Romney sont parents non seulement par les liens du sang, mais par les liens de l'âme ; tous deux ont l'esprit élevé et ardent, et tous deux se sont tracé un but digne d'être poursuivi. Cependant la différence du but à atteindre met entre eux une distance qui sera difficilement franchie. « Nous étions trop rapprochés, nous voyions trop intimement les différences qui nous séparaient. Romney Leigh portait toujours ses yeux en bas pour y chercher les vers de terre ; moi je regardais en haut pour découvrir les dieux. Sa nature à lui était celle d'un dieu cependant ; les dieux regardent toujours en bas, peu curieux d'eux-mêmes. Et certainement il est bien que je me rappelle aujourd'hui que dans ces jours lointains moi aussi j'étais un ver de terre, et qu'il daigna jeter les yeux sur moi. » Aurora est éprise d'un idéal abstrait ; le spectacle des navrantes rélités de ce monde remplit d'angoisses l'âme de Romney. Un audacieux et chaste *évohé* est près de s'échapper à chaque instant des lèvres éloquentes d'Aurora ; Romney n'entend que pleurs et grince-

ments de dents. Il ne veut pas écouter d'autres voix que celles qui lui parlent des douleurs de ses semblables, il ne veut pas que son cœur palpite sous d'autres sentiments que ceux de la pitié et de la charité. Sa poésie à lui ne sera pas dans les livres, elle sera toute dans la vie et dans l'action, dans les protestations d'un cœur mâle contre les tyrannies sociales, dans les paroles de consolations adressées aux misérables. Quoiqu'il ait les yeux tournés constamment du côté des vers de terre, comme dit Aurora, Romney n'est pas le moins idéaliste des deux; il rêve même bien mieux qu'Aurora en un sens la gloire de l'artiste, s'il est vrai que cette gloire consiste à mettre en harmonie ce qui est discordant. Frappé de l'anarchie de notre état social moderne, Romney nourrit l'ambition de travailler à y ramener l'ordre et l'union, et il exprime ses impressions en termes plus poétiques dans leur amertume que tous les poèmes qu'a rêvés Aurora.

« Oh! choisissez une plus noble tâche que celle-là, vous belle Aurora, aux yeux humides, au sein palpitant, aux lèvres frémissantes! Nous sommes jeunes, Aurora, vous et moi. Le monde... Regardez autour de nous,..... ce monde dans lequel nous venons d'être jetés est horriblement gros des péchés de toutes les générations disparues. La pioche de la civilisation grince horriblement sur les os des squelettes et ne peut retourner une motte de terre qui ne soit pas fétide. Tout succès entraîne un insuccès partiel; tout progrès implique la perte de quelque chose

que nous laissons derrière nous; tout triomphe, quelque chose d'écrasé sous les roues des chariots; tout gouvernement, quelque mal. Les riches créent les pauvres, lesquels maudissent les riches, et les uns et les autres, riches et pauvres, supérieurs et inférieurs, agonisent ensemble dans le spasme social amené par la crise des âges. Voilà un siècle qui tire sa mission de lui-même! Nous avons franchi les bornes du temps, il n'y a plus rien à contempler, rien, si ce n'est le riche et Lazare, tous deux dans les tourments et séparés par un gouffre intermédiaire, où il n'y a point de sein d'Abraham sur lequel on puisse se reposer. Qui donc, étant homme et humain, pourrait contempler d'un œil sec et calme de telles choses et ne jamais tourmenter son âme pour inventer quelque grand remède? Un remède à ces maux, n'y en a-t il donc point ni sur la terre, ni dans le ciel? »

Romney est un idéaliste politique, et, comme tous les idéalistes de notre époque, un utopiste et un réformateur social. C'est un fait à remarquer que cette tendance invincible qui entraîne tant d'esprits noblement doués vers la contemplation des misères sociales. Le champ de l'idéal s'est bien rétréci : autrefois l'idéal dominait dédaigneusement le monde et en façonnait à son gré les réalités; aujourd'hui les âmes les plus désireuses et les plus éprises du bien ne soupçonnent l'existence possible d'un idéal que par la contemplation des discordantes réalités. Romney est dans le poème de mistress Browning le type de

l'Anglais des derniers temps, ce type que nous avons vu se produire sous des formes si excentriques, — aristocrate radical, anglican chartiste, chrétien socialiste, — qui sous toutes ces formes essaye de répondre le mieux possible aux nouvelles aspirations et aux nouveaux besoins, si puissants et si invincibles qu'ils forcent les plus rebelles à les reconnaître, et qu'ils poussent les lèvres des plus obstinés Anglais à prononcer des paroles telles que celles-ci, qu'on peut lire dans la correspondance récemment publiée de sir Charles Napier : « Le chartisme est battu, mais non vaincu, Dieu nous préserve qu'il le soit jamais! »

Romney sollicite la main d'Aurora, mais en vain. Les sentiers qu'ils parcourent pourront bien se rejoindre un jour, mais sont maintenant trop éloignés l'un de l'autre. A vrai dire, Romney Leigh, s'il s'exprime sincèrement et en véritable Anglais, s'y prend bien maladroitement en revanche pour conquérir le cœur d'Aurora. Soyez mon soutien dans la lutte que je vais entreprendre, lui dit-il. Aidez-moi dans mon œuvre. L'orgueil d'Aurora est blessé; ainsi elle ne sera jamais pour Romney qu'un moyen, jamais elle ne sera le but même de ses désirs. Ce que vous aimez, Romney, répond-elle, ce n'est pas une femme, c'est une cause. Ce que vous voulez, ce n'est pas une épouse, c'est un auxiliaire pour une fin qui ne regarde que vous. Votre cause est noble, votre fin est excellente; mais je me sens indigne et de l'une et de l'autre, et je comprends l'amour autrement.

« Vous avez une femme que vous aimez déjà, avec laquelle vous êtes déjà marié, votre théorie sociale. Soyez bénis tous deux. Pour moi, je ne suis pas assez résignée pour être la femme de chambre d'une épouse légitime. Ai-je l'air d'une Agar, dites-moi? » A ces paroles ironiques Romney répond non moins ironiquement qu'il est désolé de lui avoir parlé d'amour sur ce ton, et qu'au lieu de lui dire noblement : « Venez, créature humaine, aimez-moi, et partagez ma tâche, » il aurait mieux fait de tourner un compliment où il aurait introduit les Muses et les Grâces. A tout prendre, ils ont l'un et l'autre une disposition d'âme qui exclut le véritable amour, ils ne se demandent pas de se sacrifier l'un à l'autre, ils veulent rester libres, et se sacrifier l'un et l'autre à un but abstrait; en un mot, ils ont l'égoïsme propre aux idéalistes. Ils se séparent donc tous deux blessés et un peu étonnés peut-être de voir qu'aucun des deux ne consent à s'immoler et à prendre l'autre comme sa suprême fin.

Les années se sont écoulées, la vieille tante est morte, et, libres tous les deux, Aurora et Romney marchent chacun dans sa voie. La célébrité qu'elle poursuit, Aurora l'a obtenue à demi, mais au prix de quelles douleurs solitaires, de quel travail incessant mal récompensé par de stériles succès et par les louanges de lèvres indifférentes! Romney, non moins solitaire qu'Aurora, quoique plongé dans les tempêtes de la vie active, est devenu membre des Communes, orateur en renom, fondateur de phalan-

stères et d'établissements philanthropiques. C'est là tout ce qu'Aurora sait de lui depuis l'heure où ils se sont séparés; mais un jour elle reçoit une visite qui lui en apprend davantage. Elle voit entrer chez elle une belle dame anglaise, type accompli de perfection artificielle, une de ces dames « si douces parce qu'elles sont si véritablement orgueilleuses, si maîtresses d'elles-mêmes, et cependant si gracieuses et si conciliantes, qu'il faut un certain effort pour dire la vérité en leur présence. » — « Elle prononça son nom tout à fait simplement comme s'il signifiait peu de chose, mais quelque chose cependant : — lady Waldemar. » La longue conversation entre les deux femmes est belle et pleine de finesse. Hardiment, et avec une sorte d'ardeur cynique, lady Waldemar confie à Aurora son amour pour Romney Leigh : « J'ai fait ce que j'ai pu pour me guérir, dit-elle ; je suis allée deux fois à Paris, j'ai joué quelque peu, j'ai essayé d'apprendre l'allemand, tout cela en vain. Je m'exprime grossièrement, n'est-ce pas? Ah! oui, la grossièreté de la nature, la grossièreté de l'amour, voilà qui mate notre orgueil. Nous, belles dames, si parfaitement drapées dans des flots de velours, nous ne sommes pas pour cela des figures de cire. Nous avons intérieurement un cœur chaud, vif, imprudent audacieux, aussi prompt à n'importe quel acte insensé que le cœur de quelqu'une de ces couturières en détresse pour lesquelles travaille et soupire Romney. Nous gagnons l'amour ainsi que les autres fièvres comme le commun des mortels.

L'amour ne se laisse pas piper par notre esprit, ni dépasser par la vitesse de nos équipages ; le mien a persisté en dépit de tous mes efforts. » Lady Waldemar humilie son orgueil devant celui d'Aurora, et implore presque sa protection et ses bons offices. Quelque grande que soit la fierté, on est si petit quand on aime, et, pour peu que la nature soit basse, on est capable de tant de lâchetés ! Or l'âme de lady Waldemar n'est pas à la hauteur de son rang. Pour posséder Romney, non seulement elle fera semblant de s'associer à ses travaux et de se plonger dans les labyrinthes de la statistique, mais elle aura recours aux stratagèmes les plus noirs et aux artifices les plus condamnables. « J'aime et je mens, » répond-elle hardiment à Aurora, qui lui rappelle que le mensonge est incompatible avec l'amour. Ce Romney, tant aimé et poursuivi avec tant d'acharnement, va cependant lui échapper. Il se mariera, et son mariage sera le scandale de tout le *West-End*. Fidèle à ses principes, pensant qu'ils doivent être non seulement crus par l'intelligence, mais autant que possible *vécus* d'une manière sensible, il épousera une pauvre fille du peuple qu'il a secourue jadis dans sa détresse et qu'il a aimée pour sa douceur et sa docilité. On ne peut mieux prêcher d'exemple la fraternité démocratique et la réconciliation des classes.

Le jour même où elle a reçu la visite de lady Waldemar, Aurora Leigh sort pour un voyage d'exploration à la recherche de Marian Erle, la plé-

béienne fiancée de l'aristocratique radical Romney. Cela peut bien s'appeler pour elle un voyage d'exploration; elle passe à travers un monde qu'elle a jadis refusé de connaître, le monde des vers de terre pour lequel Romney dédaignait les idéalités brillantes, objets de ses aspirations. Nous ne retrouverons point là, ô poète, les pittoresques collines et les ruisseaux des Muses. Le voile baissé sur les yeux, Aurora passe dans les allées infectes. Un enfant chétif, éclairé par un rayon de soleil égaré dans cet antre, jette un petit ricanement à son approche. Du haut d'une fenêtre, une femme aux pommettes rougies, au costume débraillé, à la bouche insolente et lascive, mêle aux atroces invectives qu'elle adresse à une personne invisible des insultes contre Aurora : « Eh bien! où allons-nous, madame, avec ces damnés petits pieds? Ah! ah! vous cachez votre visage comme si c'était votre bourse; puisse notre choléra vous saisir et rendre votre visage aussi bleu qu'il est blanc! — Le Christ ait pitié de vous, dit Aurora, vous devez avoir été bien misérable pour être aussi cruelle. » Elle vide sa bourse sur le pavé, et aussitôt de toutes les cavernes voisines sort une population grouillante et tumultueuse, pareille aux sales bouillonnements de quelque infâme sortilège cuisant dans une marmite de sorcière. Aurora passe rapidement et monte un escalier délabré et obscur. Devant elle enfin se présente la fiancée de Leigh, fleur poussée sur un fumier, et dès les premiers regards Aurora se sent prise de sympathie.

« De si douces fleurs, pensa Aurora, peuvent-elles sortir d'aussi grossières racines! Ce peuple d'en bas peut-il pécher ainsi, blasphémer ainsi qu'il le fait, sentir si mauvais,... pouah! et cependant avoir de telles filles? »

Marian, à vrai dire, n'était pas précisément belle, mais tout en elle séduisait par un charme enfantin et une radieuse innocence, regard, sourire, douceur des traits, tout jusqu'aux fossettes des joues. Rendant à Aurora la sympathie qu'elle lui avait inspirée, Marian raconte son histoire, une histoire horriblement vulgaire, vieille comme la souffrance, et toujours émouvante. Elle était née d'un père brutal et d'une mère souvent battue. Lorsque l'enfant eut grandi, un jour sa mère, qui avait été battue plus que de coutume, ayant l'âme remplie d'amertume malfaisante, la prit par la main et sortit avec elle. Lorsqu'elles furent arrivées au terme de leur course, l'enfant releva la tête et vit un homme qui la contemplait avec des yeux de bête de proie : « Enfant, enfant, le *squire* vous parle, répondez-lui, le *squire* est bien bon! Soyez aimable avec lui. » A ces mots, l'innocence opéra en elle comme une révélation obscure, la peur la saisit, et, s'échappant des mains de sa mère, elle courut tant qu'elle put et jusqu'à ce qu'elle tombât dans un fossé du chemin. Un paysan la recueillit dans son chariot, tout en proie à la fièvre et au délire, et la conduisit à l'hôpital de la ville voisine. Sa maladie fut relativement un temps de bonheur. Lorsqu'elle fut entrée en convalescence,

elle entendit la même personne qui l'avait soignée dire froidement : « Vous partirez la semaine prochaine. » Partir, et pour aller où? C'est au moment où elle se posait cette terrible question que Romney fit son apparition dans la salle des malades. Il parcourut les rangs, adressant à tous de sa voix douce des paroles de consolation; mais après s'être approché de Marian et avoir entendu son histoire sa voix devint plus douce encore. « Pauvre enfant, ayez confiance en Dieu, dit-il; il est meilleur pour nous que ne le sont bien des mères. » Il emmena la jeune fille avec lui et prit soin d'elle. Un an s'était passé depuis cette époque, la voix de Romney résonnait claire comme au premier jour dans le cœur de Marian, et l'affection de Romney, aidée de ses théories démocratiques, s'était transformée en un véritable amour. Il faut lire dans mistress Browning cette description de la vie d'hôpital; cela est fin, doucement coloré, éclairé d'un rayon, comme les pauvres intérieurs qu'aime parfois à peindre Rembrandt. On voit les reflets incertains de la lumière sur les draps et les rideaux blancs, on entend les pas furtifs et les chuchotements des gardes-malades; toutes les douces impressions de la maladie et de la convalescence ont été saisies et rendues avec la délicatesse d'un esprit véritablement poétique qui sait tirer de toute chose, même de la plus vulgaire, la grâce qui lui appartient.

Donc le mariage va se célébrer. Laissons l'auteur raconter l'étrange scène. Nous avons dit que si mis-

tress Browning a reproduit quelques-uns des traits de notre société extérieure, c'est surtout dans la peinture de ces horreurs sociales.

« La moitié de Saint-Giles en vêtements de frise avait été conviée à se rencontrer avec Saint-James en étoffes dorées, et après l'union à l'autel à venir à Hampstead-Heath manger un festin de noces. Il va sans dire que les pauvres gens vinrent sans se faire prier; boiteux, aveugles, infirmes d'une pire espèce encore, malades, pauvres diables au cœur brisé, misérables d'une espèce pire encore, toutes les humeurs peccantes de la blessure sociale, accumulées ensemble, coulèrent sur Pimlico, étonnant de leurs miasmes l'air inhabitué à une telle infection. Vous auriez dit une génération finie, morte de la peste, secouée de ses tombeaux et jetée sous le soleil, portant encore les traces des fatigues de la mort. Quel tableau! les jours de fête des misérables sont un spectacle plus triste que les obsèques des rois.

« Ils se traînèrent, obstruant les rues, et inondèrent l'église à flots épais et lents, comme du sang qui coule. En voyant ce spectacle, les nobles dames se dressèrent dans leurs bancs, plusieurs pâles de crainte, d'autres rouges de haine, celles-ci simplement curieuses, celles-là parfaitement impertinentes, tandis que quelques-unes demandaient avec un mépris étonné : « Qu'allons-nous voir, qu'allons-nous voir encore? » Les unes étouffaient sous le bord brodé de leurs mouchoirs parfumés le sourire, mal placé dans un saint lieu, qui fleurissait sur leurs

délicates lèvres de rose; les autres se passaient des sels avec des confidences d'yeux et un haussement simultané d'épaules, accompagné d'un frémissement simultané de soie moirée, tandis que tout le long des ailes de l'église la masse noire et vivante rampait lentement de la rue vers l'autel, comme des serpents aux reins brisés rampent et sifflent hors de leur trou, avec des enroulements pleins de frissons, et se rejetant de droite à gauche et de gauche à droite par intervalles, et sous l'action de la souffrance. Quel horrible faisceau de têtes se dressait de tous côtés devant vous au-dessus de cette masse pressée! Vous ne voyez pas habituellement des physionomies comme celles-là en plein jour : elles se cachent dans les caves pour ne pas vous rendre fou, comme l'est devenu Romney Leigh; des physionomies! appellerons-nous des physionomies celles de ces hommes, de ces femmes, et aussi de ces enfants? des enfants à la mamelle suspendus comme un haillon oublié sur le sein de leurs mères, pauvres petites bouches où le lait maternel est essuyé par les coups de leurs mères avant qu'elles apprennent à blasphémer? Des figures! appelons-les plutôt des vices se transformant en désespoirs à force de s'ulcérer, et des chagrins qui se pétrifient en vices. Pas une marque du doigt de Dieu qui soit restée imprimée intacte sur leurs personnes; tout ruiné, perdu, l'aspect physique déguenillé comme le vêtement, la volonté dissolue comme les actes, les passions relâchées et pataugeant dans la boue, dans l'attitude convenable

pour donner un croc-en-jambe au premier pas libre et franc... »

A ce déploiement d'horreurs succède une scène singulière. La fiancée n'arrive pas, et la double société élégante et sordide, qui s'est réunie dans l'église commence à s'impatienter, lorsque tout à coup Romney, pâle et tremblant d'émotion, une lettre à la main, annonce le bizarre événement. La fiancée a disparu, elle s'est enfuie. A cette nouvelle, grande rumeur dans la foule déguenillée qui croit déjà à une fourberie de Romney; éclats de rage qu'on a peine à apaiser. La lettre de Marian, toute pleine de tendresse et d'affection, n'explique pas sa fuite; nulle part elle ne confesse qu'elle est indigne de lui; elle se justifie par des raisons secondaires, par la crainte d'empoisonner sa vie, par la honte qu'elle aurait de profiter d'un moment d'affectueux enthousiasme qui pourrait être suivi de regret. Il y a un mystère certainement dans cette lettre, un secret qu'elle ne dit pas. Pour le moment, une chose est bien claire : la fuite de Marian Erle laisse le champ libre à lady Waldemar.

Et lady Waldemar met le temps à profit. Aurora la revoit quelque temps après dans une soirée où l'auteur nous déroule une conversation moderne avec ses élégances et ses négligences, et nous fait passer en revue quelques-uns des types, non, disons mieux, des nuances de la société anglaise contemporaine : sir Blaise Delorme, un vieux tory entêté et bien résolu à n'écouter aucune des nouvelles

opinions subversives du jour; un jeune Allemand tout fraîchement sorti des universités hégéliennes, plein de théories sur le progrès de l'espèce humaine, et, au grand scandale de sir Blaise, plein de mépris pour la gérontocratie; lord Howe, un radical né aristocrate, d'un cœur sympathique, d'un esprit un peu confus, incertain dans ses opinions, mais constant dans ses vœux, tous favorables au bonheur de son espèce. Lady Waldemar, heureuse et fière, s'approche d'Aurora et se fait un malin plaisir de lui parler de Romney. Elle se sait mésestimée d'Aurora, mais elle a su pénétrer son secret; sous l'orgueilleuse froideur et l'impassibilité glaciale de la jeune femme, elle a découvert l'amour. Elle exécute donc sur sa rivale une de ces vengeances féminines d'autant plus cruelles qu'elles sont plus délicatement acérées. Romney va tout à fait bien; le phalanstère prospère, et aux jeunes filles de l'établissement on a donné à lire le dernier livre d'Aurora; Romney est remis de la crise que lui causa la fuite de cette malheureuse... Aurora a été peut-être fâchée de l'événement; elle s'intéressait à la jeune fille, les poètes ont un goût bien naturel pour les aventures romanesques. Aurora a-t-elle entendu parler d'elle? Et la malicieuse vengeance va son train. « La charmante femme! écrit Aurora à son retour, me rappeler et noter sa conversation m'affecte singulièrement; avec quelle adresse elle a parlé de manière à me faire de la peine! Dépit de la femme! Vous portez une armure d'acier;

une femme s'approche, sort un étui de son sein, en tire l'aiguille la plus fine comme si c'était une rose, et vous pique soigneusement entre les ongles, au-dessous des cils, dans les narines. Une bête féroce ainsi torturée rugirait; mais un homme, une créature humaine ne peut pas, ne doit pas trahir la moindre émotion; non, il ne le peut sans honte. »

Oui, lady Waldemar a découvert le secret d'Aurora; sans se l'être avoué à elle-même, Aurora aime Romney. La nature chevaleresque de ce héros d'un poème vivant a fini par se révéler à elle dans toute sa beauté. Peut-être l'infortune qui a brisé le cœur de Romney entre-t-elle aussi pour beaucoup dans ce ravivement d'une vieille affection? Il est malheureux, il a besoin d'un cœur sur lequel appuyer le sien. Serait-il possible que, par dépit ou lassitude, il allât chercher le cœur de lady Waldemar, qui ne sera bientôt qu'un amas de cendres tièdes, débris d'un feu sensuel! Mais Aurora Leigh à son tour sera vengée de cette indigne rivale. A Paris, qu'elle traverse avant d'aller en Italie consoler ses ennuis présents et se reposer des fatigues de la vie, elle apprend l'horrible secret. Un jour qu'elle traversait d'un pas fiévreux les rues de la grande ville, l'esprit obsédé par les fantômes de Romney, de Marian Erle, de lady Waldemar, tout à coup un de ces fantômes perçus seulement par l'œil intérieur se transforme en réalité. Marian Erle est à Paris. Pendant plusieurs semaines, Aurora poursuit sans l'atteindre, au milieu de ce labyrinthe humain, la fuyante

apparition. Enfin la rencontre désirée a lieu et Aurora retrouve Marian, non plus seule, mais en compagnie d'un bel enfant. Marian lui raconte sa lamentable histoire. Lady Waldemar est venue la trouver; elle a fait appel aux meilleurs sentiments de son cœur, elle lui a démontré que, si elle aimait véritablement Romney Leigh, elle devait le fuir, que ce mariage, qu'il accomplissait plutôt encore par orgueil que par amour, empoisonnerait le reste de sa vie; puis elle lui a offert un libre passage pour les colonies, si elle donnait à Romney cette marque de dévouement. Seule, sans conseils, en proie à toutes les perplexités du cœur, Marian a consenti à partir sous la protection d'une femme de chambre confidente de lady Waldemar. Les chemins de fer et le bateau à vapeur sont rapides. Quelques heures après, Marian était en France, abattue, malade, la tête perdue; elle a été livrée par l'indigne confidente de lady Waldemar, et ce bel enfant tant aimé est le fruit de cette honte innocente et de cette infâme trahison.

Avant de partir pour l'Italie, où elle a emmené avec elle Marian et son enfant, Aurora Leigh écrit à un ami de Romney. Si le mariage est accompli, qu'on cache soigneusement à Romney le crime de sa femme; sinon, que la révélation soit faite et le châtiment infligé à qui l'a mérité. Puis elle écrit à lady Waldemar une lettre pleine d'une fierté terrible, et étincelante comme un glaive de combat.

« Pesez bien mes paroles. Si, heureusement pour

vous, vous êtes la femme de Romney Leigh, si vous avez atteint le but pour lequel vous avez vendu ce gâteau empoisonné qui s'appelle votre âme, après avoir déshonoré votre naissance, je vous ordonne d'être sa fidèle et véridique épouse! Tenez chaud son foyer et nette sa table, et lorsqu'il parlera, que votre obéissance soit prompte; broyez en poussière sous ses pieds vos misérables désirs et vos besoins vulgaires, broyez-les bien, car même ainsi la terre pourra le blesser. Il fut écrit autrefois : Vous n'accouplerez pas ensemble le bœuf et l'âne, le noble avec l'ignoble; oui, mais vous, remplissez vos fonctions aussi bien que peuvent le faire de tels misérables êtres. Vous ne le tourmenterez pas, remarquez bien, vous ne le tourmenterez pas. Lorsqu'il sera triste, vous ne le querellerez pas; lorsqu'il sera d'humeur emportée, vous ne lui résisterez pas. Apprenez à le tromper par d'apparentes sympathies et ne lui laissez pas voir de trop près votre face, de peur qu'il ne lise sous vos traits souriants. Payez le prix de vos mensonges par la nécessité où vous serez de mentir toujours. C'est une tâche aisée pour une femme de ta sorte, un million de nouveaux mensonges ne te damneront pas beaucoup plus.

« Si vous faites cela, vous serez à l'abri de moi et de Marian; vous respirerez aussi doucement que l'enfant qui repose ici près de moi. Vous ne remuerez pas les dangereuses cendres. Manquez à mes ordres sur un seul point, laissez-nous voir notre Romney

blessé, mécontent, tourmenté dans sa demeure, nous ouvrons la bouche, et un tel bruit suivra, que la trompette du jugement dernier vous paraîtra moins terrible. Vous n'aurez plus de joueurs de flûte après cela derrière vous ; Romney (je le connais) vous chassera comme quelqu'un qui ne lui est rien, et le monde déclarera qu'il a bien fait, et les femmes, même les pires de toutes, replieront leurs robes dans les rues pour ne point vous frôler en passant. Ainsi je vous avertis ; je suis... Aurora Leigh. »

Aurora et Marian Erle passent ensemble en Italie de longues et tristes journées. Aurora se reporte en esprit vers toutes les anciennes joies d'autrefois, maintenant fanées et flétries comme les feuilles en automne. Sous ce ciel radieux de sa première patrie, elle ressent doublement l'amertume de sa situation ; le passé n'est plus, ce passé innocent de l'enfance ; l'avenir ne viendra jamais, jamais peut-être, malgré les silencieuses exhortations que la fière Aurora donne à son âme : « Je ne suis pas tant une femme, que je ne puisse une fois être un homme, et, comme Alaric, ensevelir mes morts et déposer les trésors de mon âme dans le lit désormais desséché du passé, et puis rouvrir le fleuve de la vie et laisser couler ses flots porteurs des riches navires de commerce et des barques de plaisir pleines de chants et d'étoffes soyeuses. Soufflez, vents, et protégez-nous. » A l'horizon qui se déroule tristement devant son âme, Aurora cherche toujours une

image chérie : la pensée d'un amour qui pouvait être, qui fut sur le point d'être une réalité et qui bientôt sans doute ne sera plus qu'un souvenir, la poursuit. Enfin un jour un point lumineux apparaît à cet horizon, si longtemps interrogé en vain. Romney arrive à temps pour recevoir les derniers adieux de Marian Erle et pour adopter, avec Aurora, son enfant orphelin.

Les cinquante dernières pages du livre sont de la plus grande beauté et dépassent en accents passionnés tout ce que nous avons lu depuis longtemps dans les œuvres poétiques modernes, nous oserions presque dire depuis Byron et Shelley. C'est une longue conversation dont malheureusement il n'est possible de rien extraire, et qu'il faut lire dans son ensemble pour en ressentir l'émotion graduée, entre Aurora et Romney Leigh. Tristes, mais non désespérés par l'amère expérience, brisés par la vie, mais non découragés, ces deux êtres éloquents et nobles passent en revue les jours qui ne sont plus, et avouent tous deux tour à tour qu'ils se sont trompés. — Oui, vous aviez raison, Aurora, le jour où vous m'avez repoussé et où vous m'avez prédit la misérable fin de mes ambitions. Oui, l'amour, quand il n'est pas guidé par un but supérieur, n'est qu'une passion vulgaire; la charité qui borne ses désirs à satisfaire un besoin matériel, et qui ne voit pas au delà des besoins du corps, mérite à peine le nom de vertu, et pourrait être rangée parmi les vices. Oui, l'idéal nous domine, et rien ne nous

réussit, s'il n'en est pas l'inspirateur premier; notre vie n'est noble qu'à la condition d'être tout intérieure et morale, et de plonger ses racines dans cet élément poétique invisible où vous avez respiré, Aurora, où j'ai refusé de vous suivre, où je vous ai reproché de vouloir vivre. — Vous vous êtes trompé, Romney, et moi aussi, je me suis trompée; j'ai été malheureuse par trop d'enthousiasme solitaire, et j'ai failli dépenser tout mon cœur en immatérielles affections. J'ai voulu l'idéal sans chercher à le réaliser; je l'ai dédaigné lorsqu'il marchait à mes côtés, je l'ai accusé de trop regarder à terre, de donner trop d'importance aux réalités grossières. Romney, vous le rappelez-vous? j'ai dit à mon idéal : Je ne te connais pas. Je l'ai reconnu depuis et je l'ai aimé, et je vous aime, Romney. Ah! l'art est grand, mais l'amour est plus grand encore.

Telle est la conclusion de mistress Browning; on pourrait justement l'appeler la glorification de la vie. Les deux héros sont punis pour n'en avoir vu chacun qu'une face, ils sont guéris de toutes leurs blessures le jour où ils reconnaissent que leurs préférences étaient partiales et aveugles. La vie est ainsi rétablie dans son intégrité, glorifiée à la fois dans son essence et dans sa manifestation extérieure; l'idéal se reconnaît chimérique sans la réalité, la réalité se reconnaît grossière sans l'idéal, et tous deux se reconnaissent inféconds sans l'amour, qui, seul, peut les réunir. Idéal, réalité, amour, l'existence de cette trinité indivisible, coexistante, coagissante, est le

dogme que glorifie le poème de mistress Browning. Ceux qui nient l'existence de l'une ou l'autre de ces trois personnes ou qui croient à leur action séparée, sont des hérétiques, des âmes en dehors de l'orthodoxie naturelle, et ils seront punis de leur hérésie, comme l'ont été Aurora et Romney Leigh.

C'est dans cette conception, bien plutôt que dans sa tentative d'envelopper dans la poésie notre vie moderne, que réside l'intérêt du poème de mistress Browning. *Aurora Leigh* est-il une peinture de nos mœurs, ou une inspiration individuelle et purement lyrique? En dépit de tous les efforts de mistress Browning, qu'avons-nous vu dans ce long et beau poème? L'histoire intime de deux âmes, une double autobiographie morale. La réalité extérieure n'y apparaît que sous la forme repoussante des misères sociales et sous la forme terne et banale des conversations mondaines. Et cependant que mistress Browning continue sa tentative : son poème, quoiqu'il se passe tout entier dans les régions de l'âme, est bien en un sens un poème de la vie moderne. Il nous présente bien comme dans un miroir impartial et brillant les difficultés qui assaillent l'âme dans notre société ; il ne rend pas, il est vrai, la réalité plus poétique et l'idéal plus saisissable qu'ils ne le sont parmi nous, mais il nous explique pourquoi notre réalité est si vulgaire et pourquoi notre idéal est si vague et si abstrait. C'est que l'amour nous fait défaut, l'amour, ce véritable lien qui unit aux créatures le *moi* orgueil-

leux et rebelle! Nous restons égoïstes en face des choses, et les choses se vengent à leur tour de notre égoïsme en nous empestant de leurs miasmes et en présentant à nos yeux des formes grimaçantes, repoussantes, laides et prosaïques à plaisir. Sortons donc de nous-mêmes et répandons notre âme au dehors, employons notre idéal comme force d'impulsion pour la lutte : il le faut pour notre santé morale et pour notre salut social, et, si vous pensez que cela n'est pas encore assez pour nous déterminer à agir, il le faut même pour notre plaisir et notre divertissement, afin que le monde devienne un peu plus agréable à contempler, qu'il y ait moins de vilaines âmes dans la société et de chenilles dans la nature.

Mars 1857.

ESSAI

SUR GEORGE BORROW

LE GENTILHOMME BOHÉMIEN

GEORGE BORROW

LE GENTILHOMME BOHÉMIEN

Dans un livre destiné à prouver que l'Amérique entrait dans sa phase ascendante, tandis que la Grande-Bretagne entrait dans sa phase décroissante, Emerson prétendait récemment que depuis quelques années l'Angleterre ne nous intéresse plus autant qu'autrefois. Il y a du vrai dans cette remarque; cependant nous n'en restons pas moins frappés de la vitalité que continue de montrer la littérature anglaise. Surveiller le mouvement de cette littérature, c'est en vérité une tâche qui, si elle est lourde, peut être acceptée et portée avec plaisir, ce que nous n'oserions dire de toute autre littérature actuelle. Il est rare que dans les plus mauvais des livres anglais il n'y ait pas quelque chose qui puisse éveiller l'imagination, exciter la sympathie, ou jeter une lumière inattendue sur certains côtés de la vie humaine, — un atome d'originalité, un rayon de poésie, un don

d'observation imparfaitement exercé souvent, mais réel et vigoureux. J'ouvre un roman anglais : il est chétif comme œuvre d'art, je le veux ; il ne présente aucun tableau général de l'existence humaine. Cependant il m'ouvre la porte d'un petit monde particulier, bien restreint sans doute, mais réel et possédant cette qualité que rien ne remplace, la vie. Il ne tenait qu'à l'auteur de lâcher la bride à son imagination et de m'ennuyer d'une série d'aventures improbables; il ne tenait qu'à lui de se croire un Cervantès et de s'attribuer le droit de mettre au monde, sous prétexte d'invention poétique et de grand art, quelque conception mal venue, à la fois outrecuidante et difforme. Il a été plus modeste et plus honnête, il n'a décrit que ce qu'il avait vu, et, grâce à cette honnêteté, il a produit un livre intéressant, un livre qui a la saveur du vrai. Quand je lis certains livres français modernes qui ont la prétention d'exprimer des sentiments très élevés et des passions idéales, il me semble voir trop souvent un lustre magnifique garni d'innombrables bougies dont aucune n'est allumée. Les Anglais n'ont très souvent qu'une vulgaire lanterne d'écurie, voire une lanterne sourde; mais cette lanterne a le privilège d'éclairer. Oh! les œuvres à proportions classiques et majestueuses, les prétentions au grand art, les aspirations affectées, qui nous en délivrera? Grâce à cette ambition niaise, la tâche du lecteur français intelligent se trouve très simplifiée, car il n'y a plus que les œuvres hors ligne, les chefs-d'œuvre qui comptent,

et qui valent la peine d'être lus. Les auteurs secondaires n'existent point. Pâles imitateurs, ils n'ont à dire ou à reproduire rien de particulier; ils n'ont aucun sentiment original de la vie, si petit qu'il soit.

Les auteurs secondaires existent au contraire dans la Grande-Bretagne, et ont presque toujours un droit à être comptés. Bien pédant serait celui qui les dédaignerait, sous prétexte que leurs œuvres roulent sur un sujet trop mesquin, car ces auteurs secondaires ont donné à la littérature anglaise quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. Cet attachement au vrai, à la réalité, fait encore aujourd'hui comme autrefois le caractère de la littérature anglaise; il lui permet, même en l'absence de grands génies, d'enfanter des œuvres remarquables, et, au milieu de la défaillance intellectuelle générale, lui conserve un mouvement, une animation, une nouveauté, qui manquent aux autres littératures contemporaines. Il est donc possible que l'Angleterre baisse, comme le dit Emerson; mais c'est encore le dernier pays dans lequel on écrive chaque année un nombre raisonnable de livres originaux.

George Borrow est la preuve vivante de l'intérêt que ne manque jamais d'éveiller le sentiment de la réalité. Avec son expérience, son savoir philologique, sa vie aventureuse, il aurait pu montrer de grandes prétentions, donner naissance à quelque traité sérieux sur le protestantisme et l'Église de Rome, à quelque système plausible de philologie

comparée, ou enfin à quelque roman à grands épisodes, où il aurait tranformé ses bohémiens, ses fripons et ses types populaires. Il est probable alors que le traité politique eût été plein de préjugés anglicans, que le système philologique eût présenté nombre de côtés faibles, et que le roman serait allé dormir dans la poussière et l'oubli mérité des *circulating libraries*. Il a été mieux inspiré : il a raconté simplement ce qu'il avait vu, pensé, senti. Il n'a pas fait de système philologique, il a émis des conjectures, des insinuations, si nous pouvons nous exprimer ainsi; il a établi des rapprochements ingénieux et poétiques. Au lieu de présenter ses préjugés anglicans sous une forme dogmatique, il nous les a donnés pour ce qu'ils sont, des répugnances de sa nature à l'endroit de l'Église romaine. Des préjugés sont insupportables dans une œuvre abstraite, mais ils n'ont rien de blessant lorsqu'ils se présentent comme faisant partie d'une nature humaine, vivante et agissante, qui a ses convictions et ses aversions particulières, dont le spectacle est toujours intéressant.

Il semble qu'avant de se mettre à l'œuvre, il ait calculé ses forces, déterminé rigoureusement ses aptitudes spéciales, et qu'il se soit tenu à peu près ce petit discours : « Il y a trois hommes en moi, un anglican décidé, un érudit curieux, un observateur. L'Église de Rome m'inspire une horreur que je voudrais faire partager à mes compatriotes, mais ma voix aura-t-elle assez d'autorité pour se faire écouter?

Quelle autorité peut avoir la parole d'un missionnaire libre qui a distribué des *Bibles* en Espagne et autres lieux, autant par curiosité que par dévouement? J'ai le goût de toutes les belles choses poétiques, depuis les chants celtiques jusqu'aux ballades des zingari; mais ce goût est-il suffisant pour me constituer professeur de philologie et d'esthétique, et n'est-il pas intimement uni d'ailleurs à mon amour des aventures et de la vie errante? Je n'ai si bien senti cette littérature populaire et primitive que par une longue fréquentation du peuple, et parce que j'ai surpris sur le vif les sentiments humains primitifs. Je ne peux pas plus séparer dans un livre mes aptitudes spéciales qu'elles n'ont été séparés dans ma vie : elles se soutiennent les unes les autres; mes sentiments religieux ont été le prétexte de ma vie errante, qui a été à son tour le moyen de satisfaire ma curiosité scientifique. J'ai connu les bohémiens et les muletiers espagnols, parce que j'avais des sentiments religieux antipapistes; j'ai colporté des *Bibles*, parce que j'étais curieux de voir et de savoir. Puisque l'anglican, le curieux et le voyageur se soutiennent mutuellement en moi, pourquoi les séparer? Le seul moyen de faire un livre original, c'est d'exprimer la réalité complexe de mon caractère et de ma vie. Me voici donc tel que je suis, Georges Borrow, colporteur de *Bibles*, honnête vagabond, missionnaire libre au service de l'Eglise anglicane, ami des *gypsies*, *gypsy* moi-même, savant dans les langages erse et *romany*, curieux de la langue et de

la littérature arméniennes, des poèmes celtiques et des contes populaires de tout pays. » Haine du papisme, philologie, curiosités littéraires, amour de la vie errante, se croisent et s'entre-croisent donc dans ses livres, comme les arabesques capricieuses d'une étoffe bariolée, et cet amalgame de qualités contraires, habilement fondues dans un récit fantasque, leur communique à la fois tout l'attrait d'un roman et tout l'intérêt d'une dissertation ingénieuse sur quelque point historique piquant.

Ce calcul de ses forces, cet examen préalable de ses facultés constituent non seulement chez un écrivain l'honnêteté, mais la véritable habileté littéraire. Rien n'est malhonnête comme de viser à de grandes choses qu'on est à peu près sûr de manquer lorsqu'il est en notre pouvoir de réussir dans des choses moyennes et modestes. Cette ambition est qualifiée de noble et d'élevée dans le monde littéraire, et elle est encouragée par tous les pédants. Viser toujours au grand est le mot d'ordre d'une certaine école critique, qui heureusement a plus d'autorité officielle qu'elle n'a d'influence réelle sur la direction du talent. Viser au grand! c'est viser au parfait qu'il faudrait dire. Voyez-vous Martial abandonnant les courtes épigrammes qu'il réussit admirablement pour tenter une Énéide qu'il est sûr d'avance de manquer, et Teniers renonçant à ses magots et à ses fumeurs pour peindre des madones! Cette ambition, si sottement encouragée et qui a produit tant de livres ineptes, n'est pas seulement mal-

honnête; elle est inhabile au premier chef, car elle n'est jamais couronnée de succès. La nature, qui n'est pas pédantesque, n'encourage pas les violences qui lui sont faites. Ne faire que ce qu'on est capable de bien faire, ne dire que ce qu'on a vu et senti, c'est la plus sûre condition de réussir. En suivant cette règle de conduite, vous n'avez même pas besoin de génie pour enfanter une œuvre originale, car être vrai, c'est être original. Boswell n'était pas un homme de génie; non plus que l'abbé Prévost, non plus que le bon Goldsmith lui-même, et, cependant, ils nous ont laissé trois chefs-d'œuvre. George Borrow n'est pas un homme de génie; ses vues sont incohérentes et assez étroites; il est rempli de préjugés; ses passions les plus sérieuses tournent involontairement à la bouffonnerie, son esprit d'observation est limité, et je dirais volontiers partiel; il se complaît dans le détail, et il ne comprend bien que le détail. Qu'aurait-il fait s'il eût voulu aspirer aux choses tout à fait élevées? Des pamphlets protestants dans le goût du père Garasse, ou des livres de philosophie remplis de détails ingénieux sans aucun lien et d'hypothèses excentriques soutenues avec entêtement. Il a préféré rester fidèle à sa nature, et il a écrit des livres picaresques qui sont au nombre des plus amusants qu'ait produits la littérature anglaise contemporaine.

Il y a mieux : en s'appliquant exclusivement à rendre avec exactitude ce qu'il avait vu et senti, il a écrit la meilleure prose peut-être que l'on ait écrite

de nos jours en Angleterre. Rien n'est plus loin de la prose entortillée des écrivains modernes que la prose nette, ferme, rapide, fortement imagée, de Borrow. Ouvrez les autres prosateurs anglais contemporains, Carlyle, Dickens, Thackeray, Macaulay. Vous êtes étonné de la peine extrême, du travail excessif dont témoigne leur style. Cette prose est pleine d'effets, d'images qui semblent pris dans une chambre noire, de reflets, de couleurs; tout cela miroite et éblouit, mais tout cela est cherché, voulu et sent l'effort. C'est une prose d'artiste, mais ce n'est pas le véritable langage humain. Il y a des moments où, quand on lit Carlyle, on est sujet à une étrange hallucination : il semble que les mots ne soient plus l'expression des objets, qu'ils soient les objets eux-mêmes, qu'ils vivent pour leur propre compte, et que des populations de belliqueux substantifs, d'amoureux adjectifs et de participes affairés se livrent sous vos yeux à toutes les simagrées et à toutes les grimaces de la vie. On connaît le style de Macaulay; la phrase de cet écrivain est un véritable miroir à facettes où la même pensée reproduit dix fois sa propre image. Quant à Dickens, il arrive parfois, à force de soins, à produire exactement l'effet contraire à celui qu'il cherchait; à force de s'attacher à la description minutieuse des objets, il finit par les voir indécis et tremblotants, comme si un brouillard passait devant ses yeux, fatigués d'un effort trop soutenu. Et Thackeray, qui se donne un mal incroyable pour être simple et qui réussit trop souvent à n'être que

sec! George Borrow n'a aucun de ses défauts : il ne cherche pas à être simple, brillant ou pompeux; il n'essaye pas, à l'aide des mots, de lutter avec les ressources de la peinture ou de la musique, d'arriver à des effets pittoresques que le pinceau seul peut rendre, ou d'exprimer des sensations obscures que la musique elle-même peut bien éveiller en nous, mais qu'elle ne réussit pas à exprimer. Sa prose n'est pas une palette ni un instrument d'optique, c'est un langage. Borrow ne perd à cette absence de prétention aucune de ses qualités anglaises; le sentiment de la nature est chez lui très vif et pourtant il n'en abuse pas; il a une tendance à la rêverie, et il s'y laisse aller quelquefois, mais comme on se laisse aller au sommeil pour rafraîchir ses facultés. Il a, comme tous les Anglais, le don d'exprimer les impressions obscures des sens et les émotions les plus bizarres de l'imagination, rêves, pressentiments, vieux souvenirs, éveillés tout à coup et sortant de leurs limbes, répugnances et attractions inexplicables; seulement il ne provoque jamais ces sensations et ces émotions magiques et dangereuses. C'est un des caractères les plus marqués du talent de George Borrow que le soin avec lequel il préserve sa personnalité pratique, active, contre les entraînements de la nature et de la rêverie : il jouit de la nature et de la rêverie quand elles se présentent, comme il aime à prendre un verre de vieille ale ou à contempler un visage sympathique; mais il ne s'y complaît pas, et ne se laisse aller à aucun épicurisme

poétique ni à aucune débauche de dilettantisme mélancolique.

Cet amour, sans hypocrisie et sans faiblesse, pour les belles et bonnes choses de ce monde peut nous donner l'explication de la vie aventureuse et de l'originalité de Borrow. Comment un missionnaire anglican a-t-il pu se complaire en aussi mauvaise compagnie, comment un homme qui se dit pieux a-t-il pu, sans rougir, entendre les propos de toute cette populace qu'il nous décrit? Il parle son langage, il partage ses habitudes, il prend plaisir à pénétrer ses secrets. Il saurait, au besoin, empoisonner un porc comme un bohémien, et il connaît toutes les ruses des maquignons voleurs. Il sait comment on peut cacher l'âge et les infirmités d'un cheval; on lui a enseigné l'art de *bizauter* les cartes, et il pourrait gagner sa vie comme étameur et forgeron. Est-ce là le caractère qui convient à un homme chargé d'une mission religieuse, et ne serait-ce pas plutôt le cas d'exagérer la décence extérieure et la *respectabilité* britannique?

Heureusement pour lui, Borrow n'est pas capable de jouer un tel rôle; il lui a été plus facile de se faire des amis parmi les bohémiens qu'il ne lui serait aisé de parler un jargon hypocrite et affecté. Il a horreur de la convention et de la décence extérieure : la haine du *comme il faut* est la clé de son caractère et de toutes ses opinions religieuses, politiques et littéraires. Il n'a aucun préjugé à l'endroit des mœurs. Il trouve, malgré les sociétés de

tempérance, qu'il est permis de boire quand on a soif, et qu'il est très distingué de se servir de ses poings et de boxer à outrance quand on est attaqué. Le *comme il faut* est, selon lui, la plaie moderne de l'Angleterre. — C'est l'amour du *comme il faut* qui nous a valu l'agitation papiste, dit-il, et qui a entamé nos vieilles et fortes mœurs. L'amour du *comme il faut* est uni indissolublement à toutes les opinions despotiques : c'est le meilleur auxiliaire du papisme, de la tyrannie continentale et de l'immoralité populaire. Notre Église, par crainte de n'être pas comme il faut, met le plus de papisme qu'elle peut dans ses cérémonies et sa liturgie. Notre aristocratie, pour être comme il faut, se croit tenue d'admirer le despotisme et de regretter ces bons Stuarts, modèles achevés de *gentility* et de perfidie. Observez les effets désastreux que cette rage stupide a déjà produits dans d'autres sociétés, celles des juifs, des gypsies et des quakers par exemple. C'étaient des sociétés poétiques, pittoresques, curieuses, et maintenant elles aussi roulent dans les ornières de la platitude, car le *comme il faut* est synonyme de vulgarité. Hélas! toutes ces communautés sont honteuses d'elles-mêmes et abandonnent pour des oripeaux et du clinquant leur or et leurs diamants. Les riches juifs, par bon ton, désertent la synagogue pour l'opéra ou pour la chapelle des gens bien élevés, où un disciple du papisme prêche en surplis blanc un sermon soporifique. Ils abandonnent leur vieille

littérature, leur *Mischna*, leur *Gemara*, leur *Zohar*, pour lire des romans fashionables, *le Jeune Duc*, par exemple, œuvre d'un israélite de bon ton. Le jeune juif a honte de la jeune juive, il se marie à quelque danseuse, et si la danseuse ne veut pas de lui, ce qui arrive souvent, à la fille endommagée de l'honorable tel ou tel. Et nos gypsies, nos chers gypsies, la rage du *comme il faut* a bouleversé leurs mœurs. Elle rend leurs femmes ce qu'elles n'étaient pas autrefois, *harlots;* elle transforme les hommes en pères et en époux insouciants. Ils veulent, eux aussi, faire les *gentlemen*. Gorgiko Brown veut être pris pour un commerçant honorable, et essaye de s'insinuer dans les hôtels fréquentés par une bonne compagnie de troisième ordre. Et les quakers qui se mêlent à leur tour d'aspirer à la *gentility* et cherchent à se faufiler dans des sociétés où l'on n'a que faire de leurs personnes, et d'où on ne les met pas à la porte par cette seule raison qu'ils sont riches! Et quelle mauvaise littérature enfante cette passion effrénée du faux! quels plats romans de la vie élégante! quels insipides traités religieux! quelles sentimentalités sur les cathédrales du moyen âge et les Stuarts! Le cœur se soulève de dégoût. Et nos partis politiques! le *comme il faut* a opéré un vrai prodige : il les a détruits et fondus en un seul. Plus de tories, de whigs ni de radicaux! tous *gentlemen*!

Le *comme il faut*, le faux idéal des belles manières et du bon ton, paraît donc à Borrow le poison se-

cret de l'Angleterre, le levain qui aigrit toute la pâte sociale. Le *comme il faut* est le proche parent du *cant* et de l'hypocrisie, le générateur de tous les sentiments affectés, malsains, artificiels, l'ennemi de tous les sentiments sains et naturels. C'est ce faux idéal qui fait du peuple anglais un peuple de *cockneys* et de badauds à genoux devant la richesse et le pouvoir; c'est lui qui a associé intimement les deux idées de richesse et de respectabilité; c'est lui qui a fait admettre qu'un *gentleman* devait nécessairement appartenir à une certaine caste et posséder tant de milliers de livres sterling. D'où vient donc cette folie singulière? Borrow découvre les racines de ce mal nouveau, devinez où? Dans les romans de Walter Scott. Le *comme il faut*, avec toutes ses aberrations religieuses, politiques et littéraires, est né avec ce jacobitisme archaïque mis à la mode par les romans de Scott. Lorsque les Stuarts furent devenus l'idole de la nation anglaise, grâce à *Waverley* et à *Rob Roy*, alors commencèrent des hypocrisies dangereuses que nos pères n'auraient jamais soupçonnées. Il devint de bon goût, dans cette nation libérale, de gémir sur les malheurs de cette maison royale, et de regretter la perte de l'esclavage qu'elle avait voulu imposer à la nation. Les Stuarts traînaient à leur suite bien d'autres souvenirs, et le jacobitisme faisait naturellement penser au catholicisme. Oxford n'a pas voulu être accusée de mauvais ton; elle a ressuscité en conséquence les traditions de Laud, et depuis ce temps les *cler-*

gymen de la haute Église prêchent des sermons et des homélies qu'ils ont pillés dans les romans de Walter Scott. Telle est l'opinion très originale de Borrow sur le *comme il faut* moderne, son origine et ses dangers.

Ce n'est donc pas Borrow, on peut le croire, qui encouragera jamais la littérature *distinguée;* il s'en repentirait comme de faire l'apologie du jacobitisme ou de prêcher le papisme. Il peindra des types populaires, ne fût-ce qu'en haine des gens de bon ton. On peut dire que George Borrow a ressuscité en Angleterre la littérature picaresque; je dis ressuscité, car cette littérature n'a pas existé seulement en Espagne, comme on le croit trop communément. L'Angleterre a eu aussi ses types de joyeux mendiants et de rusés voleurs, Lazarille de Tormes, le *Gran Tacano*, la narquoise Justine y ont existé sous d'autres noms, un siècle environ après l'époque où ils vivaient en Espagne, et ils y ont eu leurs biographes et leurs poètes. Le célèbre Daniel Defoë a raconté les aventures de l'équivoque Moll Flanders et de nombre de héros errants; le poète Gay a chanté la vie picaresque dans *l'Opéra du Mendiant;* le joyeux Fielding a tiré plus d'une fois ses types de ce monde de vagabonds honnêtes et de coquins originaux, — et dans une ballade magnifique, *the Jolly Beggars*, le poète national de l'Écosse, Robert Burns, a résumé en quelques strophes immortelles les joies misérables et les sordides amours de la canaille calédonienne. Enfin un

homme de génie manqué, mais dont les écrits sont aujourd'hui un peu trop dédaignés, Tobias Smollett, s'est appliqué presque exclusivement à la peinture des bas-fonds de la société. *Roderick Random*, *Peregrine Pickle*, *le Comte Fathom*, sont des romans picaresques au même titre que les romans de Mendoça et de Quevedo. Cette tradition picaresque s'est interrompue dans la littérature anglaise. La véritable littérature picaresque de l'Angleterre aujourd'hui, ce sont les statistiques et les rapports officiels. Les poètes et les romanciers observent bien toujours les carrefours de la société, mais ils ne sont plus des observateurs tout à fait indépendants, et c'est avec douleur, dans un intérêt social ou politique, qu'ils les décrivent. Borrow a eu l'honneur de renouer cette tradition; seulement sous sa plume cette littérature a changé de caractère. Rien n'est sombre, sinistre, brutal, criminel comme les héros et les mœurs qui sont représentés dans la littérature picaresque de l'Angleterre. Une joyeuse franchise s'épanouit au contraire dans les écrits de Borrow, non seulement dans ceux où il décrit les mœurs des bohémiens et où il raconte sa vie errante en Espagne, mais même dans ceux où il raconte sa vie d'aventures sur les grands chemins de l'Angleterre. Ses vagabonds irlandais, ses maquignons, ses étameurs forains, n'ont rien de repoussant. Il a une préférence marquée pour les vagabonds honnêtes; un peu de coquinerie ne lui déplaît pas cependant, pourvu qu'elle témoigne

de certaines qualités naturelles qui auraient pu être mieux employées.

Le Gentilhomme bohémien (*the Romany Rye*) est la suite de son roman autobiographique intitulé *Lavengro*, et nous transporte encore sur toutes les grandes routes de l'Angleterre il y a trente ans. Nous venons de dire ce qu'est Lavengro ou George Borrow, un mélange du bohémien, de l'érudit et du missionnaire. Après nous avoir raconté comment il avait appris la langue erse, comment il s'était affilié aux bohémiens et avait gagné leur confiance, comment il avait, avec l'aide de la belle et gigantesque Isopel Berners, vaincu l'*étameur rouge*, terreur de ses confrères, Borrow abandonnait son héros en pleine campagne, dans un creux ignoré de l'Angleterre, près d'un campement de bohémiens. Lavengro s'endormait après avoir souhaité poliment le bonsoir à Isopel Berners, la chaste compagne que le hasard vient de donner à sa jeunesse errante. C'est dans ce même creux que nous retrouvons Lavengro au commencement du *Romany Rye*. En attendant qu'il recommence sa vie d'aventures, ils reçoit d'assez étranges visites, et qui pourraient elles-mêmes passer à bon droit pour des aventures. La première est celle de l'homme vêtu de noir, *the man in black*, espèce de courtier en matière religieuse, qui fait pour le compte de l'Église romaine ce que Borrow devait faire lui-même plus tard pour le compte de l'Église anglicane. Ce type de propagandiste est d'une excentricité très compli-

quée. L'homme noir est de bonne composition, joyeux vivant, sceptique comme Voltaire, athée comme un Allemand moderne, pratique comme un banquier juif et politique comme un jésuite. Il a autant de manières de convertir son prochain que Panurge avait de moyens de manger son blé en herbe. Pour les simples et les crédules, il a le culte des images. « Vous ne savez pas, dit-il à Lavengro, combien en certains moments l'âme aspire vers une image corporelle de ce qu'elle adore. Vous autres hérétiques, vous niez un des plus grands entraînements de l'âme. Idolâtrie, dites-vous? Eh! mon ami, entre nous, l'homme est toujours un peu païen. — Aux cœurs endurcis et aux âmes vénales, l'homme noir offre les tentations de l'argent. Convertissez-vous pour de l'argent, a-t-il dit une fois à Lavengro. — Aux lettrés et aux esprits cultivés, il fait valoir l'organisation politique de l'Église romaine et la nécessité d'une religion. Nous pouvons entre nous avouer ce fait de la nécessité d'une religion, n'est-il pas vrai? Il est universellement admis. Pour ma part, je fais bon marché de nos dogmes; mais quoi! l'humanité est pour les trois quarts composée d'imbéciles; vouloir les guérir de leur folie serait peine perdue, il est bien plus simple de l'exploiter. J'espère qu'érudit comme vous l'êtes, vous reconnaissez la vérité de cette opinion. Eh bien, je vous assure que le meilleur mode d'exploitation a été trouvé par nous... Il ne tient qu'à vous d'en profiter. Eh! eh! vos talents nous feraient le plus

grand honneur; voyons, enrôlez-vous dans notre milice!

— Et cette dame que voici, dit Lavengro en montrant Isopel, est-ce que vous voulez aussi l'enrôler?

— Certainement, et nous serions trop heureux de l'avoir parmi nous, soit qu'elle vous accompagne ou qu'elle vienne seule, répond l'homme noir en saluant avec courtoisie. Nul doute qu'avec sa figure et sa prestance elle ne fît une remarquable dame abbesse, spécialement en Italie, où les dames de cette stature sont rares (Isopel est une géante). Oui, elle obtiendrait beaucoup de succès; nous lui ferions facilement une grande réputation de sainteté, et après sa mort, sœur Marie-Thérèse — c'est le nom que je lui conseillerais de prendre — serait bien et dûment béatifiée et canonisée.

— Eh bien, Isopel, que dites-vous des propositions de monsieur?

— Je dis que, s'il continue, je vais lui casser son verre contre les dents.

— Quelle énergie magnifique! Me casser mon verre contre les dents! Je suis de plus en plus convaincu qu'elle ferait une superbe dame abbesse. Peste! comme elle gouvernerait sa communauté! Madame est tout à fait la personne qu'il faudrait pour terrasser Satan, s'il s'avisait de troubler le repos de son couvent et d'y faire des visites trop fréquentes. Mille pardons, madame, tout cela est pure plaisanterie... Mais si madame ne veut pas

être abbesse, peut-être consentirait-elle à suivre ce jeune zingaro, lorsqu'il nous sera affilié. Quant à vous, mon jeune ami, la fortune vous sourit, ne la dédaignez pas. Le vent enfle nos voiles, tous les partis nous soutiennent. D'ici à quelque temps, l'hérésie n'aura plus aucun crédit. Les radicaux eux-mêmes nous appuient, en haine de l'Église établie, quoique notre système soit dix fois moins libéral que votre Église. La rage de ce qui est étranger nous fait aussi grand bien; on nous aime comme on aime les danseuses espagnoles et les modes françaises. Et puis Walter Scott nous a été bien utile... Venez avec nous. Si vous saviez d'ailleurs comme l'Église romaine est tolérante : tout ce qu'elle demande, c'est qu'on la serve. A cette condition, elle permet qu'on l'insulte et ne se fâche pas des plaisanteries un peu trop fortes. Elle ne se fâchait pas quand les miquelets du duc d'Albe, grands exterminateurs d'hérétiques, l'appelaient... »

Je m'arrête, car la conversation devient trop vive pour être reproduite. Ces hérétiques ne respectent rien. Nous laissons naturellement à Borrow la responsabilité de ses paroles. Tout le début du *Romany Rye* est un vrai pamphlet anticatholique, injurieux, violent, cynique, un pamphlet comme on n'en fait plus depuis le XVIe siècle, et comme peut en faire seulement un homme habitué à toutes les hardiesses du langage et à toutes les franchises de la nature.

Après le départ de l'homme noir arrive une visite

des bohémiens du campement voisin : le judicieux M. Gaspard Petulengro, le plus habile menteur de la race *romany*, bon camarade au demeurant; le beau Tawno Chikno, l'Apollon des gypsies, passé maître dans l'art de l'équitation, et leurs épouses légitimes, mistress Petulengro, femme aux paroles mielleuses et aux gestes caressants, et mistress Chikno, laide, acariâtre, infirme, jalouse, et prude par-dessus le marché. Hélas! même chez les bohémiens existent les tortures des cœurs civilisés et les cruelles mésintelligences de l'amour. Mistress Chikno est tourmentée par deux sentiments qu'on ne croirait pas précisément caractéristisques des zingari, la haine du concubinage et la jalousie. Dès son arrivée, elle regarde avec défiance Lavengro et Isopel. « Tout ce qui reluit n'est pas or, dit-elle, Est-ce que cette jeune femme est votre épouse, jeune homme? — Non, elle n'est pas mon épouse. — En ce cas, je ne cultiverai pas sa connaissance. Je n'entends autoriser en rien la mauvaise conduite et les ménages vagabonds; j'ai trop souffert des infidélités de Tawno pour encourager jamais les ménages vagabonds. — A propos, interrompt Lavengro, et Tawno, je ne le vois pas? — Demandez où il est à ceux qui l'encouragent dans son vagabondage, répond mistress Chikno en jetant un regard du côté de Petulengro. — Mais aussi quelle singulière idée, murmure ce dernier, pour une femme aussi disgracieuse, d'avoir épousé le plus bel homme de la race romany? » Mistress Chikno est donc prude et

jalouse ni plus ni moins qu'une femme civilisée. Qui pourrait aussi croire que, dans cette vie errante, l'homme ait à subir les lois de la destinée? Rien pourtant n'est plus vrai : il y a des bohémiens qui semblent nés sous une mauvais étoile, comme de simples civilisés. Ceux-là ne trouvent aucune bonne aubaine, la fortune se rit d'eux. S'il y a quelque mauvais coup à recevoir, il tombe droit sur leurs épaules. Un des membres de la société Petulengro est né sous cet astre fatal. En vain ses camarades essayent de lutter pour lui contre le sort; en vain les jeunes bohémiennes, en le voyant laid et malheureux, cherchent à le consoler, rien ne peut sauver le malheureux Sylvestre, et il est réduit à vivre aux dépens de la bande fraternelle, à jouer le rôle de parasite et de mendiant dans la société bohémienne.

Au contraire tous les bonheurs pleuvent sur M. et Mme Petulengro. Contemplez un peu l'excentrique et riche costume du bohémien. Sa chemise, de la plus fine toile, est aussi blanche que celle du plus soigneux dandy, sa veste courte et bien coupée a pour boutons de larges écus de trois francs; des demi-guinées forment la garniture de son gilet rouge et noir; ses larges pantalons sont en velours rayé, ses bottes sont garnies de fourrures, et il tient à la main, pour se donner une contenance, une élégante cravache en baleine, garnie d'une poignée en argent. Aussi a-t-il cet aplomb que donnent la richesse, un beau costume, ou une figure passable.

Voyez comme il se présente bien! « Nous voici, frère, dit-il à Lavengro; nous sommes venus tous les deux, le sorcier et la sorcière, la sorcière et le sorcier. » Et mistress Petulengro! elle est chargée de bijoux qui reluisent merveilleusement sur sa peau brune, et font ressortir le ton noir de sa chevelure, qui tombe en longues tresses sur son front. Mistress Petulengro est une coquette dont les yeux bohémiens convoitent toutes les jolies choses terrestres. Jadis un jeune duc lui avait proposé artificieusement d'être sa *seconde femme*. Elle a de singulières allures, et on peut soupçonner qu'elle ferait plus d'un métier. Ainsi sa première pensée est de tresser à sa fantaisie la chevelure d'Isopel. « Permettez-moi, madame, d'arranger votre chevelure : je m'estimerais heureuse si vous me donniez cette marque de complaisance! Vous êtes très belle, madame, oui, très belle; j'aime les personnes qui comme vous ont le teint blanc et la chevelure blonde; j'ai moins de goût pour les teints bruns et les chevelures noires. — Pourquoi donc alors avez-vous congédié le jeune lord pour me suive? interrompt M. Petulengro. — Les gens ne savent pas toujours ce qu'ils font quand ils sont jeunes; ils font des choses dont ils se repentent plus tard quand ils ont plus d'expérience... Je vous en prie, madame, laissez-moi tresser votre chevelure; cela fera plaisir au jeune *gentleman*... Ah! ah! il y a bien des dames qui voudraient faire plaisir au jeune *gentleman*, s'il consentait seulement à demander une faveur; mais

il est fier et semble avoir bonne opinion de lui-même... Vous êtes bien belle, madame ; si vous alliez dans la grande ville, vous feriez certainement sensation. J'ai bien fait sensation, moi qui pourtant suis si noire. » Et le flux de paroles continue à couler de la bouche de la bohémienne comme un léger chant d'oiseau qui recommence toujours, pendant qu'elle contemple avec une admiration enfantine la figure d'Isopel, et que d'une main caressante elle lisse et tresse ses bandeaux.

Les gypsies, comme les personnes du beau monde, rendent toujours les politesses qu'ils reçoivent, et Lavengro fut invité à souper chez M. et Mme Petulengro : un singulier souper, composé de viande de porc et de rôti d'écureuil. Au dessert, mistress Chikno chante un chant en langue gypsy, qui peut donner à la fois une idée de la poésie et des mœurs de cette étrange population.

« — Écoutez-moi, garçons de la Romanie, — qui êtes assis sur la paille auprès du feu, — et je vous dirai comment on empoisonne le cochon, — comment on s'y prend pour empoisonner le cochon.

« Nous allons à la boutique de l'apothicaire, — où nous achetons pour trois sous de poison, — et quand nous retournons auprès de nos frères, nous disons : — Nous empoisonnerons le cochon, — nous trouverons manière de l'empoisonner.

« Alors nous préparons le poison, — et nous nous dirigeons vers la demeure du fermier, — comme

pour mendier quelques débris de nourriture, — quelques restes mis au rebut.

« Nous voyons un joli cochon, — et alors nous disons en langage romany : — Jette le poison au milieu de la boue, — le cochon le trouvera bien vite; — pour sûr il le trouvera.

« De bonne heure, le lendemain, nous retournerons à la ferme, — et nous demanderons le cochon crevé, — le corps du cochon crevé.

« Et ainsi faisons-nous, ainsi faisons-nous, — le cochon est mort pendant la nuit. — Le matin nous demandons le cochon — et nous l'emportons dans notre tente;

« Et là nous lavons bien l'intérieur, — jusqu'à ce qu'il soit parfaitement propre — et qu'il n'y reste pas de poison, — pas un atome de poison.

« Et puis nous faisons bien rôtir le cochon, — et nous envoyons chercher de l'ale au cabaret, — et nous faisons un joyeux banquet romany.

« Le garçon joue du violon, il joue; — la petite fille chante, elle chante un ancien refrain de Romanie. — Ecoutez le refrain de Romanie. »

Les *gypsies* sont un sujet inépuisable pour Borrow. Il ne tarit pas en détails curieux et en remarques ingénieuses; ainsi il fait observer l'incohérence singulière qui règne dans le choix de leurs noms. Ces gypsies n'ont pas, comme les autres peuples, de noms qui appartiennent en propre à leur race ; ils semblent les avoir ramassés à travers tous les pays et tous les siècles; c'est une complète Babel

de noms propres. Parmi les *gypsies* d'Angleterre, on en trouve qui portent des noms slaves ou italiens, et les *zingari* d'Espagne se parent souvent de noms septentrionaux. Ainsi mistress Chikno se nommait Mikaïlia, et mistress Petulengro Pakomovna. Le choix des noms propres semble aussi déterminé très souvent par la fantaisie et le caprice. On nommera une fille Leviathan, d'après le nom d'un vaisseau, ou un garçon Pyrame, d'après le nom de quelque chien ou de quelque cheval en renom. Beaucoup des noms singuliers dont l'origine tourmente tant Borrow doivent avoir été empruntés à l'écurie ou au chenil. Enfin, particularité remarquable, ils affectionnent, pour les femmes surtout, les noms poétiques et romanesques. Ils semblent qu'ils aient fouillé toute la collection des poèmes chevaleresques et des romans pastoraux : Ursule, Morella, Ercilla, Clémentine, Lavinie, Camille, Lydie, Curlanda, Orlanda, Meridiana. « D'où diable avez-vous tiré ces noms-là, Gaspard? demande Lavengro. — D'où ma femme a-t-elle tiré son collier, frère? — Elle le sait sans doute. — Elle le sait? En vérité non. Elle le tient de sa grand'mère, qui mourut à l'âge de cent trois ans, qui le tenait de sa mère, laquelle ne pouvait donner d'autres renseignements, sinon qu'il était dans la famille depuis un temps immémorial..... Vous semblez embarrassé, frère. — Je sais réellement bien peu de chose sur votre race, Gaspard. — Bien peu, cela est vrai, mon frère. Nous savons peu de chose sur nous-mêmes, et vous ne

savez rien que ce que nous vous avons appris; et nous vous avons dit de temps à autre des choses qui ne sont pas exactement vraies, simplement pour nous moquer de vous, frère. Vous me direz que c'était mal. Peut-être aurez-vous raison. Dans deux ou trois jours, ce sera dimanche; nous irons à l'église, et peut-être entendrons-nous un sermon sur les habitudes désastreuses du mensonge. » Allez donc bâtir un système historique sur des renseignements qui vous seront fournis par cette race d'espiègles immoraux, dont le mensonge est à la fois le gagne-pain et la récréation, et qui dans toutes leurs paroles continuent leur métier de diseurs de bonne aventure!

Le dimanche suivant en effet, le *clergyman* prêcha, non sur le mensonge, mais sur le peu de profit que certaines personnes retirent de leurs vices. « Il y a des gens qui perdent leur âme sans aucune compensation, » dit-il. Ainsi parlant, il tournait les yeux du côté des gypsies, qui écoutaient sans sourciller cette leçon de morale qui tombait d'aplomb sur eux. Ici se pose une question intéressante : Est-il possible de donner aux gypsies des sentiments religieux et chrétiens? est-il possible de leur donner seulement des sentiments moraux fixes et inaltérables? Nous laisserons Borrow, qui a passé sa vie à les catéchiser, répondre à cette question. Il l'a fait dans une remarquable conversation où la nature propre au gypsy se laisse apercevoir à nu. Les choses ne laissent pas leur empreinte dans l'âme du gypsy, qui est essentiellement mobile et fluide comme l'eau.

Comme l'eau, elle reproduit indifféremment toutes les images qui se présentent. Le gypsy croit à tout et ne croit à rien, ou plutôt il ne croit qu'à la sensation présente; la sensation passée est déjà une fable. Il est donc sceptique, non seulement à l'endroit des notions morales et sociales, mais à l'endroit de ses propres impressions. Il s'abandonne et se confie au hasard des émotions fugitives, comme dans la vie il s'abandonne à tous les hasards du vagabondage. Une impression est chassée par une autre sans laisser plus de trace dans sa mémoire qu'un plaisir physique qu'on se rappelle avoir goûté, mais dont on ne peut retrouver la jouissance par le souvenir. La pure animalité domine chez lui, et il n'y a de moral dans sa nature que cet imperceptible atome d'âme qui, comme une étincelle cachée, circule dans nos émotions même les plus sensuelles et leur communique je ne sais quoi de brillant, d'aimable ou d'élevé.

« Il est très éloquent, le prédicateur que nous venons d'entendre, dis-je à M. Petulengro, comme nous venions de franchir la barrière et d'entrer dans la campagne.

« — Très éloquent, frère, dit M. Petulengro; il est très renommé dans les pays d'alentour pour ses sermons, et il y a des gens qui disent qu'il n'a pas son pareil dans toute l'Angleterre.....

« — Vous semblez très informé de tout ce qui le concerne, Gaspard. L'aviez-vous entendu prêcher auparavant?

« — Jamais, frère; mais il est souvent venu à notre tente, et ses filles aussi, et il nous a donné des traités, car il fait partie de ces gens qui s'appellent *évangéliques* et qui donnent aux gens des traités qu'ils ne peuvent pas lire.

« — Vous devriez apprendre à lire, Gaspard.

« — Nous n'avons pas le temps, frère.

« — N'êtes-vous pas souvent sans rien faire?

« — Jamais, frère; lorsque nous ne sommes pas occupés à notre commerce, nous sommes occupés à prendre nos récréations; par conséquent, nous n'avons pas le temps d'apprendre à lire.

« — Réellement vous devriez faire un effort. Si vous étiez disposé à apprendre, je m'empresserais de vous aider. Vous vaudriez bien mieux si vous saviez lire.

« — Comment cela, frère?

« — Vous pourriez lire les Écritures, et apprendre ainsi à connaître vos devoirs envers vos semblables.

« — Nous les connaissons déjà, frère; les constables et les juges ont réussi à nous infuser déjà une bonne partie de cette science.

« — Cependant vous violez souvent la loi.

« — Ainsi font, je pense, de temps à autre ceux qui ont appris à lire, frère.

« — Très vrai, Gaspard; mais vous devriez réellement apprendre à lire, car, ainsi faisant, vous apprendriez aussi vos devoirs envers vous-même, et votre principal devoir est de veiller sur votre âme. Le prédicateur n'a-t-il pas dit : « Quand un

« homme aurait gagné le monde entier, en serait-il « plus riche? »

« — Nous n'avons pas grand'chose des richesses de ce monde, frère.

« — Très peu de chose, c'est vrai, Gaspard. Maintenant avez-vous observé comme les yeux de toute la congrégation se sont dirigés vers votre banc lorsque le prédicateur a dit : « Il y a des gens qui « perdent leur âme et qui ne gagnent rien en « échange, qui sont proscrits, méprisés, miséra- « bles. » Ces paroles n'étaient-elles pas tout à fait applicables aux *gypsies?*

« — Nous ne sommes pas misérables, frère!

« — Cependant il me semble que vous devriez vous estimer tels, Gaspard; avez-vous un pouce de terre qui soit à vous? êtes-vous utiles à quelqu'un? Tout le monde parle mal de vous. Qu'est-ce qu'un *gypsy*?

« — Quel est l'oiseau qui fait tapage là-bas, frère?

« — L'oiseau! eh! c'est le coucou qui bavarde; mais qu'est-ce que le coucou peut avoir à faire en tout ceci?

« — Nous allons voir, frère. Qu'est-ce que le coucou?

« — Ce que c'est? Vous le savez aussi bien que moi, Gaspard.

« — N'est-ce pas un oiseau tout à fait polisson et impertinent, frère?

« — Je le regarde comme tel, Gaspard.

« — Personne ne sait d'où il vient, frère?

« — D'accord, Gaspard.

« — Il est pauvre, frère, il n'a pas même un nid à lui...

« — C'est ce qu'on dit, Gaspard.

« — Tout le monde médit de lui, frère?

« — Oui, Gaspard, tout le monde l'insulte.

« — Et néanmoins il est passablement gai, frère?

« — Oui, passablement gai, Gaspard.

« — Il n'est d'aucune utilité, frère?

« — D'aucune exactement.

« — Ainsi vous seriez bien aise d'être délivré des coucous, frère?

« — Mais non pas précisément, Gaspard; le coucou est un oiseau facétieux, sa présence et sa voix donnent un grand charme au paysage. Je ne puis pas dire que je voudrais voir la terre débarrassée du coucou.

« — Eh bien! frère, qu'est-ce qu'un garçon *romany?*

« — Vous devrez répondre vous-même à cette question, Gaspard.

« — N'est-ce pas un drôle espiègle et fripon, frère?

« — Oui, oui, Gaspard.

« — Qui n'est d'aucune utilité, frère?

« — Exactement, Gaspard; je vois.....

« — Quelque chose qui ressemble fort à un coucou, frère?

« — Je vois où vous voulez en venir, Gaspard.

« — Vous voudriez être débarrassé de nous, n'est-ce pas?

« — Non, pas précisément.

« — Nous ne sommes pas un ornement pour les vertes campagnes dans les temps du printemps et de l'été, n'est-ce pas? Et les voix de nos filles, avec leurs chansons et leur bonne aventure, ne contribuent pas à les rendre plus gaies?

« — Je vois où vous voulez en venir, Gaspard.

« — Vous voudriez métamorphoser les coucous en oiseaux de basse-cour, n'est-ce pas?

« — Je ne puis dire cela pour mon compte, Gaspard; mais il y en a d'autres qui le voudraient peut-être.

« — Et changer les garçons et les filles gypsies en tisserands mécontents et en ouvrières de manufactures, frère?

« — Je ne puis dire cela, Gaspard. Vous êtes certainement un peuple pittoresque, et à beaucoup d'égards un ornement pour nos villes et nos campagnes; notre peinture et notre littérature vous ont aussi beaucoup d'obligations. Quels jolis tableaux ont fournis vos groupes et vos campements, et que de jolis livres on a écrits dans lesquels les principaux personnages étaient des gypsies! Je crois que, si nous ne vous avions plus, nous vous regretterions.

« — Absolument comme vous regretteriez les coucous, s'ils étaient tous transformés en oiseaux de basse-cour. Je vous dirai, frère, que très souvent, lorsque j'étais assis sous une haie, au printemps ou en été, et que j'entendais chanter le coucou, j'ai

pensé que les gypsies et les coucous se ressemblent sous plus d'un rapport, surtout sous le rapport du caractère. Tout le monde parle mal de nous, et chacun est bien aise cependant de nous voir.

« — Oui, Gaspard; mais il y a une différence entre les hommes et les coucous : les hommes ont des âmes, Gaspard.

« — Et pourquoi pas les coucous, frère?

« — Vous ne devriez pas parler ainsi, Gaspard; ce que vous dites ressemble à un blasphème. Comment un oiseau aurait-il une âme?

« — Et comment un homme en aurait-il une?

« — Oh! nous savons très bien que l'homme a une âme.

« — Comment le savons-nous?

« — Nous le savons très bien.

« — En feriez-vous le serment, frère? en lèveriez-vous la main?

« — Mais oui, je pense que je le ferais, Gaspard.

« — Avez-vous jamais vu l'âme, frère?

« — Non, je ne l'ai jamais vue.

« — Eh bien, comment pourriez-vous jurer qu'elle existe? La jolie figure que vous feriez en cour de justice, d'affirmer l'existence d'une chose que vous n'avez jamais vue. — Relevez votre tête, camarade. Où et quand l'avez-vous vue? Affirmez-vous sous serment, camarade, que ce gypsy a volé le petit de l'ânesse? — Oh! il n'y a personne pour faire un contre-interrogatoire comme l'avocat P... Nos gens, lorsqu'ils sont dans l'embarras, aiment beaucoup à

l'employer, quoiqu'il se fasse payer cher. Maintenant, frère, oserez-vous affirmer sous serment que nous avons une âme?

« — Bien! nous ne ferons aucun serment à ce sujet; mais vous-même, vous croyez à l'âme : je vous ai entendu dire que vous croyez à la bonne aventure, et qu'est-ce que la bonne aventure, sinon la science de l'âme?

« — Quand donc ai-je dit que j'y croyais?

« — Eh! après cette bataille, lorsque vous me montrâtes cette marque sanglante dans le nuage, tandis que celui dont vous prophétisiez le sort s'en allait dans sa voiture vers la vieille ville au milieu des torrents de pluie, des tonnerres et des éclairs.

« — Je crois me rappeler quelque chose de semblable, frère.

« — Une autre fois je vous ai entendu dire que le spectre d'Abershauw descendait de cette colline à cheval chaque nuit.

« — Mais quelle merveilleuse mémoire vous avez, frère!

« — Je voudrais ne pas l'avoir, Gaspard; elle fait mon malheur.

« — Votre malheur! Peut-être bien après tout. En tout cas, il est bien peu comme il faut d'avoir une telle mémoire. J'ai entendu ma femme dire qu'il était très vulgaire de montrer qu'on avait une mémoire trop fidèle, et que vous ne pouvez donner une meilleure preuve de bonne éducation que d'oublier toute chose aussi vite que possible, spécialement une pro-

messe, ou un ami lorsqu'il se trouve dans la gêne. Bien, frère, je ne puis nier que je crois à la bonne aventure et au fantôme d'Abershauw, qui, dites-vous, est son âme. N'allez pas penser cependant que ce que je crois ou ce que j'affirme croire à un moment, je voulusse le croire le moment d'après ou seulement dire que j'y crois.

« — En vérité, vous m'étonnez, Gaspard. Dans une précédente occasion, je vous ai entendu citer un fragment de chanson qui dit que, lorsqu'un homme est mis en terre, tout est fini pour lui.

« — Ai-je dit cela? Dieu! quelle mémoire vous avez, frère! Mais vous n'êtes pas sûr que j'aie à présent la même opinion.

« — Certainement non, Gaspard. Après un sermon comme celui que nous avons entendu, je serais très choqué que vous eussiez encore la même opinion.

« — Cependant, frère, ne soyez pas trop sûr que je n'aie pas encore cette opinion, quelque choquante qu'elle vous paraisse.

« — Quel peuple incompréhensible vous êtes, Gaspard! »

Incompréhensible! beaucoup moins que ne le pense Lavengro. Au milieu de ces contradictions et de ces oscillations de pensée, la véritable nature de ce singulier peuple se laisse au contraire assez facilement surprendre. Le gypsy est sceptique et croyant, selon le caprice de son tempérament et les impressions de la minute qui passe. Il croit à la fois aux fantômes et à l'anéantissement absolu. Ses émotions,

quelles qu'elles soient, poétiques ou grossières, basses ou brillantes, sont la règle de son esprit. Incompréhensible, il ne l'est pas; mais inconvertissable, il l'est, et de manière à lasser la patience de toutes les théocraties de la terre. S'il est vrai que les gypsies aient une origine hindoue, il est permis d'imaginer qu'ils appartiennent à une caste déchue, chassée pour ses incorrigibles habitudes et son esprit rebelle à toute autre idée de règle morale que l'obéissance aux mouvements de la nature.

Sont-ils cependant dépourvus de toute qualité morale? Non, ils ont à un assez haut degré l'amour de la famille et à un degré excessif l'amour de la tribu. Les femmes surtout présentent un singulier mélange de vices et de qualités opposés. Que faut-il penser de leur vertu? Il y a à ce sujet un dissentiment assez marqué entre deux esprits de même famille, quoique de tendances très différentes, c'est-à-dire Borrow lui-même et Mérimée. Borrow, qui a longtemps vécu dans leur compagnie, s'est constitué leur paladin, et cite des bohémiennes qui ont refusé d'accepter, en échange de leur honneur, des sommes considérables et des positions brillantes. Mérimée croit que la candeur de Borrow a été surprise, et que si elles ont refusé, c'est qu'elles ont pensé qu'on voulait se moquer d'elles. Des offres plus modestes, pense-t-il, auraient mieux réussi. Offrez cent mille francs à une fille d'auberge pour obtenir ses faveurs, elle vous rira au nez; mais montrez-lui dix francs et elle comprendra instantanément. Cependant cette vertu des

bohémiennes se comprend sans trop d'efforts, car elle est soutenue par la haine de leur race contre le chrétien et l'Européen, le *gorgio*, comme ils l'appellent dans leur langage. Sont-elles fidèles aux époux et aux amants de leur race? Ce qui est certain, c'est qu'elles ne sont jamais surveillées, et que les hommes se confient absolument à elles. En réalité, nous croyons qu'on peut dire que leurs vertus ne méritent pas ce nom. Si elles sont vertueuses, elles le sont sans être chastes; elles raffolent des propos relâchés, et se complaisent dans toute sorte de manœuvres libertines. Elles aiment à éveiller l'imagination du *gorgio* par leurs coquetteries et la liberté de leurs allures, quitte à l'arrêter avec un poignard, s'il se croit encouragé par leur tactique et leur langage. Enfin, si elles sont vertueuses pour leur propre compte, elles ne répugnent pas à encourager le vice; au contraire, elles ont un goût et un talent particulier pour servir les intrigues immorales et les passions qui ont intérêt à se cacher. Elles sont menteuses, voleuses et coquettes; mais laissons cette vertu s'expliquer elle-même.

Il y avait dans le campement des bohémiens une belle jeune femme, du nom d'Ursule, pour laquelle Lavengro semble avoir eu un commencement d'inclination. — Consultez Ursule, avait dit M. Petulengro. Ce soir, après souper, emmenez-la derrière une haie, et elle vous apprendra relativement à nos mœurs quelques-unes des choses que vous ignorez. — Avertie par M. Petulengro, Ursule s'assied, le soir

venu, près d'une haie solitaire, et la conversation suivante s'engage entre elle et Lavengro.

« Bonsoir, Ursule, dis-je, je ne pensais pas avoir le plaisir de vous rencontrer ici.

« — Vous ne l'auriez pas eu en effet, dit Ursule, si Gaspard ne m'avait dit que vous aviez parlé de moi, et que vous désiriez causer avec moi sous une haie. Alors, j'ai épié vos mouvements, je suis venue ici et je me suis assise.

« — Je pensais aller dans ma tente et lire la Bible, Ursule, mais...

« — Oh! je vous en prie, allez à votre tente, et lisez : vous pourrez me parler sous la haie une autre fois.

« — Non, j'aime mieux décidément m'asseoir auprès de vous, Ursule, car, après tout, la lecture le soir est une mauvaise chose. Oui, j'aime mieux m'asseoir près de vous. — Et je m'assis à son côté.

« — Bien, frère. Maintenant que vous êtes assis à côté de moi sous la haie, qu'avez-vous à me dire?

« — Vraiment je ne sais pas trop, Ursule.

« — Vous ne savez pas, frère? Un aimable garçon, ma foi, qui demande aux jeunes femmes de venir s'asseoir avec lui sous les haies, et qui ne sait plus quoi leur dire quand elles sont venues.

« — Ah! je me rappelle. Savez-vous, Ursule, que je m'intéresse beaucoup à vous?

« — Je vous remercie, frère; vous êtes bien bon.

« — Vous pouvez être exposée à bien des tentations, Ursule.

« — Oui, frère, à bien des tentations. Il est dur de voir de belles choses comme des châles, des chaînes d'or, des montres dans les boutiques, derrière les vitrages, et de savoir qu'elles ne sont pas pour vous. Bien souvent j'ai eu envie d'enfoncer le vitrage, mais j'ai réfléchi qu'ainsi faisant, je me couperais les mains d'abord, puis que je serais à peu près sûre d'être *pincée* et envoyée dans un pays étranger, au delà du bain de la mouette (la mer).

« — Ainsi vous regardez l'or et les belles choses comme des tentations, Ursule?

« — Sans doute, frère, de très grandes tentations. Ne pensez-vous pas ainsi?

« — Non certainement, Ursule.

« — Vous n'en êtes que plus fou, frère; mais alors ayez la bonté de me dire ce que vous appelleriez une tentation.

« — Eh mais! par exemple l'espérance de l'honneur ou du renom, Ursule.

« — L'espérance de l'honneur et du renom! Parfait, frère; mais je vous dirai une chose : c'est qu'à moins qne vous n'ayez de l'argent dans votre poche et de bons habits sur votre dos, vous courez le risque de ne pas obtenir beaucoup d'honneur et... comment appelez-vous l'autre chose?... parmi les *gorgios*, pour ne rien dire des gypsies.

« — Je pensais, Ursule, que les gypsies, errant dans le monde comme ils le font, libres et indépendants, ne se laissaient pas mener par de semblables bagatelles.

« — Alors vous ne savez rien des gypsies, frère. Aucun peuple sur la terre n'aime autant les choses que vous appelez des bagatelles, et n'est plus disposé à respecter ceux qui les possèdent.

« — L'argent et les beaux vêtements vous pousseraient donc à faire toute chose, Ursule?

« — Oui, oui, frère, toute chose,... car, ainsi que je vous l'ai dit, l'or et les beaux habits sont de grandes tentations.

« — Très bien. Ursule, je suis désolé de ce que j'entends; je ne vous aurais pas crue si dépravée.

« — En vérité, frère?

« — Penser que je suis à côté d'une femme qui consentirait volontiers à...

« — Allez, frère.

« — A faire la voleuse...

« — Continuez, frère.

« — La menteuse.

« — Continuez, frère.

« — La... la...

« — Allez donc, frère.

« — La...

« — La quoi, frère? dit Ursule en se levant subitement.

« — Eh bien! la... N'avez-vous pas...

« — Je vous le déclare, frère, dit Ursule, extrêmement pâle et parlant très bas, si j'avais quelque chose sous la main, je vous ferais repentir...

« — Eh bien, qu'y a-t-il, Ursule? en quoi vous ai-je offensée?

« — Comment, en quoi vous m'avez offensée? N'avez-vous pas insinué tout à l'heure que j'étais prête à..., à...

« — Allez, Ursule.

« — Non, je ne le dirai pas. Je voudrais seulement avoir quelque chose sous la main.

« — Si je vous ai offensée, Ursule, je vous en demande pardon; c'est que je ne vous comprenais pas. Asseyez-vous, je vous en prie : j'ai encore bien des questions à vous adresser.

« — M'asseoir! non! Il n'y a pas deux minutes que vous m'avez donné à entendre que vous étiez honteux d'être assis à côté de moi, une voleuse, une menteuse!

« — Mais vous, ne m'avez-vous pas donné à entendre que vous étiez l'une et l'autre, Ursule?

« — Je ne m'inquiète pas beaucoup d'être appelée menteuse et voleuse, dit Ursule : on peut être menteuse et voleuse, et être cependant une très honnête femme; mais...

« — Eh bien, Ursule?

« — Eh bien, je vous déclare que si vous insinuez encore que je puis être la troisième chose que vous avez dite, que le diable me vienne en aide! je ferai un malheur! »

La conversation continue sous la haie bien avant dans la soirée. Ursule révèle à Lavengro quelques-uns des mystères de la vie des gypsies, et principalement de la vie des femmes. La liberté d'habitudes et de langage des femmes gypsies n'est qu'une manière

de faire des dupes, comme la bonne aventure et la science des lignes de la main. Beaucoup de *gorgios* s'y laissent prendre, et elles en reçoivent de jolis présents, des bagues, des châles, des mouchoirs. Si le *gorgio* attend quelque chose en retour de ses présents, il est payé en plaisanteries; s'il persiste, en injures, et s'il persiste encore, en coups de griffes et en morsures. — Mais supposons, demande Lavengro, que ce *gorgio* fût quelqu'un d'aimable, un officier de la milice par exemple : lui refuseriez-vous même un baiser? — Nous ne faisons pas de différence, frère; les filles d'un père gypsy ne font pas de différence entre les *gorgios*, et, qui plus est, n'en voient aucune. — Lavengro demande ce qu'elle ferait cependant dans le cas où un *gorgio* se vanterait d'avoir reçu ses faveurs. — « Je sifflerais, répond Ursule, et alors tous mes proches quitteraient leurs occupations et viendraient m'entourer. — Voilà un *gorgio*, dirais-je, qui se vante... — Oh! oh! Ursule, dirait un de mes parents, intente-lui une action devant la loi, — et il me mettrait en secret quelque chose dans la main. Alors, m'avançant, je demanderais au *gorgio* s'il persiste à dire que j'ai commis quelque chose de mal la nuit dernière, lorsque j'étais sortie avec lui. S'il persistait, alors je lui dirais : Vous êtes un menteur, et je lui casserais la tête avec le bâton que je tiendrais caché dans ma main. » — Du reste, ce n'est pas seulement avec les *gorgios* que les gypsies appliquent cette méthode de justice; ils l'appliquent aussi entre eux lorsqu'une femme a été calomniée

par un des leurs. Quant à l'amour qu'une femme gypsy pourrait ressentir pour un *gorgio*, il est sévèrement condamné, et autrefois il était sévèrement puni. Ursule savait une chanson que chantaient souvent les filles gypsies pour s'avertir d'avoir aussi peu de relations que possible avec les *gorgios;* cette chanson racontait l'histoire d'une gypsy qui, s'étant laissé séduire, avait été chassée par sa mère et plus tard enterrée vivante dans un lieu désert. Enfin George Borrow attribue à la fidélité des femmes la persistance des mœurs, des habitudes gypsies. C'est elles qui sont le lien de ces communautés errantes. « Tant que nos femmes nous resteront attachées, dit M. Petulengro, notre communauté pourra subsister; mais les meilleures choses ne durent pas en ce monde. Les filles de la Romanie sont encore les filles de la Romanie, cependant elles ne sont pas tout à fait ce qu'elles étaient il y a soixante ans. Ma femme, quoiqu'elle soit bonne gypsy, ne vaut pas mistress Herne. Je crois qu'elle aime trop les Français et le langage français. Je vous le dis, frère, si jamais la communauté gypsy vient à se rompre, c'est parce que nos filles auront été mordues de ce chien enragé qu'on appelle le *comme il faut.* »

Ursule était elle-même un témoignage vivant des vertus singulières propres aux femmes gypsies. A l'âge de vingt-deux ans, elle avait déjà été mariée deux fois. « Lorsque j'eus dix-sept ans, dit-elle à Lavengro, Lancelot Lovell me fit une offre de ma-

riage, et nous nous mariâmes à la façon gypsy, c'est-à-dire en nous donnant la main droite et en nous promettant d'être fidèles l'un à l'autre. Nous vécûmes ainsi deux ans, voyageant quelquefois seuls, quelquefois avec nos parents. Je devins grosse deux fois et je fis deux fausses couches, malheur que j'attribue en partie à la fatigue que j'éprouvais à courir les campagnes pour dire la bonne aventure, et en partie aux coups de pied et de poing que mon cher Lancelot m'administrait chaque soir, si je rentrais sous la tente avec moins de cinq shillings. » Au bout de deux ans, Lancelot vola et vendit le cheval d'un fermier, il fut pris et condamné à être transporté. Ursule demanda à le voir, et lui porta un beau gâteau dans l'intérieur duquel était renfermée soigneusement une scie dont Lancelot se servit pour s'évader. Ursule perdit plusieurs jours les traces de son mari, qui, serré de près, avait été obligé de s'enfuir à toutes jambes; enfin, au carrefour du grand chemin, elle aperçut le *patteran* du fugitif. — Les gypsies appellent *patteran* les poignées de gazon ou les branches d'arbres dont ils sèment leur route de loin en loin pour indiquer à leurs frères la direction qu'ils ont prise. — Ursule suivit donc ces indications jusqu'à un endroit où, près d'une petite auberge, elle vit un grand rassemblement de gens réunis autour d'un cadavre qu'elle reconnut pour celui de son mari Les gypsies en général ne savent pas nager; Lancelot, partageant cette ignorance, était tombé à l'eau et s'était noyé. « Je le regrettai

vivement, ajouta Ursule, car, en dépit des coups qu'il ne me ménageait pas, il n'était pas mauvais mari. Un homme, frère, d'après la loi gypsy, a le droit de battre sa femme, ou même de l'enterrer vivante, s'il le juge convenable; je suis née gypsy, et je n'ai rien à dire contre la loi. » Ursule avait longtemps vécu dans le veuvage; mais enfin elle s'était remariée, et remariée à l'homme le plus laid et le plus misérable de la bande.

« Comment vous, une aussi jolie femme, mariée à ce *propre à rien*, à ce Sylvestre, le Lazare des gypsies, qui n'a pas un sou à lui! s'écria Lavengro, indigné de cette révélation.

« — Plus pauvre il est, frère, plus il a besoin d'une femme intelligente comme moi pour prendre soin de lui et de ses enfants. J'irai marauder, frère, si cela est nécessaire, je dirai pour lui la bonne aventure... Frère, il y a trois heures que je cause avec vous sous la haie; je vais rejoindre mon mari. »

Dirai-je que ce singulier mélange de sentiments bas et élevés me semble empreint d'une certaine beauté? Serait-il donc vrai, ainsi que l'affirment certains philosophes modernes, que le bien et le mal sont une seule et même chose, et qu'il y a dans tout vice le germe d'une vertu?

Cependant, au bout de quelque temps, Lavengro éprouva le besoin de changer de société et de reprendre sa vie errante. La vallée dans laquelle il a dressé sa tente n'a plus aucun charme pour lui. Isopel, la belle géante, est partie secrètement, en

lui laissant une lettre à demi affable, à demi ironique. Au fait, il l'ennuyait un peu avec ses recherches philologiques, et il mettait trop d'ardeur à lui apprendre l'arménien! Délivré de ses rêves de mariage et de vie sédentaire, Lavengro va donc de nouveau courir le monde. Sa bourse est plate, il est vrai, et il n'a ni monture ni chariot; mais le généreux M. Petulengro lui a offert d'acheter pour lui un beau cheval qui se trouve en dépôt chez un cabaretier du voisinage. Ce cabaretier est, par parenthèse, un type assez original pour mériter une mention spéciale. Jadis son cabaret prospérait, mais depuis que l'homme *noir* parcourt les environs, il marche à grands pas vers sa ruine. Le pauvre homme s'est laissé convertir, et maintenant qu'il ne songe plus qu'au salut de son âme, il est la dupe du premier venu. Ses yeux sont hagards, et ses joues creuses et livides. « Avez-vous changé de religion, lui dis-je, ou bien l'homme noir vous a-t-il commandé le jeûne? — Je n'ai pas encore changé, dit le cabaretier avec une sorte de frisson; mais je dois me convertir publiquement dans une quinzaine, et cette idée, je puis vous l'avouer, absorbe toutes mes facultés. En outre, le bruit s'en est répandu, et tout le monde se moque de moi, et, ce qui est pis, ils viennent tous, boivent ma bière et s'en vont sans payer. Je suis comme ensorcelé, je n'ose rien réclamer. Dieu damne l'homme noir! puissé-je ne l'avoir jamais vu! Le brasseur jure que si je ne lui paye pas cinquante livres dans la quinzaine, il fera saisir tout ce que je possède.

Ma pauvre nièce pleure dans la chambre d'en haut, et moi il me prend quelquefois envie d'aller dans l'étable et de me pendre. » Lavengro, en bon anglican et en bon Anglais, lui conseille deux remèdes que le cabaretier promet d'employer : le premier, de ne pas changer de religion, et le second, de se servir de ses poings contre ceux qui ne le payent pas. Quelque temps après, Lavengro va lui rendre une nouvelle visite. Miracle! le cabaret est rempli : le gin et l'ale coulent à flots, et tout le monde paye argent comptant. Les habitués sont pleins de politesse et d'obséquiosités, et le cabaretier les malmène avec l'arrogance d'un planteur ou d'un officier russe. La fortune subite de ce pauvre diable est en miniature une image de la lâche admiration qu'inspirent aux hommes le succès et la force. Depuis qu'il a convenablement roué de coups un buveur récalcitrant, l'argent afflue chez lui, il est honoré et respecté de tout le monde, et il a acquis le droit d'insulter ceux qui le font vivre. « Il n'a pas son pareil dans toute l'Angleterre, dit un buveur. — Non, dit un autre. L'homme qui a pu battre Tom Hopton pourrait battre le monde entier. — Je suis fier de lui, dit le premier. — Et moi aussi, dit le second; je le défendrai contre tout le monde. Que j'entende un peu quelqu'un dire quelque chose contre lui, il aura affaire à moi. » Et alors, en regardant de mon côté, il ajouta : « Avez-vous quelque chose à dire contre lui, jeune homme? » Pendant ce temps, l'hôte va et vient dans la salle, provoquant et rudoyant ses

pratiques. « Faites place au comptoir, faites place, messieurs, pour moi et mon ami, et lestement. — Que voulez-vous prendre, notre hôte? un verre de sherry? je sais que vous l'aimez, dit un buveur. — Que le diable vous emporte, vous et le sherry; je ne me soucie pas de vous. N'avez-vous pas entendu ce que je vous ai dit? — Très bien, très bien, vieux camarade, je ne désire pas être importun. » Et avec un gracieux « serviteur, monsieur », qu'il m'adressa, il nous laissa seuls. » De nouveaux habitués arrivent. « Qu'ils attendent que j'aie le temps de les servir! dit l'hôtelier. — Mais la salle ne les contiendra pas tous. — Qu'ils se mettent dehors! — Mais il n'y a pas assez de bancs. — Qu'ils se tiennent debout ou s'asseyent par terre! » Tels sont les résultats d'un coup de poing bien appliqué. Cette misérable taverne n'est-elle pas un miroir grossier, mais fidèle, dans lequel se réfléchissent toutes les lâchetés sociales et toutes les arrogances des triomphateurs?

Lavengro enfourche le cheval acheté avec les guinées de M. Petulengro, lui met les rênes sur le cou et le laisse libre d'aller où bon lui semblera. La première aventure qu'il raconte est d'un Sterne sans fausse sensibilité, d'un Sterne batailleur et boxeur. Il rencontre un vieillard assis sur le bord de la route, pleurant à chaudes larmes, et qui raconte qu'on vient de lui voler son âne : « Je revenais du marché, dit-il, lorsque j'ai rencontré un homme avec un sac sur les épaules qui m'a demandé si je voulais lui vendre

mon âne. Je lui ai répondu que je ne songeais pas à le vendre, car il m'était très utile, et que d'ailleurs je l'aimais autant que s'il était ma femme ou mon fils. J'essayai de passer outre, mais le gaillard s'est planté devant moi en me demandant de le lui vendre et qu'il me l'achèterait à n'importe quel prix. Alors, voyant qu'il persistait, j'ai répondu que j'en voulais six livres. Je disais cela pour me débarrasser de lui et parce que je voyais bien qu'il était un pauvre diable qui probablement ne possédait pas six shillings; mais j'aurais mieux fait de retenir ma langue, car je n'avais pas fini de parler que, déposant son sac, il en a tiré une balance, s'est dirigé vers ce tas de pierres et en a pesé quelques-unes qu'il a jetées ensuite devant moi en disant : — Voici les six livres, voisin, maintenant descendez de votre âne et livrez-le-moi. Je restai stupéfait quelques instants, et lorsque je lui demandai ce qu'il prétendait : — Ce que je prétends, vieux drôle, je prétends prendre possession de la marchandise que j'ai achetée. Et ce disant, il a enfourché l'âne et s'est enfui aussi vite qu'il a pu. » Lavengro se met à la poursuite de ce facétieux voleur, et l'atteint bientôt. « Descendez de cet âne, coquin, ou je vais vous en faire descendre moi-même. » L'homme se retourne tranquillement. « Est-ce que vous voulez me voler? — Vous voler? dis-je. Non, mais vous prendre cet âne que vous venez de dérober à son propriétaire. — Je n'ai volé personne; j'ai bel et bien acheté cet âne à son maître, et la loi me le donnera; il a de-

mandé six livres, et je lui ai donné six livres. » En même temps il s'avance contre Lavengro, brandissant un gourdin et laissant traîner la bride de l'âne, qui profite de ce moment pour administrer au voleur une ruade terrible et pour s'enfuir vers son vieux maître. « Aimable traitement! dit le voleur en portant la main à son côté; je ne serais pas étonné d'être estropié pour la vie. — Et vous le seriez, répondis-je, que vous n'auriez reçu que votre dû, coquin, pour avoir tenté de voler un pauvre homme en jouant sur les mots. — Coquin! je ne le suis pas, répondit-il; vous mentez. Et quant à jouer sur les mots, qu'y a-t-il là de répréhensible? Les gens les plus huppés en font autant [1]. »

Cette anecdote rappelle trait pour trait les anciennes facéties et friponneries populaires dont est remplie la vieille littérature, auxquelles se complaisaient Thibaut Agnelet et Till Eulenspiegel, et qu'aimait à raconter le bon Sancho Pança. Borrow est le seul écrivain de notre temps qui ait vu la nature plébéienne comme l'ont vue les grands écrivains d'autrefois, depuis l'auteur inconnu de la farce de *Pathelin* jusqu'à Lesage. Il connaît sa prédilection pour l'équivoque, l'à-peu-près, les paroles à double sens et les actions à double face, ses friponneries

1. Ces escroqueries par calembour remontent — qui le croirait? — à la plus haute antiquité, car elles étaient pratiquées à Sodome, paraît-il, avec une effronterie sans égale. Voir dans le *Talmud* l'exposé des mœurs de cette ville atrocement facétieuse et justement punie par la pluie de feu.

casuistiques, son goût pour les grosses facéties, son audace effrontée à prendre au pied de la lettre une plaisanterie qui lui crée l'ombre d'un droit, l'air de bêtise sous lequel elle sait dissimuler ses mauvaises pensées. Il connaît tous les signes de la franc-maçonnerie populaire, l'œil qui cligne, le coude qui donne avis, la grimace significative. C'est le dernier écrivain qui ait surpris au vif les mœurs de cette populace des districts ruraux, formée par le servage et l'oppression, et si différente de ces populations créées par l'industrie et la civilisation urbaine vers lesquelles les écrivains modernes ont de préférence braqué leur lorgnette.

Ce n'est pas seulement par la manière d'observer et de reproduire la vie populaire que Borrow rappelle les anciens écrivains. Il les rappelle par la franchise de son langage et par l'intensité de ses haines littéraires ou politiques. Il a des accès de colère qui font déborder en lui une éloquence bouffonne. Il y a plus, les gros mots sont les meilleurs avec lui, car il ne se soucie pas de passer pour un homme de bon ton, et il n'a jamais cultivé l'art des perfidies sournoises. Il déclare tout net que « le peuple allemand, dont l'Angleterre s'est engouée depuis quelques années, est un peuple stupide ». Nous ne savons ce que sir John Bowring peut lui avoir fait; ce qui est certain, c'est qu'on a perdu l'habitude de traiter ainsi les gens depuis l'époque où ont été écrites les invectives de d'Aubigné contre Palma Cayet. Ses épigrammes littéraires sont tout

à fait à l'ancienne mode; elles ne se composent point d'un trait sec et acéré, comme celles d'un homme formé par le monde à la méchanceté, ou d'un bel esprit sans imagination. Non, elles sont dramatiques, et provoquent le rire comme une scène de comédie. Ce sont des épigrammes à plusieurs personnages, pour ainsi dire. En voici une qui n'eût pas été indigne des maitres de la raillerie et du rire. Après avoir accompli l'acte de chevalerie errante que nous avons raconté plus haut, Lavengro s'était arrêté dans une belle vallée, sous un bouquet d'arbres, afin de se reposer. Son attention fut bientôt attirée par un bruit singulier, un ronflement sonore, comme celui qui peut s'échapper des voies respiratoires d'un géant endormi. « Je me levai, dit Lavengro, et je vis un homme couché sur le dos, son chapeau légèrement ramené sur les yeux, et tenant un livre ouvert dans sa main droite. Je me contentai d'abord de le regarder, pensant qu'il allait s'éveiller; mais il continua de ronfler d'une manière convulsive. Enfin le bruit devint si terrible que je me sentis alarmé pour son existence, et que je tremblai dans la crainte d'une attaque d'apoplexie. Je m'écriai : « Monsieur! monsieur! réveillez-vous. Vous dormez trop. » Voyant qu'il ne se réveillait pas, je le secouai vigoureusement; il ouvrit à demi les yeux, et, s'imaginant sans doute qu'il rêvait, il les referma; mais j'étais déterminé à le réveiller, et je criai en conséquence : « Monsieur! monsieur! ne dormez plus. » Il ouvrit les yeux, se dressa sur son séant d'un air à

demi effaré et me demanda ce que je voulais. « Je vous demande pardon, lui dis-je, mais j'ai pris la liberté de vous éveiller, parce que vous m'avez paru avoir un sommeil très agité ; en outre j'ai craint que vous ne prissiez la fièvre en dormant sous cet arbre. — Je ne cours aucun risque, répondit-il ; je viens souvent dormir ici. Mon sommeil n'était pas agité le moins du monde, et vous auriez fort bien fait de ne pas m'éveiller, car, pour vous dire la vérité, j'ai le sommeil très difficile. — On ne s'en douterait guère, répondis-je, je n'ai jamais vu personne dormir d'aussi bon cœur. » Alors l'inconnu raconte à Lavengro que, depuis plusieurs années, il était tourmenté d'insomnies invincibles, qui étaient survenues à la suite d'agitations nerveuses et d'inquiétudes morales. Les narcotiques semblaient plutôt augmenter que diminuer la maladie ; bref, tous les remèdes avaient été vains, lorsqu'un de ses amis lui porta un livre en lui conseillant d'en lire quelques pages chaque jour, en plein air et au milieu d'un paysage qui pût inviter au sommeil. « Je suivis son conseil, dit le dormeur ; le lendemain, je choisis cet endroit comme le plus riant de tous les environs, et j'ouvris le livre ; au bout de la première page, j'étais plongé dans un sommeil de plomb. Depuis cette époque, j'ai répété l'expérience chaque jour, et toujours avec un égal succès. Je n'ai pas d'enfants ; hier j'ai fait mon testament, et j'ai institué mon ami mon légataire universel en reconnaissance du service qu'il m'a procuré. » C'est à la poésie de Wordsworth que

s'adresse cette épigramme. « Je n'avais jamais douté de sa puissance soporifique, ajoute Borrow, mais je fus confirmé dans ma croyance par cette anecdote. Comme depuis cette époque j'ai rencontré beaucoup de personnes qui mettaient ce poète au-dessus de Byron, j'en ai conclu que le nombre des gens affligés d'insomnies était plus nombreux que je ne pensais. » Borrow étant, par sa nature d'esprit, peu fait pour goûter la poésie de Wordsworth, nous ne perdrons pas notre temps à démontrer que cette épigramme est injuste, et nous nous contenterons de constater qu'elle est très plaisante et très réussie.

Une des prétentions de Borrow, c'est de vouloir que chacune de ses anecdotes présente non seulement un petit tableau ou un petit drame, mais une leçon morale. Heureusement il en est de la morale de ses aventures comme de la morale des fables de La Fontaine : elle se compose de lieux communs, de dictons populaires, de coqs-à-l'âne, de proverbes; elle ne nuit en rien par conséquent au récit et n'est pas assez sérieuse pour le gâter. Rien ne serait bizarre comme les titres moraux qu'on pourrait donner à ces aventures; l'une d'elles, par exemple, pourrait être intitulée : *Qu'il est utile de savoir se servir de ses poignets, et que cette science n'est pas déshonorante pour un gentleman, ou l'apologie de l'art de boxer*. Il est possible que la science du boxeur ne soit pas déshonorante pour un *gentleman;* mais il est tout à fait certain que la scène est

plaisamment racontée, et les personnages en présence très vivants et très anglais. C'est le récit d'une rixe entre un postillon insolent, tyran d'écurie, terreur des voyageurs, et un vieux *gentleman*. Cette scène est homérique. Le postillon insulte le vieillard à la manière de Thersite, sans se douter qu'il a devant lui un héros vieilli dans les combats. « Comme vous avez été très malhonnête avec moi, je ne vous donnerai rien du tout pour boire, dit le vieillard. — Vraiment, cher ami! répond le cocher. J'espère que je ne mourrai pas de faim pour cela; il ne me donne pas son shilling : je vous en donnerai vingt, si vous voulez, mendiant. Il faut être poli avec monsieur, vraiment oui! Eh bien! ma foi, nous voilà beaux s'il faut être poli avec des gens pareils. » Flegmatiquement le vieillard fume sa pipe, sans répondre, mais en ayant soin de chasser la fumée à la figure du postillon et de lui fournir l'occasion d'une violence : le matamore donne dans le piège. « Pourquoi me fumez-vous au visage? (Et d'un revers de main il fait tomber la pipe du vieillard.) — Je vous remercie, répond ce dernier; si vous voulez attendre un instant, je vais vous donner un reçu de la politesse que vous m'avez faite. » Et toujours flegmatique, il ramassse sa pipe, pose son chapeau, met bas son habit et se campe en garde. Le combat est superbe; on entend les coups de poing pleuvoir et les mâchoires voler en éclats. Édenté, meurtri, le nez en sang et l'œil poché, le postillon se retire de la lutte, pendant que la galerie, mortifiée de

la défaite du matamore, exprime son opinion : « C'est ce coup de garde que Tom ne connaissait pas, voyez-vous, qui a fait tout le mal. Je donnerais bien une guinée pour boxer avec le vieux. » Cette histoire est incontestablement morale; elle prouve qu'il est bon de savoir se servir de ses poings, et surtout qu'il est utile d'avoir eu un professeur de boxe de la vieille école, le sergent Broughton, par exemple, qui avait formé le vieillard.

Mais la plus singulière de ces histoires à intentions édifiantes est assurément celle du vieux sinologue qui avait appris le chinois et qui n'avait jamais lu un seul livre écrit en cette langue. Dans une de ses pérégrinations, Lavengro tomba de cheval, se blessa et fut recueilli sur la route par un vieillard qui le traita avec bienveillance et le garda chez lui pendant sa maladie. Lorsque Lavengro entra en convalescence et qu'il put exercer sur ce théâtre nouveau sa vieille curiosité, il fut étonné du nombre de tasses et de porcelaines de tout genre qui encombraient la maison. Sur les cheminées, sur les tables, sur les consoles, sur les étagères, partout des assiettes et des tasses chargées d'hiéroglyphes bizarres s'offraient à la vue. Lavengro apprit bientôt du maître de la maison l'histoire de cette collection singulière. « Ces tasses chargées d'hiéroglyphes, lui dit-il, m'ont sauvé de la folie et de la mort. A la suite de fausses accusations auxquelles j'avais été en butte, une jeune femme dont j'étais le fiancé mourut de douleur. Sa mort me laissa stupide. Le

ministre de la paroisse essaya vainement de me consoler et de me prêcher la résignation, dont il aurait eu besoin lui-même, car il mourut de douleur un mois après une banqueroute qui le ruina. Le médecin du canton fit tous ses efforts pour m'engager à me distraire par une occupation quelconque, mais j'étais incapable de m'appliquer à aucun objet, et je sentais dans ma tête comme une roue de moulin. Un jour que le vertige était plus fort que de coutume, j'essayai de fixer mes yeux sur un point donné, et mon regard tomba sur une théière dont les signes éveillèrent subitement mon attention. Quels singuliers signes! dis-je, et pendant que je les contemplais, je sentais mon vertige s'apaiser et le calme renaître en moi. Je détournai mes regards; soudainement le vertige recommença, et j'entendis comme une voix qui me criait : — Les signes! les signes! accroche-toi aux signes, ou tu es perdu. — Dès lors une seule idée me préoccupa; quelle fantaisie bizarre avait donné naissance à ces signes? J'avais trouvé une occupation; je comparais incessamment les signes d'une porcelaine aux signes d'une autre, et je les trouvais identiques, quoique différemment disposés. Cette différence d'agencement indiquait un dessein particulier. Assurément ces hiéroglyphes signifient quelque chose; mais que signifient-ils? Alors ma curiosité fut éveillée, et je désirai ardemment savoir la signification de ces inintelligibles ornements, d'autant plus que mon médecin, consulté par moi, m'encouragea dans cette

recherche, et me recommanda comme remède l'étude des signes. Un jour, me trouvant dans une ville voisine, je m'arrêtai près d'une boutique où l'on vendait du thé, et je fus surpris de voir que les caisses et les vases qui le contenaient étaient ornés des mêmes signes qui me préoccupaient si fort. — Les meilleurs thés viennent de la Chine, dit une voix à mes côtés; je me retournai, et je vis le marchand debout sur le seuil de sa boutique. Du véritable thé chinois, ajouta-t-il; peut-être monsieur me fera-t-il l'honneur de l'examiner. — Je lui répondis que je n'avais pas besoin de thé, mais que je serais heureux d'apprendre ce que voulaient dire les signes qui encadraient les peintures de ses caisses et de ses vases. — Ce sont des lettres chinoises, répondit-il; elles expriment sans doute quelque chose, mais je ne saurais trop dire quoi. Permettez-moi de vous vendre cette livre de thé, ajouta-t-il en me tendant un petit paquet enveloppé. L'enveloppe contient un exposé du système d'écriture des Chinois, que je distribue gratuitement afin de corriger l'ignorance gothique qui règne dans le district à ce sujet. — J'avais fait enfin un pas; je savais maintenant que les signes exprimaient des mots. Une seconde visite au marchand me rendit possesseur de quelques porcelaines qu'il me vendit fort cher, mais que je ne marchandai pas en considération du grand service qu'il me rendait. J'écrivis à Londres pour me procurer une grammaire et un dictionnaire chinois, et j'éprouvai un certain désappointement en appre-

nant qu'il n'existait dans la langue anglaise aucun livre de ce genre, et que je ne pourrais apprendre le chinois que par l'intermédiaire du français. Cependant je ne me décourageai pas, j'appris le français en deux ans, et je pus me mettre enfin à l'étude du chinois. Il y a trente-cinq ans que je m'en occupe, et je suis encore bien peu savant dans cette langue; mais les années ont coulé paisibles, et le vertige n'est plus revenu. »

Lavengro demande ensuite au vieillard si ses études chinoises se sont exclusivement bornées à cette littérature d'assiettes et de théières. « Entièrement, répondit le vieillard, je n'ai jamais lu autre chose. — Et puis-je vous demander vos raisons pour borner ainsi vos études? — Ces inscriptions me permettent de passer mon temps; que pourrait faire de plus toute la littérature chinoise? — Et quel joli livre il est en votre pouvoir de faire avec ces inscriptions! ajoutai-je. Pensez un peu. Un livre publié sous ce titre : Traductions de la littérature des porcelaines chinoises... Le glorieux John (sir John Bowring) lui-même ne dédaignerait pas de le publier. »

Cet homme, qui avait appris le chinois, n'avait pu apprendre à connaître l'heure exacte. Lavengro fut surpris de cette ignorance, et lui en demanda les motifs : « Je ne sais pas, dit-il; je dis l'heure à quelques minutes près, mais je ne puis dire la minute exacte. — Et cependant vous avez appris le chinois. Je vous conseille d'apprendre aussitôt

que possible à connaître quelle heure il est. Considérez combien il serait triste de partir de ce monde sans avoir acquis cette science. La millionième partie de l'attention que vous avez donnée à l'étude du chinois vous suffira pour l'acquérir. — En apprenant le chinois, j'avais un motif, reprit le vieillard, celui de me délivrer de mes vertiges. Quant à apprendre à connaître l'heure qu'il est, je n'en vois pas la nécessité. On peut mener une vie très honorable sans savoir cela; mais en vérité il est fâcheux que vous sachiez connaître l'heure. Il serait réellement plaisant que deux personnes, dont l'une sait l'arménien et l'autre le chinois, ne pussent, ni l'une ni l'autre, dire exactement l'heure qu'il est. »

Lavengro, après avoir couru quelque temps les grandes routes, résolut de se défaire de son cheval, et le vendit, à la foire d'Horncastle, une somme trois fois plus forte qu'il ne l'avait payé. C'est encore un bon type que le jockey-maquignon qui fait marché avec lui, et qui naturellement lui raconte son histoire. A lui seul ce récit est tout un roman picaresque. Si le jockey s'était résigné à exercer un métier à demi honnête, ce n'était pas faute de mauvais exemples. Son grand-père était un rogneur de monnaies, très habile dans son métier, et surtout très prudent. L'appât du gain et l'ardeur du métier ne le poussaient jamais trop loin. Soit qu'il employât la lime, les ciseaux ou l'eau-forte, il se contentait d'un honnête bénéfice : sur une guinée, il ne pre-

nait jamais plus de neuf pence, et sur une large pièce espagnole jamais plus d'une demi-couronne. A part le métier qu'il faisait, dit son petit-fils, c'était un homme moral, bon père et bon époux, et qui se laissa pendre pour ne pas dénoncer ses complices. Son fils fut aussi un homme moral et un coquin : bon sang ne peut mentir. Il vécut d'abord honnêtement, mais des revers de fortune arrivèrent. Pour se tirer d'affaire, il trouva commode de mettre en circulation de faux billets de banque. Après quelques années de ce commerce, il fut pris, malgré son habileté à se travestir, et, en considération de quelques dénonciations qu'il consentit à faire, condamné seulement à être transporté. Le jockey se rappelait cette circonstance avec amertume; il regrettait que son père n'eût pas eu plus de fermeté d'âme devant la menace de la mort, et n'eût pas suivi l'exemple de son aïeul. Le jeune orphelin s'en alla vivre alors avec le vieux Fulcher, qui avait pour véritable profession le vol, et pour métier apparent la fabrication de paniers d'osier dont la matière première ne lui coûtait jamais rien, car il la prenait dans les propriétés d'autrui. Le vieux Fulcher était un voleur sans audace; il ne dépassait jamais le simple délit. Il ne comprenait pas qu'on pût commettre un vol qui vous menât à la potence. En conséquence, il se bornait à de petits larcins, dont le plus grave, au moins par ses résultats, fut celui d'une carpe monstrueuse qu'un gentilhomme *spleenetic* de son voisinage s'amusait à

nourrir de sa propre main. Le pauvre gentilhomme devint plus mélancolique que jamais après ce larcin, et finit par se pendre. « Ce qui est un jeu pour l'un est la mort pour un autre, » ajoute philosophiquement le jockey en terminant cette histoire.

Après la mort de ce prudent voleur, qui finit néanmoins par se casser le cou, son fils voulut continuer son commerce; mais John Dale, l'honnête jockey, répondit à ses avances par un refus. Il résista même à la tentation d'épouser Mlle Fulcher, dont il fit sa femme plus tard cependant, lorsqu'après une odyssée picaresque des plus compliquées, il finit par la rencontrer, la corde au cou, dans un marché où elle avait été conduite par son mari. Il l'acheta moyennant la somme de dix-huit pence, que le vendeur se hâta d'aller dépenser au cabaret. Parmi les motifs qui portèrent John Dale à épouser le bétail féminin qu'il venait d'acheter, il en est un d'une délicatesse trop particulière pour que nous ne le rapportions pas : « On m'a bien dit qu'elle était ma propriété, puisque je l'avais achetée la corde au cou; mais, pour vous dire la vérité, je pense que tout le monde doit vivre de son métier, et je ne voulais pas agir avaricieusement avec notre curé, qui est un brave homme et qui a certainement droit à ses honoraires. »

Je raconterais bien volontiers l'histoire de Murtagh, — un véritable petit chef-d'œuvre de même genre, — mais en vérité je n'ose pas. On a déjà pu remarquer l'animosité de Borrow contre l'Église

de Rome; cependant les conversations immorales de *l'homme noir* ne sont rien auprès des exploits de Murtagh, le séminariste irlandais. Murtagh est ce personnage bien connu des lecteurs de Borrow, qui avait jadis enseigné à Lavengro la langue irlandaise. Ce dernier rencontre son ancien professeur sous l'habit de saltimbanque, et apprend son histoire de sa bouche. Que ceux de nos lecteurs qui connaissent l'anglais la lisent; ils y verront comment Murtagh fut envoyé à Livourne, au séminaire irlandais, pour devenir savant en théologie; comment à son tour il rendit tout le séminaire habile dans l'art de manier les cartes, qu'il savait manœuvrer avec une rare dextérité, comment il gagna à la fois l'admiration et l'argent du portier, du cuisinier, de l'aumônier, de l'économe, et fit tant que sa réputation arriva jusqu'au directeur de l'établissement, homme grave et de mœurs austères, qui désira faire sa connaissance; comment Murtagh s'aperçut que cet homme austère était encore plus fort que lui dans l'art de corner, de donner le coup d'ongle, de couper au petit pont, et quelles scènes suivirent cette découverte. A plus forte raison m'abstiendrai-je de raconter l'habileté que Murtagh montra plus tard en Irlande dans le métier d'exorciste, qu'on ne pouvait en effet confier à des mains plus agiles. Une fois il délivra une femme de deux démons qui sortirent de sa bouche sous la forme de deux anguilles; une autre fois, il fit une cure plus miraculeuse, et délivra une possédée de *six* démons qui sortirent sous la

forme d'une unique souris blanche... Nous recommandons cette histoire, non certes pour les passions mesquines et les préjugés haineux qui l'ont inspirée, mais pour son mérite littéraire : elle peut soutenir sans désavantage la comparaison avec les meilleures pages du *Baron de Fœneste*, et peut se lire après n'importe quel roman picaresque.

Le Gentilhomme Romany se termine brusquement après l'histoire de Murtagh et ne finit pas plus en réalité que ne finissait *Lavengro*. Un sergent recruteur s'approche du jeune aventurier et lui propose de s'engager au service de la Compagnie des Indes. « Pourquoi faire? — Pour combattre les *Kauloes*, un tas de coquins qui ne valent pas la corde pour les pendre. — Kauloes! et que signifie ce mot? — Noirs, reprit le sergent recruteur; et nous, ils nous appellent *Lolloes*, c'est-à-dire rouges, dans leur exécrable jargon. — Vraiment!... Mais, dis-je, c'est le jargon de M. Petulengro et de Tawno Chikno; je ne serais pas étonné maintenant qu'ils fussent d'origine indienne. J'ai envie d'aller voir ce pays. »

Ainsi se termine cette nouvelle partie de l'odyssée humoristique que Borrow continue depuis tant d'années. Est-elle à jamais terminée, ou son prochain livre nous conduira-t-il dans l'Inde, vers laquelle Lavengro a l'air d'aspirer? Peu importe : inachevés, fragmentaires, ces livres peuvent se passer de conclusion, car ils ont une valeur intrinsèque, et chacune de leurs pages porte l'empreinte de la réalité. Le critique qui rend compte d'un livre

de Borrow est à peu près dans la situation du critique qui aurait eu successivement à rendre compte des diverses parties de *Gil Blas* à mesure qu'elles se publiaient. L'œuvre est incomplète, mais chaque partie est excellente, et peut être appréciée isolément. Barrow a ressuscité un genre littéraire abandonné depuis longtemps, et il l'a ressuscité non pas artificiellement, comme on ressuscite telle forme rythmique ou comme on remet à la mode le rondeau ou le sonnet, mais naturellement, et comme étant le seul cadre convenable où pussent se ranger les observations et les acteurs de sa vie errante. Pour un esprit sain et judicieux, l'observation de la vie populaire, surtout l'observation de la vie vagabonde et des mœurs équivoques, entraînera toujours nécessairement la forme du roman picaresque. Les machines mélodramatiques, les romans à grands ressorts, dans lesquels on a essayé, de nos jours, de nous présenter certains tableaux de la vie populaire, suffisent, par l'extravagance de leur forme, à démontrer que l'auteur ne connaît rien de ce qu'il prétend décrire. Borrow n'a pas adopté la forme picaresque de parti pris, car aucune de ses pages ne trahit cette préoccupation. Il l'a retrouvée d'instinct, par le seul fait qu'il avait à exprimer des sentiments d'une certaine nature; il l'a retrouvée par la même raison qui la fit inventer jadis à Cervantes et à Mendoça, c'est-à-dire en vertu de cette nécessité qui fait trouver à l'esprit la forme naturelle à ses conceptions. Seulement il faut, pour cela, que

l'esprit ne soit pas faussé par l'ambition et préoccupé du désir du succès, et c'est ainsi que Borrow est devenu, sans y songer, en quelque sorte le Quevedo et le Mendoça de l'Angleterre contemporaine.

Septembre 1857.

ESSAIS

SUR ALFRED TENNYSON

I

DES PREMIERS POÈMES AUX IDYLLES DU ROI

ALFRED TENNYSON

I

DES PREMIERS POÈMES AUX IDYLLES DU ROI

La réalité des choses nous échappe, dit le philosophe moderne élevé à l'école de Kant; nous n'atteignons que des phénomènes et des apparences, et encore ne sommes-nous jamais bien sûrs de surprendre la vraie figure de ces apparences qui ne sont peut-être d'ailleurs que le reflet de nos pensées. Les choses extérieures se conforment avec docilité aux exigences nécessaires de notre esprit; nous les voyons sous la forme exigée par notre œil, nous les voyons telles que nous devons les voir pour que notre existence soit possible, et c'est tout. Loin de nous donc ce monde de fantômes qui nous leurrent et nous trompent, et qui ne sont après tout que les figures de nos propres désirs! C'est nous-mêmes qui créons ces êtres auxquels nous donnons notre amour, notre admiration, notre confiance, que nous implorons à genoux, vers lesquels nous tendons des

mains suppliantes, et pour lesquels nous sommes prêts à sacrifier notre existence. Restons stoïquement fidèles à notre *moi* qui est pour nous la mesure de toute chose, et sachons bien qu'en dehors de nous tout est vain!

Ainsi raisonne le moderne stoïcien, dont le suprême effort a été pour ainsi dire de perdre courage et d'abdiquer toute croyance en la certitude. Sa science est vraiment une science amère, qui semble ne laisser à l'âme aucune espérance, et cependant même de ses conclusions attristées il est possible encore de tirer plus d'une consolation. L'adolescent s'en effraye; il ne voit qu'en tremblant se dérouler devant lui cette mer trompeuse de la vie, dont toutes les vagues sont perfides, dont tous les rivages sont inconnus; il se désespère en songeant qu'il n'y a pas pour lui de port de salut, et qu'il devra vivre sans connaître la vérité, vers laquelle il aspire de toutes les forces de son être. Plus tard, il pourra trouver une raison d'aimer la vie dans ce qui faisait d'abord son désespoir. « Qu'importe, se dira-t-il, que ce monde soit un monde d'apparences et de phénomènes, puisque ces apparences sont charmantes et que ces phénomènes sont admirables? Je suis content de vivre avec des ombres si aimables et de contempler tant d'images gracieuses. Avec quelle aimante pitié ce monde toujours mouvant sait me consoler de cette vérité que je ne puis connaître! Comme ses apparitions apprennent à oublier! Comme ses images savent bercer et endormir! Quoi! je dédaignerais ce

monde parce qu'il est peuplé, me dis-tu, des ombres de ma propre pensée! Mais bénie soit plutôt la bienfaisante nature qui, docile et flexible, consent à prendre les formes que désire mon esprit, qui m'apparaît mélancolique lorsque je suis sombre, et rayonnante quand je suis gai! Et quelle infinie variété, quelle inépuisable fécondité! Il n'y a pas deux printemps qui se ressemblent, et jamais le même sourire n'apparaît deux fois sur le même visage. Plus illimité que l'empire des rêves est ce royaume des apparences extérieures. Vivrais-je des milliers d'années, la nature trouverait pour dissiper mes ennuis et amuser ma curiosité des aspects toujours nouveaux, des formes toujours différentes, des combinaisons toujours imprévues. Et comme si ce n'était assez pour satisfaire mes exigences, les hommes se sont unis à la nature et ont créé un autre monde de beauté et de lumière qui s'appelle le monde de l'art et de la poésie, tout aussi inépuisable et fécond que le premier, aussi réel et moins perfide. Ne dis donc pas, ô philosophe morose, que ce monde est trompeur, puisqu'il offre tant de consolations. Ne dis donc pas que ces apparences sont mensongères, puisque le plaisir qu'elles donnent est assez vif pour dominer les plus poignantes angoisses de mes doutes. Non, ne médis pas de ce monde enchanté, plein de visions et de songes qui ne se dissiperont pas autour de toi comme les fantasmagories puériles d'un charlatan, mais qui, se renouvelant sans cesse, t'entoureront jusqu'au tombeau. Va donc, et sans plus de souci

laisse ton esprit flotter avec les nuages et ton cœur nager sur la mer de la vie. Si ce monde est une illusion, cette illusion vaut une réalité, puisqu'elle ne se dissipera point tant que tes yeux resteront ouverts. »

Je ne voudrais pas que le lecteur puisse penser que j'ai voulu lui donner le perfide conseil d'abandonner la vérité pour la beauté, et de se consoler des devoirs ingrats de la vie par un poétique épicurisme. Je ne suis point responsable, je le déclare, des paroles que je viens de prononcer; je n'ai fait que traduire en prose vulgaire les chants de sirène qui bourdonnent aux oreilles et les suggestions tentatrices qui font battre le cœur lorsqu'on s'abandonne à la dangereuse lecture des poètes. Oui, tous, plus ou moins, conseillent au lecteur la maxime des poètes antiques : *carpe diem*. Ils ne donnent pas sans doute ce conseil avec la brutalité des anciens, désireux avant tout d'économiser le temps et de remplir les heures, fût-ce aux dépens de l'âme; mais ils ont mille manières ingénieuses et délicates de l'insinuer : ils font flotter devant nos yeux mille formes changeantes, qui semblent n'apparaître un instant que pour nous donner le désir de les revoir encore; ils nous bercent de rêves qui font regretter le réveil, qui nous font souhaiter de nous anéantir encore dans le doux sommeil. Ils doublent le prestige du plaisir, idéalisent la volupté, la rendent morale comme une vertu, et transforment en volupté la cruelle souffrance. Oh! quelle dangereuse enchan-

teresse que la poésie, et que ses enchantements peuvent être terribles sur les âmes d'élite, ouvertes à toutes les délicates impressions! Viviane n'eut pas sur Merlin une puissance comparable à l'action que certains poètes exercent sur les âmes qu'ils ont séduites. Quels doux et dangereux tyrans, pour ceux qui se sont une fois laissé soumettre, qu'un Byron, un Shelley, un Keats! Et ce qu'il y a pis, c'est que l'âme ensorcelée bénit son esclavage, et que, n'en pouvant vivre, elle aime à en mourir.

Voilà les paroles que je n'ai cessé d'entendre murmurer comme par des voix invisibles tant qu'a duré l'enchantement où m'a plongé pendant quelques jours la lecture répétée des poèmes d'Alfred Tennyson, et je les place comme une introduction naturelle en tête des pages où je voudrais résumer les impressions que m'a laissées ce poète charmant, maître dans l'art du bien dire. Comme avec lui on oublie volontiers les platitudes et les turpitudes de la vie réelle! Ce n'est pas lui qui vous fera jamais songer qu'il y a au monde des menteurs et des imbéciles. Il vous transporte dans un pays où toutes choses vivent dans une harmonie paisible et dans une entente fraternelle, où le ver ne pique la rose que pour lui donner un attrait nouveau, où la couleuvre ne déroule ses anneaux que pour faire valoir la transparence de l'eau dans laquelle se baigne son corps souple et mince. Vous lisez, vous lisez... jusqu'à ce que vos yeux éblouis se ferment, que vos oreilles refusent d'entendre, que la lassitude

de la beauté vous plonge dans ce sommeil des mangeurs de lotus que le poète a si bien chanté.

Je voudrais esquisser la physionomie poétique d'Alfred Tennyson en m'efforçant de faire comprendre la beauté intime de ses œuvres. En vérité, la tâche est embarrassante. Ces œuvres sont si délicates, si fragiles ou si aériennes, qu'on hésite à les toucher, et que même on retient son souffle pour les contempler. Autant vaudrait essayer de saisir la bulle de savon irisée pour en montrer les couleurs, ou de faire comprendre par de sèches paroles l'incomparable fraîcheur d'une fleur des haies un quart d'heure après qu'elle a été cueillie. Il est toujours difficile d'expliquer le charme d'un poète étranger; mais la difficulté est double avec un talent comme celui de Tennyson. Chez lui, les nuances prennent la place des couleurs et les réalités, bien vite oubliées, ne sont qu'un prétexte à rêveries. Lui-même a exprimé cette difficulté particulière dans une de ces ravissantes petites pièces qu'on prendrait pour des diamants, tant elles brillent, et qui, au toucher, se dissolvent comme une goutte d'eau. Dans cette petite pièce, en même temps qu'il exprime la difficulté qu'on éprouve nécessairement à le comprendre, il donne pour ainsi dire aux profanes le conseil de ne pas pénétrer dans son domaine.

« Ne tourmente pas l'âme du poète avec tes ineptes saillies de bel esprit; ne tourmente pas l'âme du poète, car tu ne peux plonger jusqu'au

fond. Il faut qu'elle soit toujours claire et brillante, comme une rivière à l'éclat cristallin qui coule sans jamais s'arrêter, brillante comme une lumière, transparente comme le vent.

« Sophiste au sombre front, n'approche pas, car le domaine du poète est terre sainte. N'approchez pas, creux sourire et glaciale raillerie; pour vous éloigner, je jetterai de l'eau bénite sur les fleurs odorantes des lauriers qui entourent ce domaine. Les fleurs se faneraient sous vos cruelles railleries. Votre œil porte la mort, et le froid que souffle votre haleine gèlerait les plantes délicates. De la place où vous êtes, vous ne pouvez entendre le ramage de l'oiseau qui chante dans les bosquets intérieurs. Au milieu du jardin, le joyeux oiseau chante, et ce chant s'arrêterait, si vous entriez. Au milieu du jardin bondit une fontaine étincelante comme la nappe de lumière que forme l'éclair, elle bondit toujours brillante et avec un sourd et mélodieux tonnerre. Jour et nuit, elle coule du sommet de la montagne empourprée qui s'élève là-bas à l'horizon; elle tombe d'une pelouse unie et ombragée, et la montagne la tient du ciel lui-même, et cette fontaine chante un chant d'éternel amour. Cependant, quoique sa voix soit bien sonore et bien claire, vous ne pouvez pas l'entendre, vos oreilles sont si dures! Donc restez où vous êtes; vous êtes souillés de péchés, et la fontaine rentrerait en terre, si vous entriez dans le jardin. »

Voilà des menaces terribles pour nous profanes

qui nous proposons de pénétrer dans ce domaine poétique. Si les œuvres du poète sont délicates et fragiles, sa physionomie est des plus difficiles à saisir et à fixer, car son charme consiste dans des traits d'une finesse incomparable, que les instruments grossiers à l'usage de la critique ne peuvent rendre convenablement. La critique, aussi sympathique qu'elle soit, éprouve toujours une certaine difficulté à tenir compte à un auteur des détails et des nuances : elle aime à juger d'une œuvre par l'ensemble, et d'une physionomie par les traits principaux. Dirai-je même toute ma pensée? Eh bien, une certaine critique ressemble trop souvent à ces modernes inventions, le daguerréotype et la photographie, — destinées, dit-on, à remplacer la peinture, mais qui jusqu'à présent n'ont réussi qu'à reproduire les formes sèches de la réalité, et n'ont pu parvenir à saisir la vie qui anime ces formes. La photographie reproduit volontiers les défauts d'un visage, et les grossit démesurément, même lorsqu'ils sont presque imperceptibles; en revanche, elle omet toutes les beautés insaisissables, toutes les grâces fugitives. Combien donc la difficulté sera grande pour le critique lorsqu'il lui faudra braquer son appareil photographique devant une physionomie composée, comme celle de Tennyson, de contrastes, de détails, de nuances. L'œil a une expression à la fois sérieuse et douce, la lèvre est mince, et cependant un peu voluptueuse; une teinte de tristesse est répandue sur

les joues amaigries, et cependant les coins de la bouche forment à certains moments deux petites fossettes, symboles gracieux d'un enjouement qui se dissimule. Le brouillard qui s'étend sur le front indique un penchant invincible à la rêverie, et le regard lumineux et franc dénote une aptitude remarquable à saisir les formes de la réalité. J'ai beaucoup réfléchi à la meilleure manière de présenter au lecteur un portrait à peu près ressemblant de cette physionomie compliquée que l'omission d'un seul détail fugitif rendrait méconnaissable, et je me suis arrêté à la pensée d'en tirer plusieurs épreuves successives dans l'espérance que ces divers portraits, se corrigeant et se complétant les uns par les autres, permettraient au lecteur de se former une idée de ce poète unique dans la littérature contemporaine. Prenez donc les paragraphes successifs de cette étude comme des variantes d'un portrait qu'il faut désespérer d'attraper en une seule fois.

Dernièrement, en parlant de *la Légende des siècles*, je disais que l'imagination de Victor Hugo était une magicienne, et n'appartenait pas à cette famille des fées et des génies qui compte dans ses rangs les imaginations des très grands poètes. L'imagination de Tennyson habite, elle, au contraire, les merveilleux royaumes ; mais elle ne fait pas partie cependant des familles aériennes qui la composent. Tennyson n'est pas un génie, c'est un protégé des fées. Il habite leurs palais en qualité de page et d'écuyer. Pendant son long séjour à cette cour char-

mante, il en a appris le langage, qu'il parle très correctement, très purement, quoique avec un accent un peu exagéré. Il a pris les mœurs et les manières des êtres délicats au milieu desquels il vit; il en a la grâce exquise et le goût dédaigneux. Comme Titania et Oberon, il se nourrit de cuisses d'abeille, couche sur des matelas de toile d'araignée, et, pour écrire ses poèmes, s'éclaire à la lampe du ver luisant. Il échenille les rosiers dans le jardin des fées, arrose les pelouses verdoyantes que foule le peuple aux petits pieds, protège les fleurs contre la piqûre des insectes. Avec quel zèle et quelle adresse il remplit ces soins charmants, et quelle sympathie pour toutes les jolies choses qui lui sont confiées! Dans l'intérieur du palais, il est admis à écouter les conversations des fées et même à y prendre part; elles aiment et admirent ses discours ingénieux et ses réponses subtiles, et maintes fois il est arrivé à plus d'une de dire : « C'est vraiment dommage, il méritait d'être de la famille. » Il n'est pas admis à faire partie des grands concerts qui se donnent à la cour, mais comme il est dans son genre excellent musicien et très habile sur certains instruments, il est souvent prié, pendant les loisirs de la matinée par exemple, ou aux heures douteuses du crépuscule, d'exécuter quelques sérénades de sa façon, ce dont il se tire toujours à sa gloire. Il est essentiellement à cette cour à la fois le compositeur en titre et l'exécutant de la musique légère, des romances et des ballades. Il n'a à son service aucun des grands

instruments qui expriment les suprêmes passions de l'âme; mais tous les instruments, qui font vibrer les nerfs et donnent un plaisir maladif, lui appartiennent : par exemple l'harmonica aux vibrations plaintives, la guitare aux mélodies saccadées, et surtout une certaine petite trompette de son invention, qu'il a perfectionnée tout récemment, une trompette qui a des sons de hautbois, qui ne vaudrait rien pour sonner une charge ou une fanfare de triomphe, qui serait, je le crois, fort impuissante à exprimer l'héroïsme *en action*; mais qui est inimitable pour exprimer l'héroïsme qui *se rêve*, les sentiments de l'âme qui soupire après la grandeur. Une fois, entre autres, il a exécuté au moyen de cet instrument une mélodie mémorable sur la mort d'Arthur, chant à la fois plein de tristesse et d'espérance, qui est comme un adieu aux héros disparus et un salut aux héros qui ne sont pas encore. Parfois, dans ces compositions musicales, il entretient les fées des sentiments qui agitent les cœurs des vulgaires mortels parmi lesquels il a pris naissance, mais il a soin de les dépouiller de leur grossièreté, de les traduire en langage élégant, d'en extraire l'âme pour ainsi dire, et d'en rejeter le corps. Ainsi, un jour (c'était vers 1846), il eut la pensée d'amuser ses protectrices avec les bizarres projets qui tourmentaient alors les cerveaux de l'humanité des deux sexes : entre toutes les utopies régnantes, il choisit la plus séduisante, celle qui se prêtait le plus facilement à une conversation galante, la question des droits de la femme; mais

jamais il ne put se résoudre à exprimer cette bizarrerie dans le langage des simples mortels, il en fit un rêve, un vrai conte à amuser des fées. Ainsi retenez bien ce premier caractère essentiel : s'il n'appartient pas à la grande famille, il vit dans son intimité et sous sa protection; il est page dans le royaume des fées.

Ce n'est pas un page espiègle, enjoué, bruyant, tourmenté par les esprits animaux ; il n'a rien de ce que les Anglais appellent si bien *buoyancy* ; c'est un page sérieux, studieux, ingénieux, un peu mélancolique et volontiers sentimental. Il n'a pas d'ardeurs de sang, pas d'appétits charnels; son tempérament est lymphatique et surtout nerveux; il s'abandonne aisément à l'émotion, et pourtant il est froid. Oui, une certaine froideur élégante, qui marque toutes ses compositions, est peut-être le caractère le moins fugitif de son talent. Prenez par exemple ses descriptions de la nature, et cherchez à quelle époque de l'année elles se rapportent de préférence. Le printemps avec ses mollesses et ses sourires n'est point cette saison préférée, encore moins l'été avec ses richesses et ses ardeurs. D'ordinaire ses paysages se rapportent essentiellement à cette époque de l'année où la nature, amaigrie, déjà souffrante, se présente à nous avec une physionomie noblement résignée : l'automne et les premières semaines de l'hiver. L'automne est l'époque où la nature apparaît avec une beauté presque immatérielle, une beauté de l'âme et de l'esprit, qui laisse bien

loin derrière elle les voluptueuses efflorescences du printemps et les riches formes de l'été. A ce moment de l'année, la nature est, comme on dit aujourd'hui, tout à fait *distinguée*; rien n'égale ses teintes rosées, ses brumes dorées, les couleurs délicates de ses couchers de soleil et la transparence de son atmosphère. Voilà vraiment la saison à laquelle appartiennent les poèmes de Tennyson. Ils sont frileux et élégants; les objets y étincellent comme les glaçons au bout des branches, ou comme les fleurs de givre aux fenêtres sous les premiers soleils d'hiver. Et ce ne sont pas seulement ses descriptions de la nature qui portent ce caractère de froideur brillante :

Bright as light, and clear as wind.

Tous les milieux dans lesquels il a placé les scènes de ses poèmes, que ce soit un paysage, un palais ou un temple, sont illuminés de la même clarté glacée. Il semble qu'on se promène dans une grotte du Nord, aux voûtes transparentes, tout inondée d'une lumière blanche comme les stalactites qui lui servent de colonnes et de lustres. Le lecteur qui erre au milieu de cette nature lumineuse et sans chaleur sent son cœur s'animer d'une anxiété sans objet; on dirait des souvenirs endormis, troublés dans leur sommeil profond, qui s'agitent, se retournent et dont les rêves, montant comme des vapeurs, viennent se fondre au bord des paupières en larmes mélancoliques :

Tears, idle tears, I know not what they mean,
Tears from the depth of some divine despair
Rise in the heart, and gather to the eyes,
In looking on the happy autumn fields,
And thinking of the days that are no more.

Cette froideur exquise pénètre tous les poèmes d'Alfred Tennyson. Ne croyez pas cependant que l'émotion lui manque, et qu'il ignore l'art de la communiquer à ses lecteurs. Non, mais cette émotion même a une certaine froideur. Il a la sensibilité d'un homme impressionnable qui passe dans la vie plutôt en contemplateur curieux qu'en acteur passionné. Les grands secrets de la passion lui sont inconnus, et il semble qu'il lui est interdit de les pénétrer. En vérité, il me semble avoir lui-même très délicatement exprimé la nature et l'histoire de son talent dans un de ses plus jolis poèmes : *la Dame de Shalott*. Une île radieuse s'élève au milieu de la rivière qui conduit à Camelot, la ville royale, séjour du roi Arthur et des chevaliers de la Table-Ronde, et dans cette île habite une fée soumise à un enchantement qu'elle ne peut rompre. Jour et nuit, il lui faut tisser dans la solitude et le silence une toile magique pleine de gaies couleurs et ornée de scènes variées. Charmante est la tâche, mais triste est le cœur de celle qui l'accomplit. Où donc prend-elle ces couleurs si brillantes et les sujets de ces scènes qu'elle fixe sur sa toile? Un miroir magique est suspendu au-dessus de sa tête, et dans ce miroir se reflètent les figures du monde mouvant, auquel elle ne doit pas

se mêler. Tous ceux qui passent sur le grand chemin qui conduit à Camelot laissent leur image sur ce miroir; c'est un abbé sur sa mule, c'est une troupe d'enjouées demoiselles, une bande de pages aux longues chevelures, deux amants qui passent lentement, penchés l'un vers l'autre, un baptême, un enterrement. Elle regarde sans relâche, et se sent malade à force de regarder. Oh! comme elle abandonnerait de bon cœur sa navette et son aiguille merveilleuse pour se mêler à la foule des vivants. Si elle pouvait seulement détourner la tête et suivre autrement que dans le miroir magique les scènes qui se déroulent sous ses yeux! Mais non, cette consolation lui est refusée. Cependant un jour, passe sur son cheval, brillant et joyeux, paré comme pour un tournoi que présiderait la reine Genièvre, le beau chevalier à la renommée immortelle, sir Lancelot du Lac. L'image se réfléchit dans le miroir, et cette fois la dame de Shalott ne peut y tenir, elle se lève et tourne ses regards vers Camelot; mais soudain la toile magique s'évanouit, et le miroir se brise. « Tout est fini et la malédiction est sur moi », dit la dame de Shalott. Alors elle se dirige vers la rivière, détache un bateau sous un saule, inscrit son nom sur la proue, et se laisse aller au courant qui l'emporte vers Camelot, séjour du chevalier, objet de son rêve. Toute la nuit le bateau flotta, et au matin il vint échouer au pied des tours de la ville. Grand fut l'étonnement des bons citadins lorsqu'ils trouvèrent un cadavre en robe blanche et que l'ins-

cription de la proue leur eut appris que ce cadavre était celui de la dame de Shalott, dont ils avaient si souvent parlé. On s'entretint à la cour de ce merveilleux événement pendant toute une journée, et le bon Lancelot murmura une prière hâtive, sans se douter qu'il était la cause de la mort de la dame mystérieuse.

> But Lancelot mused a little space;
> He said : she has a lovely face;
> God in his mercy lend her grace,
> The lady of Shalott.

Telle est, il me semble, la fidèle histoire du talent poétique de Tennyson. Comme la dame de Shalott, il possède un miroir magique dans lequel toutes les réalités de la vie reflètent leurs images. Il peint les surfaces colorées, les apparences et les formes sans cesse renouvelées que lui renvoie le miroir, et il les peint toutes également bien; mais il semble qu'il lui soit défendu de se mêler au monde des vivants, et de partager ses joies et ses douleurs. La réalité est à sa porte, et il doit se contenter de son image; la vie s'agite à deux pas de lui, et il ne peut jouir que de ses reflets. Souvent, en lisant ses œuvres, nous éprouvons comme un sentiment de lassitude , et nous sommes comme rassasiés de beaux spectacles; c'est un sentiment qu'il a dû lui-même éprouver plus d'une fois. Les dieux sont impitoyables pour ceux auxquels ils accordent leurs dons; une sentence prononcée d'en haut pour sa gloire semble interdire à notre poète de partager

les sentiments de la bruyante humanité, sous peine de perdre le don de peindre les spectacles qu'elle présente. Peut-être, s'il détournait la tête, le miroir magique se briserait-il, la toile magique s'évanouirait-elle. En se plaçant à un point de vue plus général, l'histoire de la dame de Shalott n'est-elle pas celle de tous les poètes et de tous les artistes, sur lesquels pèse un enchantement fatal? Le monde semble leur avoir été donné en apparence pour réjouir leurs yeux; mais il leur a été donné en réalité pour accomplir une tâche dure et charmante dont ils ne doivent pas se détourner. A d'autres appartiennent les choses de ce monde, à eux ses ombres et ses reflets. La vie est faite pour qu'ils la contemplent et non pour qu'ils la partagent, pour qu'ils l'admirent et non pour qu'ils s'y mêlent. Et cependant leur sort est plus enviable que celui de cette foule dont ils regrettent de ne pas partager les joies, et ils ont le meilleur de cette fête qui ne se célèbre pas pour eux, c'est-à-dire l'éclat dont elle est illuminée, et les figures variées de ses groupes mouvants. S'ils y entraient, comme ils comprendraient vite que les ombres en sont plus précieuses que les substances. Plus d'une fois sans doute ils voudront s'écrier comme la fée : « Je suis fatigué des ombres! » Mais qu'ils surmontent leur fatigue sous peine de châtiments terribles! Reste assis, reste assis, ô poète, et ne cède pas à la tentation de te confier aux vagues qui te porteraient vers les royaumes inconnus que peu-

plent les laideurs et les mensonges de la trompeuse réalité.

Les sentiments passionnés, sombres, poignants ou orageux de l'âme n'ont donc pas d'écho dans les poèmes de Tennyson. Comme il n'y a pas de règle sans exception, je signalerai une pièce très ardente intitulée *Fatima*, qui dans l'origine a dû, si je ne m'abuse, porter un nom moins oriental, et qui a sans doute été composée après quelque lecture émue des poètes anciens, ainsi qu'un autre poème intitulé *Œnone*, lequel contient des accents très réellement passionnés. Mais en dépit de ces exceptions on peut dire que jamais poète n'a été moins enivré par les fumées de la matière et de la chair; il entretient avec toutes les choses et tous les êtres des relations d'intimité cordiale; il a un sourire pour toute joie et une parole de pitié pour toute souffrance, mais jamais son cœur ne se livre entièrement, et jamais sa nature ne cède en tout abandon. Le dévouement, le transport, le ravissement, sont des vertus extrêmes auxquelles ne sacrifie qu'à demi son âme élégante. Le sentiment qu'il a chanté avec le plus de profondeur et de complaisance est le sentiment subtil et froid par excellence, le sentiment de l'amitié. Et encore n'a-t-il pas chanté l'amitié présente, active, vivante; non, il a chanté l'amitié idéalisée par le souvenir, passée à l'état de pur esprit et d'ombre heureuse dans les champs élyséens. Cependant, comme il est habile à exprimer les émotions de ce sentiment sans orage! comme sa fine imagi-

nation sait découvrir les liens subtils de l'affinité qui enchaîne les âmes! avec quel noble recueillement il s'entretient de la chère mémoire de celui qui n'est plus! Oh! la charmante offrande déposée sur une tombe amie que ce long poème intitulé *In Memoriam*, qu'on pourrait aussi bien intituler les *canzoni* de la mort! Le souvenir d'un ami mort a été pour Alfred Tennyson ce que fut l'image de Laure pour Pétrarque : il lui a suffi pour animer toute une longue série de petits poèmes. Le grand charme d'*In Memoriam*, c'est son accent de parfaite sincérité. Pas de grands effets poétiques, aucune recherche d'imagination, pas la moindre préoccupation du lecteur; l'auteur a exprimé sa plainte jour par jour, jusqu'à l'entier épuisement de sa douleur, sans s'inquiéter de savoir s'il serait monotone. Il a laissé couler ses larmes jusqu'à ce que la source en fût tarie et que la mémoire du mort eût reçu dans son âme une sépulture digne de lui. Ce n'est pas au public que s'adresse ce poème, c'est véritablement au mort lui-même. C'est une vraie conversation avec une âme invisible, pleine d'assurances de sympathie, de promesses loyales, de reproches, de questions curieuses, interrompues çà et là par un temps de silence, comme pour entendre une réponse qui ne vient pas. Le mort à la mémoire duquel est dédié ce poème s'appelait, lorsqu'il était sur la terre, Arthur Henry Hallam, et semble avoir été digne de cette offrande. Tous ceux qui l'ont connu ont rendu de lui un témoignage plein d'admi-

ration et de regret. Il fut appelé par les dieux à l'âge de vingt-deux ans. Heureux jeune homme! sa mémoire est restée pure et charmante; il est mort avant d'avoir connu les insultes des lâches, les poisons du mensonge et de la calomnie, les iniquités de l'envie, et les crimes de ce vice plus infâme que tous les autres ensemble, la déloyauté, le péché impardonnable que rien ne peut effacer, et qui marque les âmes qui s'en sont rendues coupables des signes auxquels on reconnaît la populace. *In Memoriam!*

Lorsque la passion réelle, avec ses ardeurs et ses colères, se montre dans Tennyson, ce n'est jamais que par surprise et à l'improviste. Elle brille soudain comme un éclair, et un éclair qui n'est jamais suivi d'orage. Une fois cependant il a voulu essayer de consacrer tout un long poème à l'expression des passions violentes et orageuses, cette tentative porte le nom de *Maud*. *Maud* est une œuvre singulière qui intéresse notre curiosité beaucoup plus qu'elle n'excite notre sympathie. Cela est très fin, surtout très ingénieux; mais l'auteur a fait un poème psychologique plutôt qu'un poème dramatique. Son héros est un monomane d'une espèce rare, créature d'élite dans le monde de l'hallucination, mais qui, malgré toutes ses délicatesses, est séparé du monde des vivants. Nous suivons ses discours et ses actes avec l'intérêt que nous prendrions à suivre une conversation roulant sur les paroles et les actes d'un personnage illustre frappé de démence, sur les aber-

rations d'une intelligence destinée par la nature à de grandes choses, et qui n'a pu accomplir son œuvre. Cela une fois dit, j'avoue que je ne puis me ranger à l'avis des dédaigneux critiques qui se sont réunis pour déclarer à la presque unanimité que ce poème était inférieur aux autres œuvres de Tennyson. Non, ce n'est pas une œuvre inférieure; c'est une œuvre d'un autre ordre que les précédents poèmes de l'auteur, et c'est là peut-être la cause qui a rendu la critique si sévère. Elle n'a été injuste que parce qu'elle a été déroutée. Il y a sans doute trop de tirades de circonstance dans le poème, je n'en disconviens pas, et le souvenir de la guerre de Crimée a beaucoup trop préoccupé peut-être le poète lauréat; mais avec quel feu, quelle vivacité et surtout quelle vérité sont décrits les mouvements de cette âme de fou! Comme on sent que l'équilibre des facultés est rompu à jamais et ne pourra être rétabli! Tout entier à sa passion du moment, le pauvre fou l'épuise, s'y absorbe. Lorsqu'il exprime son amour, la nature n'a pas assez de beauté pour entourer la bien-aimée; il ne trouve pas dans la création assez de myrtes et de roses. Il prendrait l'arc-en-ciel pour en faire une écharpe, et tirerait, selon le mot de Gœthe, le soleil et les étoiles en guise de feu d'artifice. Et comme ces images enchanteresses s'évanouissent dès que l'incendie de la violence s'allume dans le sang! Toute la frénésie qu'il portait dans l'amour, il la porte maintenant dans la colère, et il n'est plus entouré que d'images diaboliques.

Quels cris, quels blasphèmes, et comme le monde lui apparaît sous un sombre aspect!

And the vitriol madness flushes up in the ruffian's head
Till the filthy by lane rings to the yell of the trampled wife,
[bread,
While chalm and alum and plaster are sold to the poor for
And the spirit of murder works in the very means of life;
When a Mammonite mother kills her babe for a burial fee
And Timour Mammon grins on a pile of children's bones.....

Maud est donc une exception dans l'œuvre de Tennyson, car le poète n'aime pas les émotions violentes, et il ne se départ jamais d'une certaine sérénité. Esprit plein de dandysme, il n'a que des visions de choix, et ses rêveries, aussi simplement qu'elles soient vêtues, indiquent toujours, soit par l'harmonie de leurs draperies, soit par quelque ornement particulier, qu'elles sont les filles d'un poète qui aime et connaît tous les luxes de l'intelligence. Ces visions et ces rêveries portent généralement des noms de femmes : Claribel, Lilian, Isabelle, Éléonore, Madeleine, Mariana, Adeline; mais ce ne sont pas des femmes, et avec la meilleure volonté du monde vous ne pourriez parvenir à vous représenter leurs caractères, ni même leurs visages. Ce sont des êtres immatériels qui sont tout sourire, ou toute mélancolie, ou tout caprice. Claribel est une ombre, Lilian un éclat de rire, Mariana un regard mélancolique, Isabelle une attitude. On ne distingue rien que deux yeux qui percent une chevelure en désordre et vous regardent avec une tristesse qui vous gagne le cœur, ou un sourire inexorable qui vous tourmente et vous

agace, si bien que vous sentez l'envie de dire à ce regard si triste : « Souris, je t'en conjure! » et à ce sourire : « Pleure, je t'en prie! » Tennyson ne peint dans les femmes que les détails insaisissables et aussitôt disparus qu'aperçus, le reflet de la lumière dans l'œil, la morbidesse que l'ombre jette sur le ton des joues, la beauté que la tristesse donne au regard, la coquetterie d'une tête légèrement inclinée, la grandeur de certaines attitudes. Il a essayé de surprendre et de fixer ce qu'il y a au monde de plus fugitif, la grâce en mouvement. Il ne sait point peindre la chair ni exprimer la beauté plastique; mais de tous les poètes modernes, il est celui qui a le mieux connu les féeries du visage humain, les sylphes qui regardent par la fenêtre de l'œil, les lutins qui se logent dans les flots d'une chevelure, les esprits qui nagent dans l'incarnat des joues. Cette aptitude à peindre la grâce mobile est une des originalités de Tennyson, et pour moi la première de toutes. Cependant il faut peut-être rapporter en partie ce mérite aux modèles qui ont posé sous ses yeux Tennyson n'a peint que la beauté anglaise, la moins classique et la plus romantique de toutes, celle où jouent le plus grand rôle ces détails fugitifs que j'appelle les féeries du visage.

Il y a souvent de la grandeur morale dans ses conceptions, une grandeur un peu étrange; il y a des accents héroïques, les accents d'un héroïsme dont tous les combats de la vie ne peuvent déranger la belle attitude ni altérer la noble confiance en

l'idéal. Signalons trois petits chefs-d'œuvre, *la Mort d'Arthur*, *Godiva*, *Ulysse*, tous trois portant le même caractère d'héroïsme invariable et candide. *La Mort d'Arthur* n'offre aucun des tragiques tableaux de la défaite et du trépas; le héros meurt sans amertume et emporte au tombeau cette noble confiance dans la nature humaine qui l'a guidé pendant sa vie, et que le triomphe de ses ennemis n'a pu détruire. Sa mort n'est pas un déclin, c'est une aube qui se lève rayonnante sur les générations qui entrent dans la vie. Il faut que les prophéties s'accomplissent; la chevalerie de la Table Ronde doit disparaître, mais la chevalerie durera toujours. Il y eut des hommes braves avant Arthur, il y en aura encore après lui, et le bras mystérieux qui sortit naguère du lac pour lui donner sa vaillante épée se dressera encore bien des fois jusqu'à la fin du monde pour passer cette épée à d'autres héros. *Godiva* est l'histoire de cette bonne comtesse de Coventry qui consentit, pour alléger son peuple d'une taxe pesante, à chevaucher nue dans les rues de sa ville, sacrifiant ainsi noblement ce que la femme a de plus cher, la pudeur; elle accomplit ce sacrifice avec une bonne grâce parfaite, sans lutte ni résistance, sans penser un instant que le ridicule puisse l'atteindre, et que son dévouement puisse être récompensé par les quolibets des ingrats. *Ulysse* est peut-être le poème le plus parfait qui soit sorti de la plume de Tennyson. C'est une aspiration vers l'héroïsme dans une âme enchaînée par la vieillesse. De même que la mort et la défaite n'ont pu

ébranler dans Arthur sa confiance en la nature humaine, l'âge n'a pu modérer l'ardeur aventureuse d'Ulysse. On dirait que l'expérience ne lui a rien appris, et qu'après tant d'aventures périlleuses, il n'a nul besoin d'un repos si chèrement acheté. Vieux, il a la hardiesse et l'élan d'une âme jeune, ignorante du péril; il ne se contente pas, à la façon des vieillards, de regretter les jours qui ne sont plus, il aspire à les continuer. Il appelle autour de lui ses vieux matelots, écloppés et invalides échappés aux écueils des côtes. « Mes matelos, âmes qui avez lutté, souffert, pensé avec moi, qui prîtes toujours avec une humeur enjouée et de bonne grâce le temps comme il venait, orage ou rayon de soleil, et qui à la fortune opposâtes toujours de libres cœurs et de libres esprits, — vous et moi nous sommes vieux. Cependant la vieillesse possède encore son honneur, et peut encore trouver une tâche à remplir. La mort termine tout; mais avant la fin quelque chose peut être encore fait, quelque œuvre de noble marque qui ne soit pas indigne d'hommes qui ont lutté avec les dieux. Les lumières commencent à briller du haut des rochers, la longue journée s'efface, la lune monte lentement, le gouffre aux voix innombrables rugit. Venez, mes amis, il n'est pas trop tard pour trouver un nouveau monde, car j'ai le dessein de naviguer au delà des mers où le soleil se couche, de parcourir les mers où se baignent les étoiles de l'occident, avant de mourir. Peut-être les abîmes nous engloutiront-ils, peut-

être aborderons-nous aux îles heureuses et y verrons-nous le grand Achille, que nous connûmes autrefois? Quoique beaucoup nous ait été enlevé, il nous reste encore beaucoup. Nous n'avons plus ces forces qui dans le vieux temps remuèrent le ciel et la terre; mais nous sommes ce que nous sommes, une bande de cœurs héroïques animés des mêmes ardeurs, affaiblis sans doute par le temps et la destinée, mais puissants par la volonté de lutter, de chercher, de trouver et de ne pas céder. » Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'Ulysse n'est ici qu'un symbole; ce n'est point Ulysse qui parle, c'est un héros moderne, un héros des jours récents, qui remplace par l'énergie de l'âme cette plénitude de vigueur et cet harmonieux équilibre de forces qui caractérisent le héros antique. C'est l'homme du XIXe siècle condamné à naviguer toujours à travers vents et marées, à voyager *by bright or foul weather*, et à lutter, sans perdre courage, jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent, et qu'il tombe brisé sur le champ de bataille de la vie.

Tennyson a composé un autre poème dont le sujet, également tiré d'Homère, a une signification terriblement moderne aussi. *Les Lotophages* sont en quelque sorte le revers de la médaille dont *Ulysse* est l'effigie. Les naufragés, ballottés par la tempête et fouettés par les pluies de l'orage, ont enfin abordé dans l'île où le lotus croit au bord des eaux. Qu'ils sont las et fatigués! et comme ils aspirent au repos! Ils mangent l'herbe magique, et elle leur

donne mieux que le sommeil. Le Léthé semble couler sur leur âme, les pulsations de leur cœur s'arrêtent, le souvenir ne leur apporte plus ni joies ni douleurs. Patrie, enfants, amis, foyers autrefois chéris, figures familières, tout leur est devenu indifférent. Ils célèbrent dans des chants d'une éloquence admirable le morne bonheur des cœurs éteints, la douceur qu'on trouve à ne pas aimer, le charme du repos stérile, la beauté de la nuit sans étoiles et l'horreur du jour lumineux. « Haïssable est le ciel au bleu profond, pavillon de la mer au bleu sombre. La mort est la fin de la vie. Ah! pourquoi la vie ne serait-elle qu'un long travail? Laissez-nous en repos : le temps marche rapidement, et avant peu nos lèvres seront muettes. Laissez-nous en repos : qu'est-ce qui reste et qui dure? Toutes les choses nous sont enlevées et deviennent des lambeaux, des haillons de l'effrayant passé. Laissez-nous en repos. Quel plaisir pouvons-nous trouver à lutter contre le mal? Quelle satisfaction à fendre toujours la vague qui monte toujours? Toutes les choses ont leur repos, et marchent en silence vers la mort; elles mûrissent, tombent et meurent. Donnez-nous le long repos ou la mort, la noire mort ou le loisir plein de rêves... Assurément, assurément, le sommeil est plus doux que le travail, le rivage plus doux que les labeurs en plein océan. Matelots, frères, reposons-nous, nous ne naviguerons jamais plus. » Malgré la perfection classique du langage et la musique du rythme, il est facile de distinguer dans ce poème les lamenta-

tions discordantes des âmes modernes affaiblies par l'excès du travail, brisées de soucis, et cherchant dans les puissants narcotiques et les herbes magiques la rêverie, l'insouciance et la paix.

Les Lotophages et *Ulysse* sont les deux pièces où Tennyson a le plus fortement exprimé les tourments et les douleurs de notre siècle. La mention de ces deux poèmes nous conduit naturellement à nous demander quel est le degré de sympathie de Tennyson pour son époque. Cette sympathie existe, mais elle est, je le crois, plus fine que forte, plus délicate que profonde. L'âme du poète est enchaînée à celle de ses semblables par mille liens, mais ce sont des liens subtils comme ceux dont les Lilliputiens garrottèrent Gulliver. Il a des entraînements de curieux, de lettré, d'artiste; il aime et déteste sans doute beaucoup de choses, mais surtout, je le crois, celles qu'il est assez indifférent d'aimer ou de détester. Il aime les parcs modernes et les bizarreries architecturales des résidences seigneuriales de l'Angleterre, où les débris du gothique se mêlent au style grec dans un contraste si inattendu; il aime les paysages anglais et les bruits de la vie et du travail humain, pourvu toutefois qu'ils ne soient point assez retentissants pour troubler ses rêveries. Il passe à travers toutes les réalités de la vie moderne, qu'il écrème pour ainsi dire avec un art exquis, mais dont il néglige les côtés douloureux et profonds. Cette sympathie ingénieuse se montre avec toute sa grâce dans le poème qu'il a intitulé

la Princesse. Dans ce poème, il s'est proposé de dramatiser la question, si souvent soulevée, des droits de la femme et de l'égalité des sexes. Avec cette donnée, il a composé une causerie rythmée qui est une des lectures poétiques les plus délicieuses qu'on puisse faire. Cette lourde, pédantesque et grave question est devenue légère comme une ombre. Si la féerie ravissante de Shakspeare s'intitule à juste titre *Songe d'une nuit d'été*, *la Princesse* pourrait s'intituler le rêve d'une après-midi d'été. C'est charmant, fin et délicat au possible, amusant comme une mascarade élégante; mais de passion, de sympathie ou d'antipathie décidée, d'enthousiasme ou de violence sarcastique, point. C'est plaisir que de voir avec quel tact et quel bon goût suprêmes il a fait triompher la nature sur l'utopie, comme il lui a suffi d'une rougeur, d'un appel à voix basse, d'une excuse flatteuse, pour démolir tout le système sophistique qu'il avait mis en action. L'utopie s'évanouit comme un nuage stérile devant une réalité qui n'a rien de farouche et de brutal, mais qui est au contraire plus séduisante que le plus aimable des rêves. *La Princesse* est un poème exquis, qui donnera à ceux qui le liront la véritable mesure de la sympathie de Tennyson, et qui leur marquera l'extrême limite qu'elle ne consent jamais à dépasser. Cette sympathie est donc essentiellement littéraire, intellectuelle. Tennyson sympathise plutôt avec les pensées des hommes qu'avec leurs passions, et quand il est

ardent et impétueux, ce qui lui arrive rarement, on peut être sûr que c'est pour célébrer plutôt un triomphe intellectuel qu'un triomphe moral : témoin l'admirable chant de *Locksley Hall*, où en termes si véhéments il a mis les déceptions cruelles de l'amour en regard des satisfactions glorieuses de l'étude et de la science.

Son œil se tourne de préférence vers la beauté. L'amour de toutes les belles formes, quelles qu'elles soient, voilà le sentiment qui donne à ses poèmes l'unité qu'ils n'auraient pas sans lui, car Tennyson a inauguré dans la poésie anglaise le règne de la fantaisie. Ses inspirations ne coulent pas d'une source intérieure, d'une de ces sources inépuisables qui ne tarissent qu'avec la vie, comme chez Byron, Shelley ou Wordsworth. Il n'a pas, si je puis m'exprimer ainsi, de vue d'ensemble sur la nature; il s'arrête de préférence aux détails, qu'il sait *utiliser* avec une adresse pratique et un savoir-faire quasi mondain qui font honneur à son esprit industrieux. Il n'en néglige et n'en laisse perdre aucun. Il glane en homme ingénieusement économe la matière de ses métaphores et de ses images. Il interrompt volontiers une rêverie au bord d'un ruisseau pour remarquer le saut brusque d'une truite hors de l'eau, et détourne ses yeux de la contemplation d'un paysage pour suivre un rat qui trotte le long du mur. Un autre poète aurait maudit peut-être ces puérils incidents, qui venaient si mal à propos troubler le cours de ses rêveries. Il n'en est

pas ainsi avec Tennyson : il sait que sa mémoire, qui est très fidèle, lui représentera ces images lorsqu'il en aura besoin. Tranchons le mot brutalement, même au risque de déplaire aux admirateurs de Tennyson, qui, séduits comme nous le sommes nous-même par la beauté et la musique de ses poèmes, lui prêtent sans marchander les qualités dont il ne se soucie guère et les profondeurs qu'il n'a pas : l'âme poétique de Tennyson, c'est le dilettantisme, comme sa muse est la fantaisie. Beaucoup de lecteurs s'y trompent, parce que ce dilettantisme est singulièrement dédaigneux et difficile dans son choix élégant, parce que cette fantaisie n'est point frivole et ne court pas à tout objet. Si le ton était moins noble et la mélodie moins pure, le fait que nous signalons apparaîtrait clairement à tous les yeux ; mais le poète se sauve des erreurs du dilettantisme et des excès de la fantaisie par une perpétuelle élévation de langage et une élégance de formes qui touchent de très près à la noblesse. Quel que soit l'objet qu'il distingue, il l'embellit, le purifie, et le rend digne d'amour.

Ce qu'on ne peut assez louer chez lui, c'est le travail constant qu'il accomplit sur lui-même, les soins qu'il prend de sa renommée et de son talent, les efforts qu'il tente pour agrandir son domaine et augmenter sa gloire, l'art qu'il déploie pour ne point se répéter. Il ne se repose pas sur ses lauriers académiques, et il semble penser que la destinée du poète est d'épuiser la moisson de beauté que Dieu a

mise en lui, pour en faire largesse à la foule; comme son Ulysse, il croit que la vie est faite

To strive, to seek, to find and not yield.

Il a donc fait une tentative toute nouvelle, et a essayé son talent dans un nouveau genre poétique, le récit lyrique. Comme Victor Hugo, Tennyson nous donne aujourd'hui ses *petites épopées*.

Il a choisi les légendes de la Table-Ronde pour sujets de ses derniers poèmes. Si jamais sujets furent en rapport parfait avec l'imagination du poète, à coup sûr ce sont ces légendes adorables où l'héroïsme revêt des formes si délicates, et où la passion s'exprime avec de si respectueuses réticences. Ces légendes lui étaient d'ailleurs depuis longtemps familières, et plus d'une fois il avait pris, sinon comme thème, au moins comme prétexte de ses fantaisies, le roi Arthur, sir Lancelot du Lac et sir Galahad. Aujourd'hui il prend ces légendes non plus comme prétexte, mais comme sujet même et substance de ses chants. Toutefois, même dans ces poèmes, plus amples que ses anciennes compositions, il est resté fidèle à son génie, et il a révélé plutôt un genre nouveau qu'un poète nouveau.

Quelle âme poétique et rêveuse n'a pas été frappée des contrastes si délicatement nuancés qui distinguent les légendes de la Table-Ronde? Elles s'élèvent jusqu'aux sommets les plus éthérés de la sainteté et de la perfection religieuse, et descendent jusqu'à ces régions douteuses où la tendresse des

sentiments confine à l'immoralité; le dévouement aux lois de Dieu s'y mêle fort singulièrement à l'amour de la créature. Qui n'a pas cherché à trouver l'unité qui réunit ces contrastes? Ces légendes ne sont point une représentation de la vie humaine extérieure, elles sont une représentation de la vie intérieure de l'âme et de ses aventures spirituelles. La conquête du Saint-Graal, symbole de sainteté et signe de l'union conclue entre l'homme et Dieu, est l'objet des poursuites de tous les chevaliers; ils partent tous pour aller contempler le vase sacré, legs fait à la terre par le plus pieux des hommes, et cependant la plupart restent en chemin. Ils sont arrêtés sur leur route par quantité d'aventures qu'ils ne cherchaient point, et ils sont ainsi forcés d'interrompre leur pèlerinage; peuvent-ils se laisser accuser de félonie et se rendre coupables d'une prudence qui plus tard leur serait reprochée peut-être comme une trahison? C'est une victime qu'il faut délivrer, un affreux géant qu'il faut combattre, une dame dont la reconnaissance sera plus mortelle que le glaive de dix ennemis. Combien en est-il qui arriveront, et parmi ceux qui atteindront leur but, combien dont la renommée n'était pas plus pure au départ qu'à l'arrivée? Le brave Parceval lui-même, le plus candide des chevaliers, n'échappera pas à ces pièges de la destinée. Lorsqu'ils seront revenus à la cour d'Arthur, de nouveaux dangers les attendent, car cette cour chevaleresque, présidée par un roi sans tache, modèle de toutes les vertus, semble

le lieu de rendez-vous de toutes les tentations subtiles. Le palais est aspergé d'eau bénite, mais le diable rôde tout autour. Soyez brave comme Lancelot, vous serez désarmé par les regards de la reine Genièvre; loyal comme Tristan, et la reine Yseult vous apprendra la trahison. Toutes ces âmes si pures, si candides, si courageuses, mises en contact les unes avec les autres, perdent une à une leurs vertus; elles descendent au mal sans s'en apercevoir, tant elles roulent avec lenteur sur une douce pente. Quelles fines et délicates moralités se dégagent de ces vieilles légendes! Connaissez-vous une plus aimable satire des dangers de la sociabilité et un plus aimable aveu de l'impuissance de l'âme à atteindre la perfection sur la terre? Rêvez, rêvez la conquête du Saint-Graal, et un jour que l'air sera trop amolli, vous jetterez avec complaisance vos regards sur la terre; jurez d'être des modèles de fidélité et de constance, et un jour vous sentirez le mur de glace s'élever dans vos âmes; jurez d'être des modèles de dévouement, et un jour vous sentirez le ver de l'égoïsme piquer vos cœurs. Ah! vous vous glorifiez dans votre sagesse! Prenez garde que la fée Viviane n'ait prise sur vous par quelque endroit. Voilà les aventures qui vous arriveront, à vous qui vous appelez Arthur et Merlin, Lancelot et Parceval, Tristan et Galahad!

Il m'est souvent arrivé de plaindre le sort du roi Arthur. Quelle destinée lamentable que celle de ce roi sans reproches! Toutes les déceptions lui étaient

réservées. Ame éprise d'honneur et de noblesse, il voulut fonder dans la chevalerie de la Table-Ronde une institution qui se rapprochât autant que possible de l'idéal, et un instant il put croire qu'il avait réussi; mais la fragile nature humaine le trahit. Ses chevaliers tombèrent dans le péché. Élégantes furent leurs fautes et sincères furent les torrents de larmes que leur arracha le repentir; mais la confiance du roi en son idéal en reçut une atteinte mortelle. Quelle tristesse ne dut-il pas ressentir par exemple le jour où éclata le scandale de Tristan et d'Yseult? Pour se consoler de ses déceptions, il n'avait pas même la ressource du bonheur conjugal; la reine Genièvre n'avait-elle pas la première donné l'exemple du péché? Toutes ses grandes qualités, sa noblesse, son courage, son amour chevaleresque, avaient été impuissantes à lui conquérir même le cœur de sa femme. Enfin, dernière misère, la trahison se glisse dans son palais, et c'est un membre de sa famille, Mordred, qui livre son royaume aux païens! Tennyson a plaint comme nous la destinée mélancolique du roi Arthur, et ce sentiment de pitié remplit la dernière des quatre idylles, intitulée *Genièvre*.

Sir Mordred, le neveu d'Arthur, « la bête subtile et rampante, couchée bassement les yeux fixés sur le trône, prête à bondir, n'attendant qu'une occasion heureuse », poussé par un de ces vils mouvements familiers à sa nature, se permit un jour d'espionner la reine Genièvre, et fut surpris dans cette occu-

pation par Lancelot, qui, avant d'avoir eu le temps de le reconnaître, lui infligea le châtiment dû à sa couardise. Le chevalier s'excusa galamment dès qu'il reconnut le neveu du roi; mais il était trop tard. La haine était entrée dans le cœur de Mordred, et la crainte dans le cœur de la reine. Le traître continua d'épier les amants jusqu'à ce qu'il eût la preuve manifeste de leur péché, et alors éclata le dénouement sinistre. Lancelot fut forcé de fuir, poursuivi par Arthur. La reine repentante se retira au couvent d'Almesbury. Le poète nous la représente pleurant dans la solitude, n'ayant à ses côtés qu'une jeune novice dont le babillage enfantin fourmille de cruautés innocentes. « Oh! je vous en prie, noble dame, ne pleurez pas davantage; laissez-vous consoler par mes paroles, les paroles d'une si petite créature qui ne sait rien, rien qu'obéir... Pesez vos chagrins contre ceux de notre seigneur et maître le roi; ils vous paraîtront plus légers par la comparaison... Ah! douce dame, les chagrins du roi doivent être trois fois au moins aussi grands qu'aucun des nôtres. Pour moi, je remercie le ciel de ce que je ne suis pas née parmi les grands, car, lorsque par hasard il m'arrive un chagrin, je pleure mes larmes en silence, et tout est dit; personne ne le sait, et mes larmes m'ont fait du bien. Mais quand bien même les chagrins des petits seraient aussi considérables que ceux des grands, les grands ont encore ce chagrin ajouté à tous les autres, que, si vif que soit leur désir du silence, ils ne peuvent pleurer derrière un voile. »

Chacune de ces paroles rouvre une blessure et devient un châtiment de la faute commise, tant qu'à la fin la reine éclate et que l'enfant s'enfuit effrayée. A peine la novice a-t-elle disparu, qu'un nouveau châtiment se présente sous la forme même du roi Arthur; cette fois ce ne sont plus des reproches indirects, mais des accusations solennelles qui tombent sur la conscience de la coupable Genièvre, étendue pâle et sans souffle aux pieds du roi.

« Est-ce bien toi qui es prosternée si bas, toi l'enfant d'un homme que j'honorais, heureux puisqu'il est mort avant ta honte? Il est bien qu'aucun enfant ne soit né de toi. Les enfants nés de toi sont le glaive et le feu, la rouge dévastation et la violation des lois, la trahison des parents et les hordes impies des païens pullulant sur les rivages de la mer du Nord! Ces païens, pendant que Lancelot, mon bras droit, le plus puissant de mes chevaliers, m'est resté fidèle, je les ai anéantis sur cette terre du Christ dans douze grandes batailles sanglantes. Et sais-tu maintenant d'où je viens? De combattre contre lui. Et lui, qui n'a pas craint de me blesser de la manière la plus déloyale, a trouvé encore en son âme assez de courtoisie pour ne pas lever la main sur le roi qui l'avait fait chevalier. Mais bien des chevaliers ont été tués; beaucoup d'autres, tous ses parents et ses alliés, se sont réunis à ses côtés et ont tenu pour lui contre moi; beaucoup d'autres encore, oublieux de l'honneur et du serment juré, se sont réunis autour de Mordred lorsque celui-ci leva l'étendard de la révolte,

et il n'en reste plus qu'un bien petit nombre autour de moi. De ce petit nombre d'hommes fidèles qui m'aiment encore et pour lesquels je vis, j'en laisserai une partie pour te protéger dans les heures sinistres qui approchent, et empêcher qu'on ne touche à un seul cheveu de ta tête humiliée. Je sais, si les anciennes prophéties ne sont pas trompeuses, que je marche à la rencontre de ma destinée. Tu n'as pas fait ma vie si douce, que moi, le roi, j'aie grand souci de vivre, car tu as détruit l'œuvre qui fut l'objet de mon existence! Pleure avec moi dans cette dernière entrevue, pleure, ne fût-ce que pour le bien de ton âme, le péché que tu as commis! Lorsque les Romains nous quittèrent, que leur loi relâcha sa prise sur nous et que les grands chemins furent remplis de rapines, ici et là sans doute plus d'un acte de courage redressa plus d'un tort et plus d'une injustice; mais je fus le premier de tous les rois à réunir en faisceau, autour de moi leur chef, les chevaliers errants de ce royaume et des royaumes voisins, dans ce bel ordre de la Table-Ronde, compagnie glorieuse, fleur de l'humanité, pour servir de modèle au monde et inaugurer noblement une nouvelle époque. Je leur fis poser leurs mains sur les miennes et jurer de respecter le roi comme s'il était leur conscience, et leur conscience comme leur roi, de détruire les païens et d'exalter le Christ, de rechercher partout les torts à redresser, de ne pas proférer de calomnie et de ne pas prêter l'oreille à la calomnie, de laisser doucement couler leur existence dans la plus pure chas-

teté, d'aimer seulement une vierge, de s'attacher à elle, et de l'adorer pendant des années pleines de nobles actions jusqu'à ce qu'ils l'eussent conquise; car en vérité je ne connais pas sous le ciel de maître plus subtil que la passion virginale, non seulement pour abattre ce qu'il y a de vil en l'homme, mais pour lui enseigner les grandes pensées, les aimables paroles de courtoisie, le désir de la renommée, l'amour de la vérité et tout ce qui fait un homme. Tout cela prospéra jusqu'au moment où je t'épousai, me disant en pensée : « Elle sera ma compagne, celle qui comprendra mes desseins et se réjouira de mes joies. » Puis vint ton honteux péché avec Lancelot, et puis le péché de Tristram et d'Yseult; puis d'autres, suivant la trace de ces deux-là, mes plus puissants chevaliers, et tirant un honteux exemple de belles renommées, péchèrent aussi, jusqu'à ce qu'enfin j'aie obtenu le contraire abhorré de tout ce que mon cœur avait désiré obtenir. Et tout cela par toi! si bien que maintenant je n'ai guère souci de perdre cette existence que je protège contre le mal et le crime comme étant le grand don de Dieu! Pense combien il serait dur pour Arthur, s'il devait vivre, de siéger encore dans sa salle solitaire, de ne pas voir autour de lui le nombre habituel de ses chevaliers, de ne plus entendre, comme autrefois dans les jours heureux, avant ton péché, parler de nobles actions, car lequel parmi ceux qui restent d'entre nous pourrait parler de cœurs purs sans qu'il lui semblât apercevoir ton image? »

Ainsi finit la chevalerie de la Table-Ronde. Il ne reste plus au roi Arthur qu'à mourir, et la dernière ressource de Genièvre, c'est la pénitence et la prière. L'idéal d'Arthur s'est flétri comme une fleur délicate exposée aux vents glacés. C'est dans cet étiolement mélancolique de l'idéal rêvé que consiste tout l'intérêt moral et dramatique de *Genièvre*, et en un sens aussi c'est en cela que consiste le principal intérêt des quatre poèmes que Tennyson a baptisés *Idylles du Roi*. Il est triste de contempler le dépérissement inévitable des plus nobles projets et de voir toutes ces belles aspirations, qui semblaient pareilles aux plus légères vapeurs, tomber à terre comme un brouillard trop lourd pour s'élever. Arthur, le type de la loyauté, est trahi ; Merlin, le type de la sagesse, sera ensorcelé par une fée artificieuse. Elaine, la fille blanche comme un lis, ouvrira ses bras pour embrasser son idéal, représenté sous la forme très visible de Lancelot, et, comme Ixion, elle étreindra un nuage. Si l'idéal n'avait encore à lutter que contre les rébellions de la brutale réalité, la partie serait égale, et le monde pourrait contempler ce que les Anglais appellent *a fair play* ; mais non, l'âme se tourmente elle-même : à chaque instant, le soupçon, comme un ver secret, piquera votre confiance, et des doutes pareils à des fumées légères terniront votre amour, si bien que la possession même de votre idéal vous paraîtra une déception, et que réalisé, il sera pour ainsi dire comme s'il n'était pas. C'est l'histoire du chevalier Géraint, qui crut fausse-

ment à l'infidélité de la belle Enide, et s'aperçut de son erreur assez à temps pour réparer ses torts. L'aima-t-il dans la suite comme il l'avait aimée dans le passé? Les chroniqueurs et le poète l'affirment, et pourtant le fait est contestable. Sa confiance par ce doute malheureux avait perdu sa fleur; il avait acquis par sa propre faute la preuve de la fragilité de son idéal.

Viviane a laissé parmi les hommes une mauvaise réputation que je crois méritée, et que confirme Tennyson. Quelques-uns, pour l'excuser, ont prétendu que Viviane n'avait usé que du droit de légitime défense, et que si elle avait retenu Merlin en captivité, c'est qu'elle-même redoutait sa puissance et ses enchantements. Elle aurait été criminelle pour ne pas être victime. D'autres prétendent qu'elle n'agit ainsi que par amour de la science et pour connaître les secrets du savant. Toutes ces suppositions nous paraissent puériles, et ont paru telles à Tennyson. Ce qui est bien plus probable, c'est que Viviane fit lâchement étalage de sa faiblesse pour apitoyer sa victime, et prétexta l'amour de la science pour être mieux à portée de disposer ses pièges, de tendre ses filets. C'est la supposition à laquelle s'est arrêté Tennyson. Il a dépouillé Viviane de son prestige de fée et en a fait une femme simplement artificieuse, qui aime le mal pour la renommée qu'il donne, qui agit non par caprice, mais avec un dessein déterminé, dont toutes les caresses sont un calcul, et toutes les paroles un piège. « Viviane

cherchait sans cesse à jeter le charme sur le grand enchanteur de l'époque, s'imaginant que sa gloire serait grande en proportion de la grandeur qu'elle éteindrait. » Le poème de *Viviane*, qui n'est qu'une longue conversation, comme le poème de *Genièvre* n'est qu'une longue plainte, met en lumière ce fait très ancien, mais toujours nouveau : c'est qu'aux âmes honnêtes la discrétion, le silence et la réserve ne servent de rien, et que le mal a des méthodes fort discrètes aussi et fort silencieuses de les entamer. Connaissez-vous quelque chose de plus discret que l'intrigue, quelque chose de plus silencieux que la calomnie? Ce sont là des méthodes familières à Viviane, et il faut voir avec quelle adresse elle s'en sert. Une seule fois elle se trahit, lorsque le vieux Merlin, qui flaire un danger, sans soupçonner précisément de quelle nature il peut être, émet des doutes sur la sincérité de ses paroles, et lui rappelle à mots couverts les bruits qui circulaient sur elle à la cour d'Arthur. Mais qu'elle est éloquente, et qu'il faut de courage à Merlin pour lui résister pendant qu'elle parle, « un bras jeté autour de son cou et collée contre lui comme une couleuvre, laissant tomber comme une feuille sa main gauche sur son épaule puissante, et de sa main droite faisant un peigne de perles pour séparer les flots de sa barbe, que la jeunesse, en s'enfuyant, avait laissée couleur de cendre »!

« Hélas! quel cœur ont les hommes! Ils ne montent jamais aussi haut que monte la femme par son

abnégation, et quant à la renommée, quoique vous méprisiez ma chanson, écoutez encore quelques vers. C'est la dame qui parle; elle dit :

« Mon nom, autrefois mien, maintenant tien, est devenu plus étroitement mien; car pour la renommée, si elle pouvait être mienne, elle serait tienne, et quant à la honte, s'il était possible qu'elle fût tienne, elle serait mienne. Ainsi donc confie-toi en moi absolument ou pas du tout. »

« Ne parle-t-elle pas bien? Cette chanson est comme le beau collier de la reine qui se cassa en tombant, et dont les perles s'égrenèrent. Quelques-unes furent perdues, quelques-unes volées, d'autres gardées comme reliques; mais jamais plus les deux mêmes perles sœurs ne s'embrassèrent dans la corde de soie sur son cou blanc. Il en est de même de cette chanson. Elle vit dispersée dans bien des mémoires, et chaque poète la chante différemment. Cependant il y a un vers admirable, la perle des perles : « L'homme rêve la renommée, tandis que la femme veille dans la pensée de l'amour. » C'est bien vrai; fût-il des plus vulgaires, l'amour sculpte et creuse une portion du solide présent, ronge et emploie la vie, insouciant de tout le reste; mais la renommée, la renommée qui suit la mort, n'est rien pour nous. Et qu'est-ce que la renommée, si ce n'est une demi-diffamation échangée contre l'obscurité? Vous-même, vous savez bien que l'envie vous nomme fils du diable, et que, parce que vous semblez le maître de tout art, les hommes voudraient faire de vous le maître de tout vice. »

C'est avec juste raison que Tennyson a intitulé ses poèmes *Idylles du Roi*. Ce sont en effet des idylles chevaleresques, des bucoliques héroïques, des chants alternés, entrecoupés çà et là d'une description, complétés par un récit ingénieux, dans lequel l'auteur s'est étudié soigneusement à imiter la naïveté limpide des anciens poètes. Cette poésie coule avec une lenteur paresseuse, comme un large fleuve qui ne sortirait jamais de ses rives; tous les objets y laissent leurs images et leurs couleurs sans que les ondes y perdent rien de leur transparence. Une tranquillité parfaite règne dans l'âme du poète, dont le ton est toujours égal et soutenu; pas un accent brusque et inattendu : les paroles s'appellent les unes les autres, sans effort, comme dans le discours familier. Dans ces poèmes, Alfred Tennyson a révélé un style nouveau, qu'on peut appeler le lyrisme familier, et qui est bien le langage vulgaire que l'imagination aime à prêter aux chevaliers de la Table-Ronde. Les héros de Tennyson s'expriment sans recherche, mais soyez sûr que le mot qu'ils choisissent pour rendre telle ou telle nuance de leur pensée est toujours le mot exquis. On ne peut réellement pas dire qu'ils parlent poétiquement, tant la simplicité de leurs discours est grande : ils parlent un langage intermédiaire entre la prose et la poésie, qu'on pourrait appeler la prose des âmes élégantes et chevaleresques. Ces poèmes, plus irréprochables encore que les chevaliers dont ils racontent les destinées, résistent

absolument à l'analyse, et échappent à toute critique. Le caractère de leur beauté est une douceur discrète qui ne se dément jamais, et ne laisse place à aucun commentaire. Cela une fois dit, je déclare que je préfère malgré tout les anciennes œuvres de Tennyson à ces nouveaux poèmes, qui me semblent un peu trop semblables à l'irréprochable Grandisson. Je ne crois pas que l'art du bien dire puisse aller plus loin, et qu'il soit possible de trouver une plus parfaite union entre l'expression et la pensée; mais Tennyson a négligé volontairement tous les grands côtés de son sujet. Il a pris dans les légendes de la Table-Ronde toutes ces nuances exquises de l'amour, du désir, de la tentation, qui ont trouvé dans ces vieilles fables poétiques une traduction unique, et qui ont une affinité naturelle avec son talent; il a négligé le caractère religieux et même le caractère chevaleresque de l'histoire du roi Arthur et de ses compagnons. Nous l'avons dit déjà, *Genièvre* est une longue plainte, *Elaine* une rêverie d'impossible amour, *Viviane* une conversation subtile, *Enide* l'histoire d'un soupçon d'amour et d'un tourment jaloux. Ce sont des œuvres qu'il faut se contenter de contempler, et qui exigent de la critique cette discrétion respectueuse que le poète recommande dans la petite pièce que nous avons citée au commencement de cette étude.

Je n'ose me flatter d'avoir reproduit dans cette esquisse toutes les finesses de cette physionomie

compliquée. Je me suis borné à décrire ses traits principaux, ceux qu'on peut apercevoir sans un trop grand usage du microscope et des verres grossissants. Dans la littérature anglaise contemporaine, on trouverait des poètes plus profonds, plus passionnés, plus vibrants de toutes les émotions de leur époque; on n'en trouverait pas d'aussi parfait ni d'aussi élégant. C'est dans toute la force de l'expression une heureuse et harmonieuse intelligence. J'ai bu avec complaisance à la fontaine souriante de cette poésie : l'eau qui en découle est fraîche; mais je ne sais pourquoi il me semble que l'eau du Léthé doit avoir un goût pareil au sien. Je ne voudrais pas faire tous les jours de pareilles lectures, de crainte de perdre le véritable sentiment de la vie. Il y a là trop de charme, trop de douceur enivrante, trop d'invitations à la rêverie et au bienfaisant sommeil. Oui, poète, il est doux d'oublier; cependant cela n'est pas salutaire.

Novembre 1859.

ESSAIS

SUR ALFRED TENNYSON

II

ENOCH ARDEN ET LES POÈMES POPULAIRES

ALFRED TENNYSON

II

ENOCH ARDEN ET LES POÈMES POPULAIRES

Il y a quelque temps déjà qu'ont paru les nouveaux poèmes d'Alfred Tennyson; mais les belles œuvres poétiques, comme les nobles personnes, se reconnaissent, entre autres marques, à une certaine tranquillité indifférente pour les petites circonstances de temps et de lieu. Quoiqu'elles appartiennent à une époque et à un milieu déterminés dont il est impossible de les séparer, elles ne comptent pas sur l'opportunité, cette déesse recherchée des œuvres au mérite équivoque, et ne redoutent pas la distraction momentanée d'un public partagé entre les mille petits intérêts de chaque jour qui passe. Ce qu'elles ont à dire n'a pas en effet besoin d'être écouté un jour plutôt qu'un autre, car bien qu'elles parlent nécessairement pour les hommes de l'époque où elles paraissent, c'est à une génération tout entière qu'elles s'adressent, et non à un public

qu'un même soir verra se réunir et se disperser. Elles ont une date générale ; elles n'ont pas de date particulière de jour, de mois ou même d'année. Si nous pouvions les assimiler aux personnes vivantes, nous dirions qu'elles ignorent la rivalité, n'ont aucun souci de la concurrence et se distinguent par une absence de jalousie qui leur fait supporter, sans craindre d'y perdre rien pour elles-mêmes, les écarts sans cesse renouvelés de l'humaine curiosité.

Les poèmes de Tennyson appartiennent à cette élite d'œuvres qui, ne comptant pas pour leur succès sur la surprise du public, peuvent attendre sans impatience les retards de la critique. Ces mots de tranquillité, de fierté paisible, que notre plume vient de laisser tomber, ne sont jamais mieux à leur place que lorsqu'il s'agit de parler de cet heureux poète chez qui tout est calme, même ce qui est d'ordinaire le plus bruyant, à savoir : la célébrité. Je ne puis jamais songer à Tennyson sans songer en même temps à l'opinion de ces philosophes qui prétendent que les choses extérieures obéissent à l'âme qui les possède au point de prendre sa ressemblance, si contraires et si rebelles qu'elles soient. Nous savons tous de combien de tapages et de voix discordantes est faite une gloire ; mais celle d'Alfred Tennyson, une des plus incontestées qui existent est discrète comme son talent. Il a réalisé ce miracle de gagner la popularité en la faisant renoncer aux conditions qu'elle met d'ordinaire à ses faveurs. Chose inouïe, il n'y

a pas de clameurs dans cette renommée, il n'y a pas de sottise dans cette popularité. A quoi tient ce renversement des lois ordinaires? Peut-être simplement à cette raison que sa poésie est sans emphase et son style sans mauvais goût, et que la musique secrète qui règle les mouvements du monde moral, aussi bien que les mouvements du monde physique, pour ramener toutes choses à l'harmonie, ne pouvait permettre que la gloire du poète eût un caractère en désaccord avec son génie. Les sentiments qu'il inspire sont, eux aussi, de nature silencieuse et discrète. Avez-vous remarqué la différence des manifestations que provoque le don de sympathie selon les personnes qui le possèdent? Il en est dont l'approche soulève immédiatement les hourrahs et les acclamations joyeuses; il en est d'autres qui sont saluées par le langage expressif et muet des sourires et des regards. Les sentiments que fait naître Tennyson sont de même nature que cette dernière sympathie. Il ne provoque pas l'enthousiasme, et certes je ne crois pas que nul, en le lisant, ait jamais posé le livre avec transport pour arpenter sa chambre à grands pas; mais plus d'une fois pendant cette lecture les yeux se détourneront de la page commencée et regarderont vaguement devant eux, comme s'ils cherchaient une ombre absente. Il n'est point pathétique non plus, mais plus d'une fois à quelques-uns de ces mots si bien choisis où se révèle une sensibilité noblement contenue, à quelques-unes de ces inflexions de voix où tremble une

mélancolie élégante, des larmes — ces larmes sans objet, *idle tears,* qui lui ont inspiré un si beau chant — viendront au bord des paupières pour témoigner d'un attendrissement vague comme elles. Partout des images de silence et de tranquillité, même dans l'expression de l'angoisse et de la douleur, partout un sentiment de calme et de repos même dans l'expression de l'héroïsme et de l'amour; partout, qu'il s'agisse de joie ou de tristesse, une paix si profonde que mon seul souci, pendant que j'essaye d'en tracer le caractère, est d'employer à mon insu quelque mot qui détonne, quelque épithète qui fasse trop de bruit.

Comme il n'a fait résonner aucune des très grandes cordes de l'âme, son originalité n'est pas saisissante, voyante, comme celle d'autres poètes, et ne se révèle pleinement qu'aux yeux des initiés; cependant c'est une des organisations les plus complètement poétiques qui existent. Son originalité consiste dans une aptitude à saisir la beauté qui est d'une incomparable finesse. Il possède cette aptitude à un tel degré que ce serait à croire que ce fils d'un *clergyman* du Lincolnshire n'a jamais été entouré dès l'enfance que de beaux spectacles et de visages soigneusement triés. Il nous est arrivé autrefois, pour marquer nettement sa place parmi les poètes, de dire qu'il avait été page à la cour des fées; mais vraiment on aimerait parfois à prendre cette fantaisie d'imagination pour une réalité, à penser que c'est dans cette cour élégante qu'il a fait

l'éducation de ses yeux et de ses sens, et appris à comprendre cette beauté qui plus que toute autre est préférée des fées. La beauté qu'exprime Tennyson en effet, c'est moins la beauté plastique, celle qui consiste dans les formes et les lignes, que la beauté qu'on peut appeler féerique, celle qui consiste dans les mouvements, les attitudes et les phénomènes fugitifs qui accompagnent sur la personne extérieure les sentiments et les pensées de la personne morale. Ce qu'il rend à merveille, c'est la beauté *insaisissable*, celle que l'indigent langage humain ne sait exprimer d'ordinaire autrement que par le fameux et banal *je ne sais quoi*, celle qui séduit irrésistiblement le pauvre cœur humain sans qu'il puisse d'ordinaire donner de son amour une raison plus complète qu'un insuffisant *parce que*. Même aptitude à rendre l'insaisissable lorsqu'il se présente ailleurs que dans le monde de la matière et de la chair, dans l'héroïsme et la noblesse par exemple. Ce qu'il reproduit dans l'héroïsme, c'est moins la beauté de l'acte lui-même que la beauté du mouvement par lequel l'âme le produit ou l'accompagne nécessairement, ce quelque chose d'invisible qui est comparable à un geste bien fait, à une gracieuse inflexion des membres ou à une attitude heureusement trouvée. Dans les grandes œuvres littéraires, qu'il connaît si bien, chez un Shakspeare, chez un Spenser, chez un Milton, ce qui le frappe avant tout et ce qu'il attrape avec une adresse d'une sûreté consommée, ce n'est pas cette

beauté de l'ensemble qui est comme le résultat net de leur inspiration ; non, c'est telle forme, telle coupe, tel tour, une certaine manière de modérer l'allure du rythme ou de presser son mouvement, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus immatériel, de plus personnel, dans le génie de ces grands poètes. Il a fait sous ce rapport de vrais prodiges, et tous ses lecteurs savent avec quel art il a ressuscité surtout la vivacité et la mélancolie des petits chants lyriques de Shakspeare. Il y a telle de ses strophes qui, par la coupe, le tour et la musique, peut rivaliser avec telle de ces ballades incomparables dont le grand poète parsème ses pièces de fantaisie. Toutefois, après avoir admiré chez lui ce don de rendre et de saisir la beauté, nous devons dire que beauté chez lui est le plus souvent synonyme d'élégance, ou du moins que son imagination semble n'avoir jamais établi de différence sensible entre ces deux choses pourtant très distinctes, et que l'impression que laissent ses tableaux est plutôt d'ordinaire une impression de grâce qu'une impression de grandeur.

Un autre don de Tennyson, qui est comme le complément du premier et se confond presque avec lui, c'est le don de bien dire. Il a dans le style poétique quelque chose d'analogue à cette qualité oratoire qu'on exprime par l'épithète de disert. Ce n'est pas un poète éloquent, c'est un poète qui parle bien. Si quelqu'un sait appliquer aujourd'hui la fameuse règle de notre régent du Parnasse sur la valeur d'un mot mis en sa place, à coup sûr c'est Tennyson.

Il n'a à aucun degré cette inspiration de tempérament, cet enthousiasme de l'âme qui font déborder le génie et lui font rouler des flots de poésie comme un fleuve roule ses eaux, et cependant l'élément lyrique est presque aussi abondant dans cette poésie tranquille et sobre que dans les poésies les plus tumultueuses. Son vers, qui marche d'une allure paisible, ressemble d'abord à une ligne de prose élégante, mais tout à coup un mot heureusement placé vient à briller, et de même qu'une seule lampe suffit à remplir de lumière tout un appartement, cet unique mot suffit à remplir de poésie toute une page. Ne cherchez donc pas chez lui cette agglomération d'images, cet entassement de comparaisons qui font ressembler d'ordinaire la poésie lyrique à une sorte d'émeute idéale, et feraient parfois désirer au critique qu'il fût possible de porter une loi sévère contre les attroupements de métaphores; ici le bon goût tient la place du luxe, et par des images soigneusement espacées, des épithètes rares et sévèrement choisies, des comparaisons bien adaptées à leur juste objet, le poète arrive à produire une impression générale d'ordre, d'harmonie et de clarté qui n'a peut-être jamais été obtenue avec une plus grande sobriété de moyens.

Ce don d'exprimer et de saisir la beauté est un grand privilège; cependant il se paye comme tous les dons, et le prix en est trop souvent un affaiblissement de sympathie pour les joies et les douleurs de nos semblables, une tiédeur de cœur pour les

intérêts dont vit l'humanité générale, une sorte d'indifférence de dilettante et de dandy pour les vérités supérieures. Les mystiques nous entretiennent d'un certain état qu'ils appellent l'état de sécheresse ou d'aridité pendant lequel l'âme, en dépit de la prière, des abstinences et des pratiques pieuses, est privée de tout amour religieux, et ne peut parvenir à ressentir aucune tendresse pour le Dieu dont elle répète sans cesse le nom. Ce n'est pas que dans ces états l'âme soit infidèle ou ait conçu des doutes; non, mais il lui manque cette rosée fertilisante qui lui vient de la grâce divine, et elle demeure à l'égard de la vérité dans une torpeur indifférente qu'elle n'a pas la force de secouer. Le sentiment de la beauté peut arriver à créer chez le poète un état de sécheresse semblable, et trop souvent il le crée. Tennyson a traversé plus d'une fois cet état, on le sent à une certaine absence de chaleur, à une trop grande tranquillité, quelquefois aussi à une sorte d'impuissance à exprimer ce qui est purement moral avec la même perfection que ce qui est purement beau. Nous ne lui reprocherons pas d'avoir toujours ignoré la forte, mais quelque peu grossière sympathie d'un partisan politique, car il y a là d'ordinaire pour une âme bien née trop de haine pour trop peu d'amour, et le sel et le fer de cette sympathie robuste s'appellent trop souvent dureté et obstination. Nous ne lui reprocherons pas davantage d'avoir ignoré la forte conviction du partisan philosophique, il y a là trop

de pédantisme pour une âme aussi délicate; mais ce qu'on souhaiterait à son talent, c'est plus de chaleur et de force d'étreinte, une curiosité plus ardente, quelque chose enfin de cette fougueuse admiration et de cette sympathie passionnée que les richesses et les puissances de l'âme humaine ont de tout temps inspirée aux grands poètes, qu'elles inspirent par exemple, tout près de lui, à son confrère et à son émule en Apollon, Robert Browning.

Mais s'il a plus d'une fois connu et traversé l'état que nous venons de décrire, Tennyson ne s'y est jamais complu. Le dilettantisme ne lui a jamais caché qu'il existait d'autres sphères que celle où il retenait son imagination, et toujours son âme sobre a su se préserver des enivrements qui l'auraient amenée à l'oubli de ce qui est au-dessus de la beauté et au mépris de ce qui est au-dessous. Non seulement il a toujours eu les yeux tournés vers ce qui est noble, mais, sentiment bien plus louable, il s'est toujours complu à les abaisser vers les humbles réalités. Je dis que c'est un sentiment plus louable chez un talent de la nature du sien de s'abaisser vers ce qui est humble que de s'élever vers ce qui est noble. En effet où est le grand mérite de comprendre et d'aimer ce qui est noble lorsqu'on comprend et qu'on aime si bien ce qui est beau? Passer de l'un de ces mondes à l'autre, c'est à peine changer de sphère. Le même magicien qui évoquera le fantôme de la belle Hélène peut avec la même formule évoquer le vaillant Achille; le

même poète qui vient d'écrire *un Rêve de belles femmes* pourra, sans exercer aucune contrainte sur son imagination, écrire ensuite *la Mort d'Arthur*, et les récits épiques des *Idylles du Roi* pourront succéder aux aristocratiques causeries du poème de *la Princesse*, sans que l'auteur ait besoin de changer de ton. La transition existe d'un de ces mondes à l'autre, mais le passage est moins aisé de ce qui est beau à ce qui est humble, et s'il est facile de décrire un chevalier après avoir décrit une dame, ou de s'intéresser à une âme noble après s'être intéressé à un élégant visage, il faut un tout autre effort, après l'enivrement de ces beaux spectacles, pour se complaire à décrire la personne d'un marin hâlé et tanné par le soleil et la pluie, pour prendre plaisir à écouter le jargon sceptique d'un fermier anglais ou glaner péniblement les semences de poésie cachées sous un toit rustique. C'est là cependant ce qu'a fait Alfred Tennyson, le chantre si correct et si châtié des élégances aristocratiques, le lettré classique, l'imitateur ingénieux des maîtres anciens. Loin de se détourner des humbles réalités, il les a toujours recherchées, et elles l'en ont récompensé, car il leur doit un de ses titres de gloire les plus incontestables, l'idylle de la vie familière et domestique.

Jamais cependant, depuis le jour lointain déjà où sa charmante pièce de *la Fille du Meunier* (*the Miller's Daughter*) lui valut l'admiration et la faveur de la souveraine du Royaume-Uni et son titre de

poète lauréat, Tennyson n'avait abordé ces réalités de la vie humble et populaire avec autant de cordialité et de franchise que dans le présent volume. Bien souvent sa muse s'était plu à visiter les demeures qui abritent les humbles conditions ou même les huttes des petits : mais jusqu'à présent l'image que nous suggéraient ces visites était celle d'une belle fée faisant sa tournée de charité dans l'attelage de paons de Junon. La fée descendait devant la pauvre hutte, qui dès son approche se transformait, si misérable qu'elle fût, en quelque *cottage* coquet de couleur blanche, rose ou verte, serrant étroitement contre ses flancs « une robe collante de jasmins semés d'étoiles » ou paré d'une ceinture de giroflées; elle entrait, promenait ses regards sur les ustensiles du ménage qui sous la lumière bienveillante de ses yeux reluisaient mieux que l'or, peignait les cheveux emmêlés des marmots, faisait apparaître par ses caresses, sous la couche de crasse qui les recouvrait, des visages blancs et roses de frais *babies* anglais, baisait au front la plus belle fille du logis et enveloppait une leçon de sagesse dans un souhait de bonheur ou un compliment sur sa beauté. Et puis la chétive cabane était entourée de tant de villas élégantes, de palais et de parcs, qu'elle disparaissait à leur ombre, ou bien, servant simplement d'aimable contraste à tant de magnificences, rompait avec agrément la monotonie d'un spectacle trop constamment pompeux. Mais dans ce nouveau volume quelle métamorphose s'est

opérée! L'humble réalité de la vie populaire n'y sert plus seulement d'accessoire ou d'antithèse, elle occupe toute la place. Nous dirions que le volume entier a un aspect démocratique, si ce mot n'était bien gros pour un homme d'opinions aussi réservées et de sentiments aussi contenus que Tennyson. Peut-être cet aspect est-il un pur effet du hasard, mais, hasard ou non, le recueil nouveau ne nous entretient que de personnages et de mœurs populaires. Un matelot anglais, contremaître d'un navire marchand, naufragé dans une île déserte, un meunier son rival en noblesse d'âme et en amour, un pauvre employé d'une ville manufacturière épuisant ses dernières ressources pour traîner aux bains de mer sa famille étiolée, obsédé d'inquiétudes et hanté pendant son sommeil des spectres de la ruine et de la misère, une vieille grand'mère assise au coin de son âtre rustique et laissant tomber de ses lèvres sagement babillardes l'histoire de sa vie entière pour l'instruction de sa petite-fille, un vieux fermier du Nord à son lit d'agonie résumant pour sa garde-malade, dans le brusque langage qui lui est familier, ses opinions sur les hommes et les choses, voilà les héros dont le poète nous raconte aujourd'hui les joies, les souffrances, l'héroïsme et les vertus. Les personnages d'un de ces poèmes, *Aylmer's field*, qui porte la date sinistre de 1793, sont pris, il est vrai, dans les conditions supérieures de la société; mais ces personnages ne sont introduits devant nous que pour plaider une des thèses

sociales les plus démocratiques qu'on puisse soutenir dans un pays aristocratique, celle des mariages d'inclination. Toutefois une remarque importante est à faire. En artiste habile, qui connaît les lois de la perspective poétique, Tennyson a effacé ce que ces tableaux de la réalité auraient eu de trop cru en les éloignant à distance convenable de l'époque actuelle, il a estompé leurs contours des ombres du souvenir, il leur a donné le bénéfice du recul et du temps. C'est aussi la vie populaire en train de disparaître qu'il a peinte plutôt que la vie populaire actuelle, la vie rustique, agricole, maritime de la vieille Angleterre plutôt que la moderne vie industrielle et manufacturière. En dépit de ces légères nuances cependant, le recueil conserve le caractère que nous lui avons assigné. Jamais Tennyson n'avait aussi hardiment, aussi nettement abordé la réalité. Cette fois il n'y a plus là ni fée, ni muse, ni personnage allégorique quelconque, il y a un homme qui parle à ses frères et de ses frères. Heureuse démocratie! est-il donc écrit que tous les poètes viendront tour à tour lui rendre hommage, ceux-ci plus âpres pour enflammer ses passions et flatter ses espérances, ceux-là plus doux pour bercer ses enfants aux langes et s'entretenir avec ses vieillards des jours qui ne sont plus?

Je voudrais mettre le lecteur à même de juger du mérite de Tennyson dans les peintures de la réalité familière, et pour cela je choisis le petit poème intitulé : *la Grand-Mère*, que je me décide à traduire en

entier. Figurez-vous que quelque bonne femme de tableau hollandais, la mère de Gérard Dow par exemple, vieillie encore d'une vingtaine d'années, prenne la parole et vous fasse la confidence de sa vie.

« Et Willy, mon premier-né, il est mort, dites-vous, petite Annie? — Rose et blanc, et solide sur ses jambes, c'est lui qui a l'air d'un homme! — Et la femme de Willy a écrit; elle n'eut jamais bien bonne tête, ce ne fut jamais la femme qu'il fallait à Willy; mais il ne voulut pas m'écouter.

« Car voyez-vous, Annie, son père à elle n'était pas un homme à économiser, il n'avait pas une tête aux affaires, et il s'enivra jusqu'à se mettre au tombeau. Jolie vraiment, oh! bien jolie! mais j'étais pour ma part opposée à ce mariage. Oh! oui, mais il ne voulut pas m'écouter. — Et ainsi Willy, dites-vous, est mort?

« Willy, ma beauté, mon premier-né, la fleur de mon troupeau; jamais un homme ne put le flanquer par terre, car c'était un rocher que Willy. « Voilà une jambe pour un enfant de huit jours! » me dit le docteur, et il jurait qu'il n'y avait pas un pareil enfant, cette année-là, dans vingt paroisses à la ronde.

« Robuste des poignets et solide sur ses jambes; mais tranquille de la langue! J'aurais dû partir avant lui. Je m'étonne qu'il soit parti si jeune; je ne peux pas pleurer sur lui : je n'ai plus longtemps à rester; peut-être même le verrai-je plutôt que je ne l'aurais vu, car il vivait bien loin de moi.

« Pourquoi me regardez-vous, Annie? vous croyez que je suis dure et froide; mais tous mes enfants sont partis avant moi, et je suis si vieille : je ne peux pas pleurer pour Willy, pas plus que je ne peux pleurer pour les autres; seulement à votre âge, Annie, j'aurais pleuré avec les meilleurs.

« Car je me rappelle une querelle que j'eus avec votre père, ma chérie, tout cela pour une méchante histoire qui me coûta plus d'une larme. Je veux dire votre grand-père, Annie; cela me valut un monde de chagrins; il y a soixante-dix ans, mon bijou, il y soixante-dix ans.

« Car Jenny, ma cousine, était venue ici, et je savais parfaitement bien que Jenny avait fait un faux pas dans son temps; je le savais, mais je n'en disais rien. Et elle, la voilà qui vient et se met à me calomnier, la vile petite menteuse; mais la langue est un feu, vous savez, ma chérie, la langue est un feu.

« Et le curé prit cela pour texte de son sermon cette semaine-là, et il dit qu'un mensonge qui est une demi-vérité est toujours le plus noir des mensonges, qu'un mensonge qui est tout mensonge peut être accosté et combattu à mort, mais qu'un mensonge qui est en partie une vérité est une chose bien difficile à combattre.

« Et Willy n'était pas descendu à la ferme depuis une semaine et un jour, et toutes les choses semblaient à moitié mortes, quoiqu'on fût au milieu de mai. Jenny me calomnier, moi qui savais ce que Jenny avait été! mais salir quelqu'un, Annie,

cela ne peut jamais vous rendre propre vous-même.

« Et je pleurai à m'en rendre aveugle, et un beau soir, sur le tard, je grimpai jusqu'au bout de l'enclos, et je me plantai devant la porte sur la route. La lune, comme une meule qui a pris feu, se levait sur la vallée, et *whit*, *whit*, *whit*, dans le buisson, derrière moi, gazouillait le rossignol.

« Tout à coup il s'arrêta; voilà que par la porte de la ferme passait Willy — il ne me voyait pas — avec Jenny pendue à son bras. Moi je bondis sur la route, et je dis je ne savais trop quoi. Ah! il n'y a pas de fous pareils aux vieilles gens; cela me met encore en colère maintenant.

« Willy se tint droit comme un homme, et ses regards disaient sa pensée, et Jenny, la vipère, me fit une révérence moqueuse et s'en alla. Et je lui dis : Séparons-nous. Dans cent ans, tout cela sera bien égal; vous ne pouvez pas m'aimer du tout, si vous ne m'aimez pas pour mon bon renom.

« Et il se retourna, et je vis ses yeux tout humides à la douce clarté du clair de lune. — « Chérie, je vous aime si bien que votre bonne renommée est la mienne aussi. Et en quoi est-ce que je m'inquiète de Jenny, qu'elle parle de vous bien ou mal? Mais marions-nous tout de suite, nous deux nous serons heureux toujours. »

« Nous marier, Willy! dis-je, mais il faut que je vous dise ma pensée : j'ai peur que vous écoutiez des contes, que vous soyez jaloux, et méchant, et

bourru. Mais il se retourna, et m'enlaça dans ses bras, et me répondit : Non, amour, non. — Il y a soixante-dix ans de cela, mon bijou, il y a soixante-dix ans.

« Ainsi Willy et moi nous fûmes mariés ; je portais une robe lilas, et les sonneurs sonnaient de bon cœur et il donna aux sonneurs une *couronne*, mais le premier enfant dont je fus grosse mourut avant d'être né ; la vie est ombre et soleil, petite Annie ; la vie est fleur et épine.

« Ce fut là première fois aussi que je pensai à la mort. Là était couché le doux petit corps qui n'avait jamais respiré un souffle. Je n'avais plus pleuré, petite Annie, depuis que j'étais devenue femme ; mais je pleurai comme un enfant ce jour-là, car le *baby* avait défendu sa vie.

« Sa chère petite figure était convulsionnée comme de colère ou de souffrance ; je regardai le tranquille petit corps, ses combats avaient été inutiles, je ne puis pas pleurer pour Willy, je le verrai un autre matin, mais je pleurai comme un enfant pour l'enfant qui était mort avant d'être né.

« Mais il me remontait, mon bon homme, car c'était bien rare quand il me disait non ; il était affectueux, affectueux comme un homme, et comme un homme aussi il voulait faire sa volonté. Jamais jaloux ! — Ah ! non, ce n'est pas lui qui l'eût été ; nous passâmes plus d'une heureuse année, et il mourut, et je ne pus pleurer ; mon temps me semblait si près, à moi aussi.

« Mais j'aurais souhaité que la volonté de Dieu eût été de me faire mourir, moi aussi, alors; je commençais à être un peu fatiguée et j'aurais bien volontiers dormi à son côté, et cela, c'était il y a dix ans, et même plus, si je me rappelle bien; mais pour les enfants, Annie, je les vois encore tous autour de moi.

« Je vois encore Annie qui me laissa à deux ans, tapotant par-dessus les tables; elle tapote, ma petite Annie à moi, une Annie comme vous; elle tapote sur les tables, elle va et elle vient comme elle veut, pendant qu'Harry est dans le préau et Charlie labourant sur la hauteur.

« Et Harry et Charlie, je les entends aussi; ils chantent à leur chariot, souvent je les vois apparaître à la porte, comme dans une manière de doux rêve. Ils viennent et s'assoient près de ma chaise, ils tournent autour de mon lit; je ne suis pas toujours certaine s'ils sont vivants ou morts.

« Et cependant je sais de toute vérité qu'il n'y en a pas un de vivant, car Harry partit à soixante ans, votre père à soixante-cinq, et Willy, mon aîné, à près de soixante-dix; je les ai tous connus tout petits, et maintenant ils *sont* des vieillards.

« Maintenant mon temps est un temps de paix : c'est bien rarement que je m'afflige; mais le plus souvent je me vois assise chez nous, dans la ferme de mon père à la veillée, et les voisins viennent, et rient et bavardent, et moi je fais comme eux; souvent je me surprends à rire de choses qui ne sont plus depuis longtemps.

« Assurément, comme dit le prédicateur, nos péchés devraient nous rendre tristes; mais mon âge est un âge de paix, et nous devons espérer en la grâce de Dieu; c'est Dieu et non l'homme qui sera notre juge à tous lorsque la vie cessera, et le message qui est dans ce livre, Annie, est un message de paix.

« Et la vieillesse est un temps de paix, ainsi elle doit être libre de peines; heureuse a été ma vie; cependant je ne voudrais pas la revivre. Il me semble que je suis un peu fatiguée, et que je me reposerais volontiers, et c'est tout; seulement à votre âge, Annie, j'aurais pu pleurer comme les meilleurs.

« Ainsi Willy est parti, ma beauté, mon premier-né, ma fleur... Mais comment pourrais-je pleurer sur Willy? Il n'est parti que pour une heure, parti pour une minute, mon fils, comme s'il avait passé de cette chambre dans l'autre à côté; moi aussi, je serai partie dans une minute. Quel temps me resterait-il pour être affligée?

« Et la femme de Willy a écrit? Elle n'eut jamais une bien bonne tête. Portez-moi mes lunettes, Annie; loué soit Dieu! j'ai gardé mes yeux. Ce n'est pas grand'chose que vous perdrez, lorsque je partirai de ce monde; mais restez avec la vieille femme maintenant; vous ne pouvez avoir longtemps à rester. »

Je ne sais ce que pensera le lecteur, mais pour moi je ne connais pas d'expression plus complète et j'oserais dire plus profonde du vieil âge. Rien ne

raissait en chair et en os, qu'il ne parle chez Tennyson ; mais ceux-là seulement qui ont vécu familièrement avec le peuple des campagnes assez semblable en tous pays, pourront bien comprendre un pareil mélange de bon sens pratique et d'opacité intellectuelle. C'est un de ces rustres énergiques qui sur leurs épaules carrées ont porté sans fléchir l'édifice de la grandeur anglaise, et, si vous savez bien lire son discours, l'énigme de cette société conservatrice et libérale à la fois vous paraîtra peut-être moins obscure. Une indépendance absolue de caractère solidement assise sur une base d'absurdes préjugés, une liberté absolue qui trouve moyen de se mouvoir à l'aise entre les étroites cloisons d'opinions aussi dures que la carapace de pierre qui sert à l'huitre de maison, une puissance de travail invincible unie à un esprit de routine opiniâtre, tel est le résumé de ce type d'homme robuste et peu séduisant. Il est radical dans presque toutes les choses qui regardent exclusivement la vie morale et intellectuelle, tory dans toutes celles qui regardent la société politique et les intérêts positifs. Il est sceptique comme Molière à l'endroit de la médecine, et comme l'empereur Charles-Quint, qui trouvait plaisant que ses médecins lui défendissent l'usage de bières glacées, il regarde les prescriptions du docteur comme des mystifications qu'on ne se permet pas envers un homme de son expérience. « Où est-ce que tu es resté si longtemps, à me laisser là tout seul, garde? Tu n'es

pas une garde du tout; le docteur est venu et parti. Il dit que je ne dois plus boire d'ale, mais je ne suis pas un fou. Donne-moi mon ale, car je prétends ne pas changer mon régime. Ces docteurs, ils ne savent rien, car ils disent ce qui n'est pas vrai du tout. Cela ne sert à rien de dire les choses qu'on doit faire. J'ai bu ma pinte d'ale tous les soirs depuis que je suis ici, et j'ai bu mon quartaut tous les soirs de foire depuis quarante ans. » Le ministre aussi est venu pour le faire souvenir de ses péchés, l'avertir que Dieu le rappelait à lui, et autres choses semblables. Le ministre, il le respecte beaucoup. Est-ce qu'il n'a pas toujours bien payé ses redevances? Est-ce qu'il n'a pas toujours voté avec le *squire* pour l'Église et l'État? Est-ce qu'il a jamais manqué d'aller le dimanche à l'église? A la vérité il ne savait pas bien ce qu'il allait y faire. « Je suis toujours allé à l'église depuis que ma Sally est morte, et j'entendais bourdonner quelque chose comme un hanneton au-dessus de ma tête, et je n'ai jamais su ce que cela signifiait; mais je pensais qu'il avait quelque chose à dire, et puis, quand je croyais qu'il l'avait dit, je m'en allais. » Mais maintenant qu'est-ce que le ministre vient lui dire? Voyons, est-ce qu'il n'a pas bien travaillé toute sa vie? Le ministre lit un sermon toutes les semaines, c'est vrai; mais lui il a défriché la lande du voisinage. Ah! il fallait la voir autrefois cette lande; il n'y avait pas d'herbe pour une vache, rien que des ajoncs et des genêts, et maintenant il n'y a pas

un pouce de terre qui ne soit verdoyant et fertile, si bien qu'elle fait l'admiration de tous les passants. Une seule chose le tracasse, c'est qu'après sa mort ces damnés chemins de fer viennent bouleverser tout son travail avec leur chariot du diable et leur marmite de fumée. La vie est douce, mais il aime autant mourir que de voir cela. « Eh bien! que fais-tu là plantée, et pourquoi ne m'apportes-tu pas mon ale? Donne-moi mon ale, te dis-je; si je dois mourir, je mourrai, et voilà. »

Enoch Arden, le poème qui donne son nom au nouveau recueil, est à mon gré la tentative la plus heureuse qu'on ait faite depuis *Jocelyn* pour transporter dans le domaine de la poésie la réalité de la vie familière, et certes l'éloge n'est pas médiocre. Comme art de dire, ce petit récit est la perfection même : pour raconter les souffrances et l'héroïsme d'un pauvre marin anglais, Tennyson a déployé le même talent que naguère pour raconter les aventures et les amours des brillants chevaliers de la Table-Ronde. Si le poème d'*Enoch Arden* diffère en quelque chose des célèbres *Idylles du Roi*, c'est par un charme de simplicité encore plus grand. Ainsi que le demandait l'humble sujet, où la soie et le velours, les belles étoffes et les riches armures n'ont à jouer aucun rôle, les épithètes chatoyantes et les images somptueuses des précédents poèmes de l'auteur ont été sévèrement proscrites. Tennyson, dans ce petit poème, écrit tout entier dans la gamme de couleurs neutres qui convient ici,

nettoyé soigneusement de tout oripeau et de tout clinquant métaphoriques, a pris autant de précautions pour éviter d'être poétique à contretemps que d'autres dépensent d'ardeur pour faire étalage des richesses de leur imagination. On croirait lire une belle et simple prose, si la cadence musicale du rythme, et çà et là un ornement sévère, pareil à un nœud de rubans de couleur effacée sur la robe d'une honnête bourgeoise, ne nous rappelaient pas que cette histoire est écrite dans le langage de la poésie.

Dès le début, le paysage au milieu duquel vont passer les personnages est évoqué aux yeux du lecteur avec une netteté et une sobriété où se révèle l'érudit des secrets de l'art, le disciple ingénieux des anciens maîtres, qui sait avec quelle concision magistrale les vrais narrateurs poétiques, un Virgile ou un Arioste, disposent la scène où doivent agir leurs héros. « Les longues lignes des falaises, en se brisant, ont laissé un espace vide, et dans cet espace il y a de l'écume et des sables jaunes; par derrière, des toits rouges étagés en grappes autour d'un quai étroit; puis une église en ruine, plus haut une longue rue qui grimpe à un grand moulin faisant tour au sommet, et par derrière le moulin, tout près du ciel, une dune grise avec des tumulus danois et un bois de noisetiers, hanté en automne par les chercheurs de noisettes, qui fleurit dans un creux de la dune dont il fait une coupe verdoyante. » Dans ce paysage peu féerique, comme

vous voyez, jouaient, il y a cent ans, trois enfants de pauvre condition : « Annie, la plus jolie demoiselle de tout le port; Philippe Ray, le fils unique du meunier, et Enoch Arden, le fils d'un rude matelot, qu'une tempête d'hiver avait fait orphelin. » Ils allaient et venaient parmi les ancres, les cordages, les filets de pêcheurs, les barques renversées, ou encore, comme les elfes de Prospero, couraient le long du rivage, « poursuivant et fuyant la lame blanche, et laissant chaque jour sur le sable l'empreinte de leurs pieds chaque jour effacée par la vague ». C'est l'image même par laquelle Prospero décrit les jeux de ses esprits. Quand on lit Tennyson, à chaque instant les souvenirs des anciens maîtres se présentent à l'imagination. Tout à l'heure nous reconnaissions dans la sobriété descriptive du poète les procédés d'un Virgile ou d'un Arioste; maintenant nous rencontrons une image de Shakspeare, plus loin nous pourrons saluer un souvenir de Milton.

L'enfance est souvent la prophétie en action de l'âge mûr, et mainte fois dans leurs jeux les enfants ne font autre chose que la répétition de leur vie future. Un des divertissements favoris des trois marmots était de jouer au ménage dans une étroite grotte de la falaise; mais des querelles s'élevaient fréquemment, chacun des deux petits garçons voulant la grotte pour sa maison et Annie pour sa petite femme, querelles dans lesquelles Philippe était battu d'ordinaire, et alors « Annie pleurait de compagnie

avec lui et les priait de ne pas se disputer pour elle, en disant qu'elle serait leur petite femme à tous deux ». Les années passèrent, et lorsque « l'aurore rosée de la jeunesse eut disparu devant la chaleur croissante du soleil de la vie », les deux garçons fixèrent également leur choix sur Annie; mais, comme dans les jeux de l'enfance, le vainqueur fut encore Enoch. Un jour que Philippe était allé rejoindre ses deux compagnons dans le bois de noisetiers, il les surprit assis l'un près de l'autre, la main dans la main, « les grands yeux gris d'Enoch et sa figure hâlée illuminés par un feu paisible et sacré qui brûlait comme sur un autel. Philippe regarda : dans leurs yeux, il lut sa condamnation; puis, lorsque leurs visages se rapprochèrent, il soupira, se déroba sans bruit, et comme un gibier blessé se glissa dans les fourrés du bois. »

Enoch et Annie furent donc mariés; l'union fut d'abord heureuse et sans autre souci pour le jeune homme que « le noble désir d'accumuler son salaire jusqu'au dernier sou, pour donner à ses enfants une meilleure éducation que n'avaient été la sienne et celle de sa femme »; mais la fortune, selon sa coutume, fit un tour de roue, et quand il eut compté ses années de bonheur jusqu'à la septième, les vaches maigres de Pharaon succédèrent pour Enoch aux vaches grasses dans ce songe de la vie que nous faisons tous. Un jour il tomba du haut d'un mât et se cassa un membre, et au même moment sa femme mettait au monde son troisième enfant, celui-là de

tempérament maladif. Alors, dans l'inactivité où le retenait son accident, il se prit à rouler dans son esprit de sombres appréhensions; son imagination oisive évoqua devant lui les spectres de la misère et de la famine, et il pria Dieu de sauver ceux qu'il aimait de ces extrémités, quelque chose qui dût lui arriver. A ce moment, le patron du navire sur lequel sèrvait Enoch vint lui demander s'il lui plairait de s'engager comme maître d'équipage pour un voyage en Chine; Enoch, qui vit dans cette proposition un moyen de se préserver, lui et les siens, du malheur qu'il redoutait, accepta joyeusement, et fit ses préparatifs de départ malgré les larmes, les instances et les funèbres pressentiments d'Annie.

Les adieux sont touchants et contiennent quelques beaux traits, entre autres cette comparaison, qui est digne de n'importe quel grand poète : « Pendant qu'il parlait ainsi sur un ton de joyeuse espérance, elle-même se laissa presque aller à l'espérance; mais lorsqu'il tourna le courant de son discours sur des sujets plus graves, sermonnant à la rude façon d'un marin sur la Providence et la confiance en Dieu, alors elle écouta, elle écouta sans l'écouter, comme la fille du village qui place sa cruche sous la fontaine, et qui, rêvant à celui qui avait coutume de la remplir pour elle, entend et n'entend pas, et laisse l'eau déborder. » Dans le discours du brave Enoch, il y avait cependant quelques paroles remarquables qui méritaient d'être entendues : « Ne craignez pas pour moi davantage, ou si

vous craignez, confiez vos soucis à Dieu; c'est une ancre qui tient solidement. Est-ce que Dieu n'est pas là-bas dans les extrêmes régions de l'aurore? Si je vais jusqu'à ces régions, pourrai-je aller plus loin qu'où il est? Et la mer est sienne, c'est lui qui l'a faite. »

Il partit, et les pressentiments d'Annie se changèrent en triste certitude. Les années s'écoulèrent, et Enoch ne revint pas. Pendant ce temps, la délaissée descendait lentement les degrés qui mènent à l'indigence. Enoch, avant de partir, lui avait créé un petit commerce, mais le commerce lui réussissait mal. Elle ne savait pas demander trop pour obtenir assez, et souvent dans les jours de gêne elle vendit ses marchandises à perte. Puis la mort vint, qui lui enleva son plus jeune enfant. Alors l'ancien rival d'Enoch, Philippe, qui ne l'avait pas revue depuis son mariage, se sentit un remords au cœur. « Assurément, se dit-il, je puis la voir maintenant, je puis lui être de quelque secours. Il alla donc, passa la première chambre solitaire, s'arrêta un moment devant une porte intérieure et frappa trois fois, et, personne n'ouvrant, il entra; mais Annie assise avec sa douleur, à peine revenue des funérailles de son enfant, ne se souciait pas de voir au monde face humaine; elle se détourna donc vers le mur et pleura. Alors Philippe, se tenant debout, lui dit avec hésitation : « Annie, je suis venu vous demander une faveur. » Cette faveur, c'était de se charger des enfants d'Enoch et de les élever à la

place de leur père absent. « C'était, lui dit-il, le souhait d'Enoch que ses enfants eussent une meilleure éducation que la sienne et la vôtre. S'il revenait, il serait affligé que les précieuses heures de la matinée eussent été ainsi perdues, et cela l'attristerait même dans son tombeau, s'il savait que ses enfants vagabondent comme des poulains sur la lande. » Philippe mit donc à l'école les enfants d'Enoch qu'il arriva peu à peu à aimer comme s'ils étaient siens. Cependant les années continuaient à s'écouler, l'image de leur père s'était effacée dans l'esprit des enfants, et dans le cœur de la veuve l'espérance de revoir son mari diminuait tous les jours un peu plus. Alors, un dimanche qu'il se promenait avec Annie et ses enfants d'adoption dans ce même bois de noisetiers où jadis il avait lu dans les yeux des amants la condamnation de son amour, Philippe se décida à ouvrir son cœur qu'il tenait fermé depuis si longtemps. Enoch ne reviendrait pas ; les enfants l'aimaient comme leur véritable père ; il était riche et sans famille ; consentait-elle à l'épouser ? « Alors Annie répondit, et tendrement elle parla : « Vous avez été comme un bon ange de Dieu pour notre maison ; Dieu vous bénisse pour cela ! Dieu vous récompense pour cela, Philippe, de quelque chose de plus heureux que moi ! Peut-on aimer deux fois ? pouvez-vous être aimé comme Enoch l'était ? qu'est-ce que vous demandez là ? — Je suis content, répondit-il d'être aimé un peu après Enoch. — Ah ! cria-t-elle comme effrayée, cher Philippe, attendez un

peu. Si Enoch revient... Mais Enoch ne reviendra pas. Cependant attendez une année; assurément je serai plus sage dans un an. Oh! attendez un peu. » Philippe dit tristement : « Annie, j'ai attendu toute ma vie, je puis bien attendre un peu plus. »

L'année passa. « Attendez encore un mois », dit Annie. Philippe attendit un mois, puis un autre, puis un autre encore. Cependant il devint urgent de prendre un parti. La médisance s'était emparée du sujet délicat de leurs relations, et les langues allaient leur train. « Quelques-uns pensaient que Philippe se moquait d'elle tout simplement, d'autres qu'elle ne résistait que pour mieux le tenir, d'autres riaient à la fois d'elle et de Philippe comme de simples benêts qui ne savaient ce qu'ils voulaient, et un de ces hommes chez qui toutes les mauvaises pensées s'enchaînent collées ensemble comme les œufs du serpent insinua qu'il y avait entre eux quelque chose de pire. » Dans cette extrémité, Annie pria Dieu de lui montrer par un signe si Enoch était encore vivant. Selon l'habitude des anciens puritains, elle ouvrit sa Bible pour tirer un sort, et son doigt, errant au hasard, se posa sur ces mots : « sous un palmier ». Un rêve se chargea de compléter le sens de ces mots de difficile interprétation. Enoch lui apparut en effet au sommet d'une montagne, sous un palmier et le soleil sur sa tête. « Il est parti, se dit Annie, il est heureux, et chante hosannah sous les palmiers du ciel. » Et, rassurée par sa pieuse imagination, elle consentit enfin à l'union désirée.

« Sous un palmier. » Le sort biblique n'avait pas menti. Enoch vivait, un naufrage dans les mers d'Orient l'avait jeté avec deux compagnons sur le sol d'une île fertile et déserte. Ses deux compagnons moururent, et Enoch resta seul, indigent au milieu de toutes les richesses d'une nature prodigue, car « il manquait à ses yeux la sympathique figure humaine ». Les jours se succédaient, et pas une voile à l'horizon, « mais chaque jour le soleil, qui se levait en lançant une grêle de flèches pourprées sur les palmiers, les fougères et les précipices, — la splendeur sur les mers à l'orient, la splendeur au-dessus de sa tête sur son île, la splendeur sur les mers à l'occident, puis les grandes étoiles qui roulaient leurs sphères dans le ciel, le sourd tonnerre de l'océan, et puis de nouveau les flèches de pourpre du soleil levant, mais pas de voile! Souvent, pendant qu'il épiait ou semblait épier, son immobilité était si grande que le lézard couleur d'or s'arrêtait sur lui. Un fantôme fait de plusieurs fantômes marchait devant lui, le poursuivant, ou plutôt lui-même marchait en imagination poursuivant des gens, des choses, des lieux connus, bien loin, dans une île plus ténébreuse au delà de la ligne : ses enfants, leur babillage, Annie, la petite maison, le moulin, les allées feuillues, le château solitaire et les armoiries de la porte, le cheval qu'il menait, le bateau qu'il vendit, les frissonnantes aubes de novembre et les dunes brillantes de rosée, les plaisantes ondées, l'odeur des feuilles mourantes et le sourd

gémissement de la mer couleur de plomb. Une fois aussi à ses oreilles tintantes arriva, mais faible, joyeux et lointain, bien lointain, le carillon des cloches de sa paroisse..... »

Enfin une voile apparaît à l'horizon, et Enoch Arden, recueilli par un navire anglais, peut quitter sa prison aux splendeurs terribles. Il débarque en Angleterre et se dirige en toute hâte vers son foyer. « Son foyer? quel foyer? avait-il un foyer? » Il cherche la maison où Annie vivait, et l'avait aimé, où ses enfants étaient nés; la maison était muette et solitaire. Il vient demander asile à une pauvre taverne du port, et sans se nommer il apprend de la bouche de l'hôtesse la terrible vérité. Alors un désir irrésistible de voir encore sa femme et ses enfants s'empare de lui; il se glisse derrière la demeure de Philippe, regarde par une fente de la fenêtre et contemple, comme en rêve, la réalité sinistre et joyeuse du tableau que voici : « Il vit, à la droite du foyer, Philippe, le prétendant dédaigné des jours anciens, vigoureux, au teint frais, avec son enfant sur ses genoux; derrière son second père se tenait une jeune fille, une autre Annie plus jeune, mais plus élancée, grande et avec de beaux cheveux, et de sa main élevée elle agitait un bout de ruban et un anneau pour amorcer le *baby*, qui étendait ses mous petits bras, essayait de saisir le jouet et le manquait toujours; alors tous riaient. Puis, à gauche du foyer, il vit la mère qui regardait souvent du côté de l'enfant, mais se tournait de temps

à autre pour causer avec son fils, qui se tenait derrière elle, grand et robuste, et disant quelque chose qui lui plaisait, car il souriait. » A ce spectacle, Enoch se sentit frémir et eut envie de crier; mais il retint ce cri, qui « en un instant, comme la trompette du jugement, aurait mis en pièces tout le bonheur de ce foyer. Il se retira silencieusement et lorsqu'il fut éloigné, terrassé par le poids de l'émotion, il enfonça ses doigts dans la terre humide et pria ainsi : « C'est trop dur à supporter. Oh! pourquoi m'ont-ils ramené de là-bas? O Dieu puissant, bienheureux Sauveur, toi qui m'as soutenu dans mon île déserte, soutiens-moi, père, dans ma solitude, un peu plus longtemps; aide-moi, donne moi la force de ne pas lui dire, de ne jamais lui laisser savoir la vérité! Aide-moi à ne pas détruire sa paix! Mes enfants aussi! ne puis-je leur parler? Non, je me trahirais moi-même; jamais. — Pas de baiser de père pour moi! — La fille, comme elle ressemble à sa mère, et ce garçon, mon fils! »

Enoch tint la promesse qu'il fit ce soir-là, et vécut inconnu de tous, dans sa ville natale, du travail de ses mains. Seulement, lorsqu'il se sentit près de la mort, il appela son hôtesse et lui révéla le fatal secret. Elle le pressait de voir ses enfants avant de mourir, mais il s'y refusa bravement : « Il n'y en a qu'un seul de mon sang qui m'embrassera dans le monde à venir; cette boucle de cheveux est à lui; elle la coupa à mon départ et me la donna; je l'ai toujours portée depuis et je pensais l'emporter dans

la tombe, mais maintenant j'ai changé de sentiment, car je le verrai lui-même, mon enfant, au sein du bonheur éternel; donc, quand je ne serai plus, prenez cette boucle et donnez-la-lui, elle lui sera peut-être une consolation, et lui prouvera en outre qu'Enoch était bien moi... » La troisième nuit après cette conversation, pendant qu'Enoch sommeillait immobile et pâle, et que Miriam le veillait en s'assoupissant par intervalles, la mer poussa un appel si terrible que toutes les maisons du port en tremblèrent. Il s'éveilla, se leva, étendit les bras en avant en criant d'une voix forte : « Une voile, une voile, je suis sauvé! » Puis il retomba et ne parla plus. Ainsi passa de ce monde cette âme robuste et héroïque... »

Tel est ce beau et simple poème, si simple qu'il devrait, semble-t-il, dispenser de tout commentaire. L'action est si nette, si claire et laisse si peu de chose à deviner! Mais l'ingéniosité humaine est sans bornes, et elle a trouvé moyen de s'exercer même sur *Enoch Arden*. Croira-t-on qu'elle a accusé ce poème d'être immoral? Nous aurions pensé qu'il était précisément le contraire, mais on ne peut pas s'aviser de tout.

Deux autres poèmes intitulés *Aylmer's field* et *Sea dreams* (*les Rêves de la mer*) sont bien loin d'*Enoch Arden* non seulement pour l'intérêt moral du récit, mais pour la composition et le simple mérite littéraire. *Aylmer's field* est l'histoire d'un amour contrarié entre une jeune fille noble et un jeune homme

de famille de *clergymen*. Le sujet peu nouveau est traité d'une façon légèrement déclamatoire, et tout ce que nous voulons louer sans réserve dans ce poème, c'est la description des amours naissantes d'Edith et d'Averill, description d'une grâce charmante et précieuse qui sent bien son XVIIIe siècle expirant, l'époque à laquelle se rapporte cette histoire. *Les Rêves de la mer* sont une composition confuse dont je ne parviens pas à bien saisir le sens et la portée. Ce poème contient cependant plusieurs passages éloquents, et entre autres une pensée dont l'expression est digne de Shakspeare, et que par conséquent nous ne voulons pas laisser ignorer au lecteur : « Pardonner! Combien diront « pardonnez » qui trouveront dans le sens de ce mot une sorte d'absolution pour leur permettre de haïr un peu plus longtemps! »

Plus importante que ces deux compositions par la portée de l'inspiration, sinon par l'étendue, est une poésie intitulée *Tithon*. Cette pièce, une des seules qui rappellent les anciens thèmes d'inspiration de Tennyson, fait un contraste complet avec les autres parties du nouveau recueil, et mérite de ne pas rester sans mention. Il s'agit du vieux Tithon en personne, l'antique amant de l'Aurore, l'immortel désespéré qui ne peut secouer le don obtenu des dieux par ses prières. Nous voilà bien loin cette fois de cette réalité moderne qui vient de nous occuper, vous semble-t-il? Pas tant que vous croyez. De la réalité extérieure, oui; mais non de la

réalité morale et poétique. Tennyson a toujours affectionné ces vieux sujets classiques et aimé à les rajeunir par une interprétation poétique nouvelle, trouvant moyen de satisfaire ainsi ses goûts de lettré accompli et ses dons d'artiste ingénieux. Il s'approche de ces vieux sujets non pour se pénétrer de leur esprit, mais pour les pénétrer du sien ; il les contemple avec l'imagination non d'un ancien, mais d'un poète du XIXe siècle, il leur infuse une vie moderne et les ressuscite pour en faire les symboles non de la vie des hommes d'autrefois, mais de la vie des hommes d'aujourd'hui. Il a écrit ainsi toute une série de petits poèmes : *Œnone*, *Ulysse*, *les Lotophages*, où nos passions, nos aspirations, nos lassitudes contemporaines ont trouvé à la fois leur expression idéale et réelle, sous la forme concrète, précise de ces vieilles fables qui, d'abord filles de la seule imagination poétique, ont acquis par degré une sorte d'existence historique, et sont devenues à la fois positives comme un fait et idéales comme un rêve. Ce nouveau poème de *Tithon* vient grossir la liste de ces originales productions. Le vieil époux de l'Aurore nous exprime dans ses gémissements un des sentiments les plus pénibles qui puissent accabler les cœurs dans les sociétés vieillies, c'est-à-dire le sentiment qui naît du désaccord entre une tâche incessamment renouvelée et des forces qui se sont fatiguées à soutenir le poids des exigences de la civilisation. L'œuvre à accomplir revient chaque matin jeune comme l'aurore, et chaque matin les

âmes chargées de l'accomplir s'éveillent avec la lassitude de Tithon. C'est l'immortelle vieillesse en présence de l'immortelle jeunesse. Oh! comme l'union fut autrefois plus égale! Mais il vint un jour où l'accord fut rompu et où Tithon, ayant atteint les limites de la vie humaine et ne pouvant passer outre, ni rétrograder, se trouva immobilisé dans la vieillesse par le don même qu'il avait imprudemment sollicité. Le symbole est ingénieux, facile à saisir et d'une vérité douloureuse que l'expérience de chaque jour peut constater dans nos vieilles sociétés européennes par les symptômes les plus variés.

Et maintenant quelle conclusion peut-on tirer du nouveau recueil de Tennyson? Cette conclusion, à vrai dire, nous aurions aimé à la renvoyer jusqu'au prochain ouvrage du poète, car c'est seulement alors que nous saurons si dans la composition du présent volume le poète inaugurait réellement une voie nouvelle, ou bien si la physionomie de son œuvre récente n'est que le résultat d'une tentative passagère, abandonnée aussitôt qu'essayée. Les poèmes que nous venons de présenter au lecteur, bien que d'un caractère fort tranché, ne permettent pas d'assurer avec certitude qu'une transformation soit en train de s'opérer dans le talent du poète. D'autre part, les productions de Tennyson sont fort rares; le poète applique à la lettre le précepte d'Horace, et il s'écoulera probablement plusieurs années avant qu'il donne de nouveau à la critique l'occasion de se prononcer. Ce serait faire attendre trop longtemps

le lecteur. Aussi dirons-nous, sans tarder davantage, d'abord que, sans vouloir rien présumer de l'avenir, nous ne désirons pas un Tennyson autre qu'il n'était et qu'il n'est encore, ensuite que nous sommes sûr d'avance que le talent du poète ne courra aucun danger dans les entreprises nouvelles où il pourra s'engager, car il est impossible de se tromper quand on possède un tel bon goût et une telle mesure.

Mars 1866.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

MISTRESS GASKELL. — I. *Mary Barton. — Ruth*..... 1
II. *Nord et Sud*..... 65
MISTRESS BROWNING. — *Aurora Leigh*..... 131
GEORGE BORROW. — *Le Gentilhomme bohémien*..... 193
ALFRED TENNYSON. — I. *Des premiers poèmes aux Idylles du Roi*..... 261
II. *Enoch Arden et les poèmes populaires*..... 309

COULOMMIERS. — Imp. P. BRODARD et GALLOIS.

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library

or to the

NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

- 2-month loans may be renewed by calling (510) 642-6753
- 1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF
- Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

JAN 17 2004

DD20 15M 4-02

YB 74718